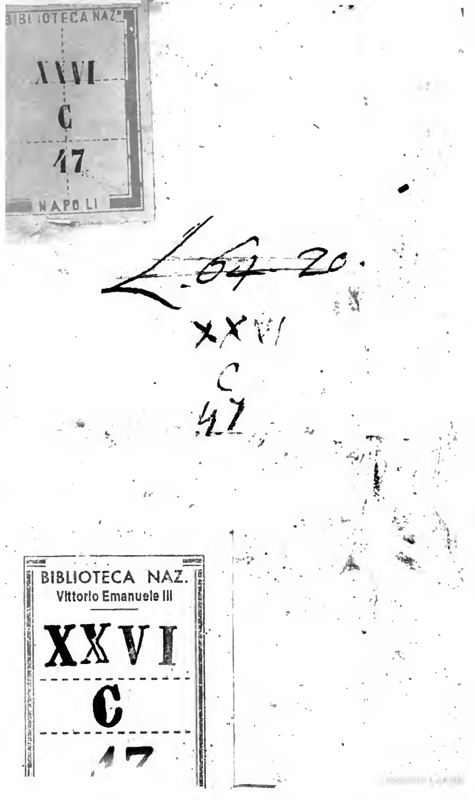
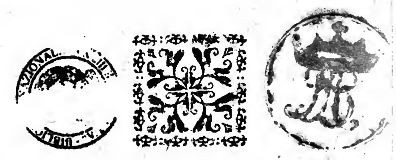




LA POLITIQUE
DE
FERDINAND
LE CATHOLIQUE
ROY D'ESPAGNE.

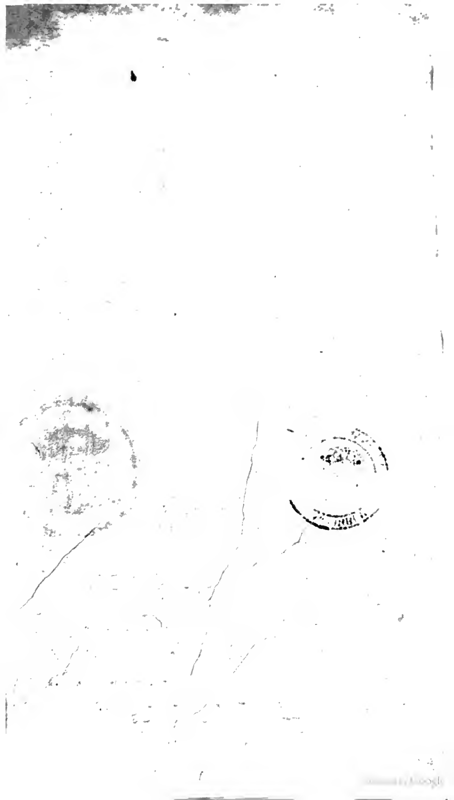
Par Monsieur VARILLAS.

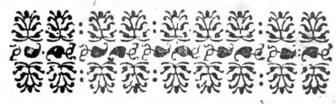
TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE BRUNEL, prés la Bourse.

M. DC. XC.





LA POLITIQUE D'ESPAGNE OU DU ROI FERDINAND, SURNOMME' LE CATHOLIQUE.

LIVRE SECOND.

De la conservation du Royaume de Naples.

DISCOURS PREMIER.

Que le Roi Catholique supposa pour fondement de la conduite qu'il devoit tenir dans la conservation du Royaume de Naples; qu'il faloit détacher le Pape Alexandre VI. & le Duc de Valentinois son Fils des

interêts de la France, & les attacher aux siens; quels motifs ceux-ci pouvoient avoir d'écouter les propositions que le grand Capitaine leur en fit, quel incident contribua à les y porter; avec quelle adresse les Espagnols sçûrent ménager la conjoncture de la mort soudaine du Pape, pour affoiblir le Valentinois, & pour l'obliger d'avoir recours à leur protection.

COMME les affaires de la France au Royaume de Naples avoient réüssi dans le commencement de la rupture entre les deux Couronnes, aussi sembla-t-il d'abord que les preparatifs qu'elle faisoit pour recouvrer ses pertes, lui devoient être avantageuses, & que le malheur qui l'avoit poursuivie jusques devant Gayette, ne serviroit qu'à lui donner lieu d'exercer sa vertu, qui n'avoit point encore parû dans son étenduë. Le *Marquis de Mantouë*, que la bataille de Fornoüe avoit rendu si fameux, accepta le Commandement de l'Armée Françoise, & l'augmenta de plusieurs Cornettes de Cavalerie. Le *Duc de Ferrare* se souvint des anciennes Alliances de sa Maison avec celle d'Orleans, & rendit à la France les premieres preuves de son amitié, qui lui causerent depuis tant de pertes. Les Florentins & les *Bentivoles*, qu'elle avoit rétablis dans Boulogne, promirent les uns de favoriser le passage de ses Armées, & les autres de leur fournir de provisions. Le *Duc de Valentinois* Fils du Pape *Alexandre VI.* qui craignoit que les Espagnols n'arrêtassent ses progrés dans la Romagne, s'ils demeuroient paisibles dans le Royaume de Naples, consentit secrétement que quelques-unes de ses Trou-

pes, sous pretexte d'une montre qu'on leur refusoit de payer, prissent parti dans l'Armée Françoise. *Louïs de la Trimoüille* reconnû pour le plus experimenté Capitaine de sa Nation, s'avança vers la frontiere du Milanois avec un Corps d'Armée separé, tout composé de Noblesse, & les levées qu'on faisoit en Suisse de la part du Roi Tres-Chrêtien, se trouverent plûtôt en état de marcher qu'on ne l'avoit esperé, par l'adresse du Cardinal d'Amboise, qui leur permît de choisir tous les Chefs qui leur commanderoient dans cette expédition. Le *Marquis de Salusses*, qui devoit succeder au Duc de Nemours, fit équiper promptement une Flotte de sept grosses Caraques, d'autant de Galéres, de six Navires & de plusieurs autres Vaisseaux, & se mit à la voile, aprés l'avoir chargée de toutes sortes de provisions & de vivres ; mais principalement de deux mille Fantassins Corses & de 3000. Gascons. Le Baron d'Allegre, qui avoit distribué aux environs de Gayette quatre cens Lances & 4000. Fantassins, qu'il avoit ramassez du débris de Cerignolles, eût le loisir de les rappeller tous de Fondi, de Gayette & de Roche-Guillaume, où ils s'étoient dispersez pour se rafraîchir, avant que l'Armée du grand Capitaine l'eût investi ; puis joignant l'artifice qu'il avoit appris de ses Ennemis, à la demonstration exterieure qu'il fit de faire une sortie, pour empêcher les premiere approches, il fit passage aux Princes de Salerne, de Bisignan & de Gayette qui se venoient jetter avec un grand convoi dans la Ville assiegée.

Le grand Capitaine, qui tenoit sa Conquête mal assûrée tant que Gayette resteroit aux François, y mit le siége, aprés avoir fait la jonction de son Armée avec celle de Calabre, & poussa d'abord Navarre avec trois mille Fantassins jusques dans le Fauxbourg, qui s'en rendit maître aprés un long combat, & dressa deux batteries, l'une

du côté du Port, & l'autre contre le Mont Rolland, qui firent dans trois jours deux brêches raisonnables. Il faut avoüer que l'Infanterie Espagnole donna des preuves extraordinaires en cette occasion, du courage que la prosperité lui avoit rehaussé, & qu'elle ne pût être empêchée de monter à l'assaut, qu'elle livra sans ordre, jusqu'à-ce que les considerables pertes qu'elle y faisoit, & les commandemens du grand Capitaine qu'elle reçût de s'aller disposer pour une attaque generale, l'eurent remise dans son devoir. Il est vrai qu'elle avoit besoin de prendre haleine pour une si penible journée, & que depuis les dernieres révolutions de Naples, il ne s'étoit point vû de brêches ni mieux attaquées ni mieux défenduës que les deux de Gayette. L'artillerie des François perçoit à jour les Bataillons Espagnols, à mesure qu'ils se presentoient à l'assaut, & leurs files serrées causoient le desordre plus grand, en ce que les piéces des armes fracassées par la violence des coups, se convertissoient en autant d'instrumens qui tuoient les plus proches de ceux qui étoient emportez, & la diligence de leurs Chefs à remplir les vuides, ne faisoit qu'empêcher qu'il n'y eût point de coups tirez de dessus les remparts qui ne portassent.

Ces incommoditez, quoi que tres grandes, n'étoient rien en comparaison de celles que les Espagnols recevoient d'un autre côté, parce que la Flotte Françoise retirée entre le Mole & Gayette, aprés avoir desesperé d'attirer au combat celle des Espagnols devant l'Isle d'Ischie, s'étoit rangée le long de la Côte, d'où elle battoit en flanc ceux qui montoient à la brêche par le pont, avec d'autant plus de certitude de tourner plus vîte la bouche de ses canons vers les endroits où il y avoit plus d'apparence d'un plus grand effort. Ainsi les Espagnols, exposez à toutes les manieres dont ils pouvoient être offensez par leurs Ennemis, &

ceux que le hazard ou le bonheur avoit conduits sains jusqu'à la brêche, rencontrant une opposition qui ne pouvoit être plus grande de la part des Assiégez, ils furent obligez d'allentir leurs efforts & de sonner eux-mêmes la retraite, aprés avoir laissé dans les fossez la fleur de leurs Soldats, & vû perir entre les principaux, le Frere du *Duc de Noguere* proche parent du grand Capitaine, *Jean Speße*; *Alphonse Lops*, *Sanche Armantelle*, *le Comte Luteſtin* Capitaine General des Allemans, *& Dom Hugues de Cardonne*, que la défaite de Monsieur d'Aubigni fit regretter particulierement.

En suite de ce mauvais succés, le grand Capitaine connoissant que son entreprise n'avoit point été concerté sur le nombre, ni sur la vertu des Assiégez, & remarquant d'ailleurs qu'encore qu'il se fût rendu maître de Mont Rolland, son Armée ne laisseroit pas d'être opposée aux batteries que les François avoit dressées dans le Monastere, & sur les autres éminences qui lui commandoient, sur tout ayant apperçû le secours que le Marquis de Salusse conduisoit de Gennes, dont la seule presence avoit contraint *Raymond de Cardonne* Admiral d'Espagne de chercher encore une fois un azyle dans le Port de Naples, on changea le dessein de forcer Gayette, en celui de la faire tomber par un Blocus, & les Espagnols se retirerent vers le Mole & vers Castillon, d'où ils esperoient empêcher qu'il n'entrât aucun rafraîchissement dans la Place.

Cependant le Duc d'Albret & le Maréchal de Gié entrerent dans l'Espagne du côté de Fontarabie, avec une Armée composée de Gascons & de Navarrois. Et le *Maréchal de Rieux*, personnage presque également adroit dans les affaires de Cabinet & de Campagne, à qui la France étoit deux fois obligée de la réünion du Duché de Bretagne, entra du côté de Salses dans le Comté de Roussillon. Une Armée Navale parût à même temps sur les Cô-

tes de Catalogne & de Valence, & rappella pour leur défence une partie des forces que le Conseil d'Espagne avoit destinée à la garde des deux frontiéres que la France attaquoit. *Le Bailly de Dijon* employa si utilement le crédit qu'il avoit en Suisse & l'estime que les peuples faisoient de sa valeur, qu'il fit une levée de huit mille Soldats, & se mit à leur tête pour aller joindre Monsieur de la Trimoüille. Ceux de Florence, de Siennes, de Pize, & de Boulogne fournirent conjointement les levées & les hommes d'armes dont ils étoient convenus; le Duc de Ferrare ouvrit ses Coffres & ses Magasins au défaut de sa Personne; & le Marquis de Mantouë marchoit pour commander une si belle Armée.

Le Roi Catholique averti du concours de tant de Puissances conjurées contre la sienne, ne doutoit pas que si le Pape Alexandre VI. se déclaroit encore pour la France, & portoit dans son parti l'autorité de l'Eglise & la réputation du Duc de Valentinois son fils, il ne chassât les Espagnols non seulement du Royaume de Naples, dont ils n'avoient obtenu l'Investiture que sous les titres des Duchez de la Poüille & de la Calabre; mais encore celui de Sicile qui relevoit du Saint Siége. Sur ce préjugé il eût recours à ses artifices ordinaires, pour attirer Sa Sainteté dans son parti, ou pour la retenir au moins dans la neutralité, qui ne laisseroit pas de retarder beaucoup les progrés de ses Ennemis. Et voici la maniere qu'il tint, pour la porter à l'un ou à l'autre de ses deux fins. Il sçavoit que la passion dominante du Pape étoit d'agrandir son fils sans mesure, & que comme il n'y avoit point de Loix qu'il n'eût violées, pour le tirer de la condition privée, où sa naissance l'avoit réduit, il n'y auroit point aussi de Traitez faits avec le Roi de France, ni de Compromis nouvellement signez avec les Princes d'Italie, ausquels la grandeur

d'Espagne commençoit d'être suspecte, qu'il ne fût prêt de rompre, au cas qu'on lui montrât une utilité presente que recevroit le Duc de Valentinois, si les Espagnols étoient maintenus dans la possession du Royaume de Naples. Tant de violences & de perfidies exercées durant son Pontificat avoient confirmé le Roi Catholique dans cette créance, & l'experience qu'il en avoit déja faite en plusieurs rencontres dans la personne de ses Ministres lui conseilloit de hazarder la chose, par la voye de la négociation. Il avoit observé que les déreglemens de cette inclination lui avoient fait dépoüiller les Colonnes de leurs biens pour revêtir ce fils, & que l'appetit du Duché de Valentinois & d'une Alliance avantageuse pour lui dans la Cour de France, l'avoient fait conjurer à la ruïne de Ludovic Sforce & à l'établissement des François dans le Duché de Milan; que la même ambition étant accrûë par la facilité de ces deux succés, il avoit entrepris de le rendre maître de tous les Etats qui étoient enfermez dans celui de l'Eglise, ou qui lui servoient de frontiére; & pour commencer par la Romagne dont il lui avoit donné l'Investiture en qualité de Duché, il avoit attiré les armes Françoises & les Espagnols au Royaume de Naples, & leur avoit abandonné le Roi Frederic son Feudataire; qu'aprés avoir opprimé tant de petits Souverains qui possedoient cette belle Province; il portoit plus avant ses pensées, & témoignoit qu'il aspiroit, tantôt à la Seigneurie de Boulogne, tantôt au Domaine de Pize, & quelquefois même à ravir aux Florentins leur tumultueuse liberté. Mais la France ayant preservé ces trois Etats par son autorité & fait lever des Troupes pour arrêter le débordement des siennes, le Pape avoit été contraint de suspendre l'execution de ses vastes projets, pour vacquer à d'autres qui n'étoient pas à la verité de si grande importance, mais qui ne laissoient pas

d'accourcir le chemin que le Duc de Valentinois s'étoit frayé pour l'usurpation de la Romagne. Que pour y parvenir, aprés avoir banni les Colonnes, & forcé les deux Chefs de cette famille de se mettre à la solde étrangere, pour sauver leurs vies, il avoit resolu de perdre la Maison des *Vrsins*, qui seule lui pouvoit inspirer de la jalousie, & qui possedoit assez de biens pour exciter son avarice. Il l'avoit toute attirée, à même temps, partie à Cerigal sous pretexte d'une entrevûë avec son fils, & partie dans le Château S. Ange, pour y déliberer sur les affaires d'importance, & l'avoit toute exterminée par le feu & par le poison à la reserve du *Comte de Petillane* qui lui étoit échapé, sans qu'on eût pû alleguer d'autre raison, que la disposition occulte de la Providence, qui permet encore plus rarement que les mauvais desseins réüssissent dans toute leur étenduë, que les bons, que ce Comte ayant eu recours à la protection de France, pour éviter le malheur où les siens avoient succombé, & le Roi Loüis XII. ayant défendu au Valentinois d'attenter à sa Personne, celui-ci s'étoit plaint de cette défence en des termes qu'il n'y auroit pas long-temps égard; & quelque temps aprés, sous prétexte d'avoir trouvé parmi les papiers du Cardinal Ursin qu'il avoit fait empoisonner, un blanc signé de la main de Petillane, il l'avoit accusé d'être de la Conjuration, qu'il pretendoit avoir été faite par ceux de sa Maison contre Sa Sainteté, & sur ce fondement, il avoit fait demander au Roi Loüis XII. la permission de se rendre maître des Places qui étoient aux Ursins, ou de les contraindre de les remettre à Sa Sainteté, moyennant une somme d'argent, qu'ils accepteroient à titre de recompense; que la dignité de la France ne pouvant souffrir l'une de ces deux conditions, & le Comte de Petillane ayant refusé l'autre, les deux parties

avoient été contraintes de reconnoître le Roi pour Arbitres de leurs differens : parce que d'un côté le Pape craignoit que si le Traité de Blois, que l'Archiduc venoit de conclurre, étoit ratifié, la France ne fît passer les deux Armées qu'elle avoit à Naples, dans la Romagne : pour ranger son fils à la raison ; & d'autre côté le Prince de Petillane étoit fortement persuadé que la France auroit égard aux services que son pere lui avoit rendus, & que les progrés du Valentinois avoit commencé de lui donner trop de jalousie, pour endurer qu'il s'appropriât encore les richesses de la Maison des Ursins. Mais comme la nouvelle de la défaite des François devant Cerignolles eût changé l'état des affaires, l'assistance du Pape étant devenuë necessaire à la France, pour faire passer l'Armée du Duché de Milan dans le Royaume de Naples, Sa Sainteté s'étoit roidie à demander que le Roi abandonnât le Comte de Petillane, au cas qu'il ne voulût point accepter l'argent en échange de ses biens ; & ce Prince apprehendant le même traitement qu'il avoit vû souffrir à ceux de sa Maison, avoit promis que Sa Majesté en ordonneroit, & même avoit déja consenti d'envoyer son fils en ôtage en France, jusqu'à-ce que l'affaire fût absolument terminée de part & d'autre. Mais lors que les habitans de la Ville de Petillane, qui gardoient ce jeune Prince, l'eurent refusé, nonobstant les ordres réïterez de leur Souverain, de le livrer à Monsieur de Trans Ambassadeur du Roi Tres-Chrêtien à la Cour de Rome, qui s'étoit avancé jusqu'à Portoreale pour le recevoir, cet Ambassadeur crût que les interêts de son Maître ne lui permettoient pas, dans cette conjoncture, d'abandonner au Pape les biens du Prince de Petillane, que Sa Sainteté ne se déclarât auparavant pour la France, & ne lui donnât des suretez, qu'elle continueroit de l'assister tant que la guerre de Na-

ples dureroit. L'affaire étoit demeurée indécise, & le Pape aussi bien que le Valentinois, affectoit une indifference, qui donnoit autant d'esperance de la gagner, que d'apprehension à la France de les avoir contraires.

C'est ce qui fit resoudre le Roi Catholique d'envoyer un ordre secret au grand Capitaine de negocier avec le Valentinois, par l'entremise de quelques Officiers qui servoient dans ses Troupes. Le Valentinois qui n'avoit jamais refusé d'accommodement, parce qu'il se reservoit toûjours la liberté d'en user suivant qu'il jugeroit à propos, écoûta d'abord celui-ci, pour donner de la jalousie au Roi de France Louïs XII. Puis y remarquant de plus grands avantages, qu'il n'en pouvoit attendre du côté de France, il le conçût enfin à ces conditions, que le Pape ni son fils n'assisteroient en aucune maniere le Roi Tres-Chrêtien, au recouvrement de Naples, & qu'ils le traverseroient au contraire, par toutes les voyes dont on avoit coûtume d'user, quand on ne vouloit pas entrer en guerre ouverte : que le grand Capitaine s'attacheroit au Siége de Gayette, pour attirer toutes les forces des François dans la Province de Labour, pendant que le Valentinois, ne voyant plus de Troupes destinées à la défence de l'Italie, attaqueroit la Republique de Pise, & feroit agir les intelligences qu'il y entretenoit depuis si longtemps, pour s'en rendre Maître : qu'en suite de cette conquête qui ne pourroit être traversée, le Valentinois marcheroit, ou pour dégager le grand Capitaine, au cas qu'il eût du pire contre les François, ou pour joindre son Armée à la sienne, s'il avoit pris Gayette, & qu'aprés la jonction, les deux Armées entreroient de concert dans la Toscane & travailleroient conjointement à sa conquête, sur le modelle de ce partage dont on étoit convenu par anticipation, sçavoir que les

Espagnols ne retiendroient pour les frais de la guerre que les Places qui sont sur la Côte, & laisseroient generalement toutes les autres au Valentinois.

Mais l'imprudence d'un Maître d'hôtel ayant fait avaller au Pape & à son fils le poison qu'ils avoient destiné pour deux Cardinaux, & la nature qui commençoit à defaillir dans le Pere, n'ayant pas été si promptement secouruë qu'il auroit été necessaire, le venin s'étant insinué dans le cœur, par le véhicule du vin où il avoit été infusé, & faisant plûtôt son operation, à mesure qu'il trouvoit moins de resistance dans un corps que la vieillesse avoit consumé le Pape mourut en moins de deux heures. Mais la qualité des Antidotes, que le Valentinois avoit pris, secondée par la fleur de son âge & par la vigueur de son tempérement, pût bien lui sauver la vie; mais non pas le preserver d'une longue & perilleuse maladie qui suffisoit à déconcerter ses projets. Cependant l'Espagne prit des résolutions contraires à celles que je viens de décrire, & crût être dispensée du Traité qu'elle avoit signé, puis qu'un accident imprévû avoit mis sa partie hors d'état de l'executer. Elle agit même avec plus de circonspection, que la surprise de cette mort ne lui sembloit permettre, & par un résultat du Conseil, qui vrai-semblablement ne pouvoit réüssir, à moins que la fortune elle-même ne se chargeât de l'accomplir, elle entreprit de tourner à son avantage un évenement, qui venoit de lui ravir le seul moyen apparent qu'elle avoit de conserver sa derniere conquête, & de s'établir même dans le centre de l'Italie. La voye qu'elle tint pour y parvenir étoit comprise dans l'instruction qui fût envoyée au Grand Capitaine, & divisée en trois ordres secrets, le premier, de contribuer tout ce qu'il pourroit à la ruïne du Valantiois; le deuxiéme, de tenter tous les

moyens de le retenir dans le Parti d'Espagne, au cas que la mort de son Pere, & la multitude des Ennemis qui l'attaqueroient dans le même temps que la maladie l'empêchoit d'agir, ne fussent pas capables d'opprimer cet excés de puissance, où toutes les méchancetez imaginables continuées, durant un Pontificat de douze années, l'avoient élevé. Et le troisiéme, qu'on eût soin de faire élire un Pape à la dévotion de l'Espagne, par le moyen des onze Cardinaux de cette Nation, qui par bonheur étoient tous à Rome.

Ces ordres furent suivis dans le même rang qu'ils avoient été dressez. Et le grand Capitaine permit aux Colonnes de se dérober de son Camp & d'aller à Rome, pour recouvrer leurs biens que le Pape avoit usurpez. Leur arrivée mit le Valentinois dans une grande agitation de pensées & de projets informes, & lui fit éprouver que la prévoyance humaine étoit toûjours trop courte quand elle se laissoit aller à l'amour propre, en ce que, quel soin qu'il eût pris de se representer à diverses fois les accidens qui pouvoient survenir à la mort de son Pere, & quelques precautions qu'il eût apportées, pour empêcher qu'elle n'alterât le fond de ses affaires en quelque maniere qu'elle arrivât, il ne lui étoit pourtant jamais entré dans la pensée rien d'approchant à la conjoncture presente. C'étoit que son esprit ne pût s'exempter de surprise, toutes les fois qu'il l'occupoit dans une si desagréable contemplation, soit que la consistance de son temperemment & de sa prosperité éloignât toutes les idées, dont la conjonction seule pouvoit former le pressentiment, du veritable état où il seroit, lors que le Saint Siége viendroit à vacquer, ou pour une autre raison; il est certain qu'il n'avoit jamais crû que sa vie dût être en danger, quand celle de son Pere seroit éteinte, & qu'il n'avoit point inventé d'expediens, pour arrêter cette fou-

le d'adversaires qui lui surviendroient de jour en jour, jusqu'à ce qu'il eût recouvré la santé. Neanmoins comme il avoit une presence d'esprit, qui n'étoit point offusquée par la pointe de la douleur, quelque violente qu'elle fût, il comprit bien qu'il faloit bien prendre ses mesures plus bas, qu'il n'avoit fait pendant le Pontificat de son Pere, & que dans l'impossibilité où il étoit, de résister en même temps aux deux familles des Ursins & des Colonnes, il étoit perdu s'il ne se reconcilioit avec l'une des deux, avant qu'elles eussent déposé leurs vieilles querelles, pour exiger de lui la restitution de leurs biens. Sur cette présupposition, il n'hésita pas long-temps à déterminer laquelle des deux il rechercheroit plûtost, & les Colonnes, qu'il avoit offensez à l'égard de leurs biens, lui semblerent bien moins implacables que les Ursins, qui pourroient toûjours lui reprocher le meurtre & l'empoisonnement des leurs. Prosper & Fabrice se virent sollicitez incontinent aprés leur arrivée, de consentir à une reconciliation ; on les fit entrer dans toutes leurs possessions, on leur restitua de plus le Château-Neptune, Ginnafare & la Roque-Papale, sans exiger aucun dédommagement pour les fortifications nouvelles que le Pape y avoit faites avec tant de dépense ; mais comme cet accommodement ne mettoit le Valentinois à couvert que d'une seule part, & que le nombre de ceux qu'il avoit dépoüillez étoit trop grand, pour être gagné par la voye de négociation, il vit presque subitement un desordre universel dans l'État de l'Eglise, excité par le concours de tant de familles illustres, qui suivant la Fable, tâchoient de prendre sur la Corneille chacun en son particulier, les plumes dont elle s'étoit parée à leur préjudice. Le Comte de Petillane & les autres qui restoient de la familles des Ursins, commencerent une espece de sedition à Rome, par le brûle-

ment de quelques maisons où demeuroient les Courtisans du Pape, ausquels le Peuple imputoit une partie des violences exercées durant son Pontificat. *Barthelemi de l'Alviane* tâcha de forcer le Palais Saint Pierre, où le Valentinois étoit malade, avec quelques Troupes qu'il avoit débauchées de l'Armée Venitienne, & trouvant plus de resistance qu'il n'esperoit, alla du côté de Viterbe se remettre lui-même en possession de ses biens, sans attendre l'Election d'un nouveau Pape qui l'y rétablit. Les Vitelliens recouvrerent leur Ville de Castre, Raglioni rentra dans Peruge, Piombino reconnût son ancien Maître, le Duc d'Urbin rentra dans son Etat, & les Seigneurs de Pesare, de Camerin & de Senigaille, furent reçûs sans aucune contradictions dans les leurs. Ainsi le revers de fortune executa tout seul le premier article des Ordres envoyez au grand Capitaine, & la puissance du Valentinois fût infiniment affoiblie; sans qu'il parût que l'Espagne y eût rien contribué.

Mais comme ces disgraces, quoi que survenuës en même temps, & souffertes en tant de lieux differens, n'étoient point extrêmes, & que la longueur du Pontificat d'Alexandre VI. & la multitude des prosperitez arrivées au Valentinois durant tout cet espace, ou pour mieux dire la prévoyance dont il avoit usé dans la plûpart de ses affaires, lui avoient conservé des ressources, qui n'étoient point au pouvoir de ses Ennemis de lui ravir absolument; le second article des Ordres d'Espagne ne fût point inutile, & la facilité qu'elle avoit rencontrée dans l'execution du premier, ou plûtôt le bonheur qui l'avoit fait réüssir, sans qu'elle s'en mêlât, lui montra plus de fruits à recueïllir & plus de consequences à tirer, que le Conseil de Madrid n'en esperoit, lors qu'il l'avoit dressé. Car encore que la République de Venise eût fait avancer toutes ses forces à Ravennes, pour se saisir de la Romagne,

dés qu'elles y verroit tant soit peu de jour,& qu'elle les eût envoyées aux Cardinaux, pour obliger le Valentinois à faire sortir de Rome les gens de guerre qu'il y avoit introduits pour donner de la terreur au Conclave; encore qu'il n'y eût presque point de Ville dans la Romagne,qui n'eût été forcée de reconnoître le Valentinois, & que la plûpart d'entr'elles eût vû perir leurs Maîtres, par des voyes dont la seule pensée inspire de l'horreur; encore que les Peuples en general eussent conservé quelques restes d'inclination pour ceux de leur sang, & deussent apparemment témoigner le ressentiment qu'ils avoient de leur perte, en leur sacrifiant le Tiran qui les avoit opprimez; il arriva pourtant que cette Province, malgré toutes ces considerations, & plusieurs autres qui ne font rien à mon sujet, ne se revolta point, & trompa dans cette occasion la Politique des plus rafinez d'Italie, & des Ministres du Roi Catholique à Naples, qui croyoient que tant de changemens que la seule violence avoient introduits, ne dureroient qu'autant que la cause qui les avoit autorisez. Ils vouloient dire qu'autant qu'Alexandre VI. seroit en état de les retenir, dans la constitution forcée qu'il leur avoit donnée.

Mais ces Ministres n'avoient point remarqué, que le jugement qu'ils faisoient de cet évenement futur, étoit fondée sur des principes trop generaux, pour convenir au fait qu'ils regardoient, dans toute la justesse qui auroit été necessaire, & qu'ils avoient un peu trop negligemment pris les mesures d'une chose, qu'ils devoient supposer être la plus bizarre de celles qui servent à la prévoyance humaine; parce que les dispositions qu'ils observoient dans la Romagne à secouër le joug, avoient changé de nature dans la suite du temps, & de prochaines qu'elles avoient été, lorsque le Valentinois l'avoit usurpée, étoient devenuës éloi-

gnées, & par conſequent moins propres à produire l'effet qu'elles ſembloient promettre. Les Peuples avoient eu le loiſir de s'accoûtumer à l'état preſent, & l'experience de quelques années avoit ſuffi, pour leur faire obſerver la difference qu'il y avoit, de n'avoir tous qu'un Souverain, ſeul capable de les proteger envers & contre tous ; & ſe voir partagez en tant de petits Seigneurs, qui n'avoient ni aſſez de force pour reſiſter à leurs Ennemis, ni aſſez de commoditez, pour leur faire eſperer une meilleure fortune : le changement de Maîtres, qu'ils avoient été contraints de ſouffrir, leur avoit fait connoitre par la Loi des contraires, qu'Ariſtote nomme la plus inſtructive de toutes les leçons ; combien grands étoient les malheurs affectez à la condition des petits Princes. Et par un évenement, qui quelque dereglé qu'il ſoit, ne devoit point échaper à la precaution des Miniſtres d'Eſpagne, la moindre des incommoditez qu'ils avoient éprouvée dans leur ſervitude paſſée, fut celle qui leur en donna plus d'averſion, & leur inſpira plus de dégout d'y rentrer, je veux dire les impoſitions qu'on avoit coûtume de lever ſur eux, pour entretenir tant de petites Cours. J'ajoûte pour derniere raiſon, que le Valentinois avoit contribué pour ſa part un puiſſant moyen, pour ſe les conſerver, & que s'il y avoit quelque action de ſa vie qui pût ſervir d'exemple aux autres Souverains, ce devoit être celle que je vai dépeindre. Il avoit changé tout d'un coup la face de la Romagne à ſon avénement à la Souveraineté ; & de la plus inquiéte Province de l'Univers qu'elle étoit auparavant, à cauſe des deſordres toûjours renaiſſans, & toûjours difficiles à compoſer entre tant de perſonnes, dont la puiſſance étoit à peu prés égale, & qui pretendoient toutes avoir droit de ſe faire raiſon par la voye des armes ; il l'avoit renduë le plus tranquille ſejour de toute l'Italie, par ſon au-

torité, par la terreur de ses armes, par la sincere administration de la justice, & principalement par les soins qu'il avoit eus d'en tirer les esprits remuans, en leur donnant de l'emploi dans ses Troupes, en leur proposant des Offices dans les autres lieux, où son autorité étoit respectée, & où il prévoyoit qu'ils le pouvoient servir utilement, en leur procurant des Benefices dans les terres de l'Eglise, & de secrettes assistances, dans toutes les affaires qui leur survenoient à la Cour de Rome.

Voilà ce qui retint ces Peuples, dans le branle que leur imprimoit la révolte generale de leurs Voisins, & qui fit plus que jamais rechercher le Valentinois par les Espagnols, dans l'opinion qu'ils avoient de ne pouvoir arriver à la troisiéme des fins que j'ai marquées ci-dessus, & qui consistoit à faire élire un Pape à leur devotion; à moins que de briguer par son moyen le suffrage des onze Cardinaux Espagnols, & de quelques autres qui lui étoient tous obligez de leur promotion. Ils employerent pour cela tout le credit que Prosper Colonne avoit conservé dans la Cour de Rome, & toute l'adresse de Febrice; mais comme le Valentinois ne s'étoit reconcilié avec ces deux Mediateurs, que pour traverser leur jonction avec les Ursins, & que dans la seule considerations de ses interêts, qui le faisoit agir, il remarquoit que la France lui pouvoit beaucoup plus nuire, & plus servir tout ensemble dans la conjoncture presente, où d'un côté l'une de ses Armées s'étoit avancée jusques sur les confins des terres de l'Eglise, & pour le dégager du milieu de tant d'Ennemis, s'il avoit recours à sa protection; & de l'autre le Bailly de Caën étoit prêt d'entrer dans la Romagne, avec les Troupes Auxiliaires de Pise, de Ferrare, de Mantouë & de Florence, s'il refusoit de l'accepter. Aussi ne feignit-il point de traiter avec le Cardinal de Saint Severin & l'Ambassadeur de France, à ces

conditions, qui furent arrêtées le premier de Septembre dans le Palais de Saint Pierre, ſçavoir, que le Valentinois ſerviroit le Roi Tres Chrétien de ſa Perſonne & de ſes Troupes envers & contre tous, pourvû qu'elles ne fuſſent point envoyées directement contre l'Etat Eccleſiaſtique, & qu'il agiroit dans tout le cours de l'expedition de Naples, ſuivant les ordres qui lui ſeroient envoyez de la Cour de France: que le Roi Tres-Chrêtien prendroit en ſa protection reciproquement le Valentinois envers & contre tous, & l'aſſiſteroit de tous ſes moyens, non ſeulement à conſerver les Etats qui lui reſtoient; mais encore à recouvrer ceux qu'il avoit perdus à la mort de ſon Pere; auſſi-tôt qu'il auroit brigué les ſuffrages des Cardinaux de ſa Faction, pour faire élire Pape celui d'Amboiſe.



DISCOURS SECOND.

Comment se passa la premiere Election du Pape, où les Espagnols se mêlerent dans les intrigues du Conclave; quelles dispositions ils apporterent, pour faire que les suffrages des Cardinaux de leur faction prévalussent à celle de France & du Valentinois, qui d'abord étoient plus nombreuses; quel événement empêcha qu'aucune de ces trois brigues n'arrivât à la fin qu'elles s'étoient proposées; & qui de l'Espagne, de la Republique de Venise, ou de la France même, obligea plûtôt les Ursins à changer de parti.

L'ACCOMMODEMENT du Valentinois avec la France, ayant fait perdre aux Espagnols l'esperance de la gagner; leurs Ministres tournerent tous leurs soins à la creation du Pape futur, & le grand Capitaine crût avoir si bien pris ses mesures, pour ce qui regardoit cette élection, qu'il en écrivit à Madrid, comme d'une chose qui se devoit terminer infailliblement à l'avantage du Roi Catholique. Il avoit posé ses Troupes si prés de l'Etat Ecclesiastique, qu'il pouvoit les envoyer toutes ou en partie, & même aller en personne à Rome, au premier signal que les Partisans d'Espagne lui donneroient, que sa presence y fût necessaire. Et les Cavaliers Espagnols que Prosper Colonne avoit fait entrer dans

la Ville de *Morino*, n'étoient pas tant destinez pour sa seureté, que pour encourager ceux qui dans le Conclave porteroient les interêts de leur Maître. La faction des Colonnes, où tous les Ennemis du feu Pape étoient entrez, paroissoit être la plus puissante, & les efforts qu'on avoit faits pour gagner les onze Cardinaux Espagnols, qui composoient principalement celle du Valentinois, avoient été si peu rejettez de la part de ceux qu'ils tâchoient de corrompre, qu'on avoit interpreté leur silence pour un aveu secret qui faisoit presumer, qu'encore que les considerations de la reconnoissance les empêchassent de se déclarer ouvertement contre leurs bien-faiteurs; ils ne laisseroient pourtant pas d'agir dans le Conclave, suivant les inclinations que la nature leur inspiroit pour leur Patrie, ni de rechercher l'occasion de conserver à leur Roi legitime une Couronne, qui lui donneroit moyen de les recompenser par tant de Benefices situez à leur bien-séance, ce qui ne se pouvoit faire que par l'élection d'un Pape qui fût ami de l'Espagne. Mais tous ces preparatifs furent traversez par ceux de la France, & l'état formidable où elle paroissoit alors sur les frontiéres des terres de l'Eglise, empêcha le grand Capitaine de venir à Rome, & détruisit par conséquent le plus necessaire de ses projets. Le Marquis de Mantouë s'avança avec tout son Armée dans le territoire de Sienne, pour marcher droit à Rome aux premiers ordres qu'il en recevroit du Roi Tres-Chrêtien, & l'Armée Navale qui venoit de secourir Gayette, eût commission de faire voile du côté d'Ostie, pour s'opposer à la violence que le grand Capitaine (disoit-on) méditoit de faire au Conclave. Le Cardinal d'Amboise se rendit à Rome avec un train magnifique, & crût qu'il n'étoit plus temps de dissimuler les pretentions qu'il avoit sur la Paupeté; puis que l'autorité de son Roi & la

réputation de ses armes lui donnoient lieu de tout entreprendre, quand son merite n'auroit point appuyé l'esperance de cette suprême dignité, qu'il conservoit depuis tant d'années. Il avoit obtenu du Roi la liberté du Cardinal Sforce; sous les assurances que celui-ci lui avoit données de contribuër à son Election, par toutes les intrigues, dont la création d'Alexandre VI. avoit fait voir qu'il étoit un merveilleux ouvrier en matiére de Conclave, & par les intelligences que le malheur de sa maison n'auroit point encore éteintes dans la Cour de Rome. Il avoit mené ce Cardinal avec lui, en suite d'un traitement qui lui devoit avoir fait oublier les rigueurs de sa prison & la disgrare des siens. Le Valentinois avoit assuré la France des Suffrages de sa Faction, lors que les Cardinaux à Rome publierent une ordonnance qui portoit, que pour éviter les occasions & le péril d'un Schisme, dont l'Eglise étoit menacée dans une telle division des Princes Chrêtiens qu'étoit celle que causoit la rupture entre la France & l'Espagne, & dans la confusion qui regnoit dans Rome, on enjoignoit à toutes personnes étrangeres, de quelque condition qu'ils fussent, de sortir presentement de la Ville & de tout le domaine Ecclesiastique, & de n'y point rentrer, sous quelque pretexte que ce fût, jusqu'à ce que l'Election du nouveau Pape eût été faite dans toutes les formes Canoniques.

Cette ordonnance est inserée dans le Cõclave de Pie III.

Comme ce mandement n'étoit point accompagné de forces qui le fissent respecter, il ne fût observé ni par les Espagnols, ni par les François; au contraire ceux-là favoriférent dans Rome les attentats de l'Alviane contre le Valentinois, & ceux-ci firent avancer toutes leurs Troupes entre Nepe & Lissole, & menacerent d'étendre leurs Cartiers jusques aux portes de Rome: mais les deux Nations furent enfin contraintes de faire par

jalousie l'une de l'autre, ce qu'elles avoient refusé au Sacré College. Le Cardinal d'Amboise donna sa paroles à ses Confreres que les François ne sortiroient point de leur poste, jusques à ce qu'ils y eût un nouveau Pape ; parce qu'il ne pouvoit autrement faire cesser les plaintes qu'on faisoit contre lui, comme s'il eût eu le dessein d'empêcher que l'Election ne se fit en liberté ; & parce qu'il n'étoit pas possible de détourner les violences, que tant d'ennemis déclarez renouvelloient tous les jours contre les Valentinois, à moins que de les occuper à faire élire un Pape, qui les favorisât dans la vangeance qu'ils respiroient. On fit aussi condescendre les Espagnols & les mécontans du Pontificat precedent, de suspendre leur ressentiment, par la satisfaction qu'on leur donna de voir sortir le Valentinois de Rome, & se retirer dans le Camp des François, ce qui fût executé de part & d'autre, avant que les Cardinaux entrassent dans le Conclave. Ce fût-là que la fortune surprît presque également l'attente des François, des Espagnols & du Valentinois, pour faire naître le plus bizarre évenement, dont on ait oüi parler, depuis que la Création des Souverains Pontifes a été réduite dans les formes où nous la voyons, en ce que le Cardinal Sforce ne pût consentir à l'Election de celui d'Amboise, quelques promesses qu'il en eût faites, & la traversa au contraire de tout son pouvoir, comme la seule chose qui le feroit un jour desesperer de voir sa Maison rétablie dans la Souveraineté de Millan, si le Pape, qui seul lui en pouvoit ouvrir le chemin, étoit non seulement ami de la France, qui lui detenoit ce Duché, mais encore François de Nation. D'autre côté les factions des Colonnes & des autres mécontans, qui sembloient avoir formé quelque espece d'union avant que d'entrer au Conclave : commencerent à se diviser en autant de par-

tis differens qu'il y avoit d'interêts divers, dans les familles mal-traitées, sous le Pontificat d'Alexandre VI. Et la famille des Ursins, qui n'étoit point inferieure en partisans à celle des Colonnes, ne voulût pas souffrir de la voir agir selon les déliberations que Prosper & Fabrice avoient prises avec le grand Capitaine, & demanda, avant que de travailler de concert & de joindre ses suffrages avec les autres, qu'il fût pris un expedient nouveau du consentement de tous les interessez : ce qui ne se pouvoit presque faire en un lieu, où les Assemblées particulieres étoient interdites. Le Valentinois trouva qu'il ne pouvoit disposer aussi facilement des Cardinaux de la promotion de son Pere, comme il se l'étoit imaginé le premier, & comme il l'avoit depuis fait croire aux autres ; parce que ceux-ci n'ayant pas tant d'égard aux bien faits reçûs du feu Pape, qu'à l'utilité qui leur étoit proposée, & dont l'objet present faisoit une plus vive impression sur leurs esprits, & l'amour de la patrie aiant commencé de se faire sentir dans les cœurs des plus genereux, dés le moment qu'ils s'étoient vûs dans le pouvoir & dans la liberté de lui rendre un signalé service, & la crainte d'offencer un Roi legitime, qui tôt ou tard rencontreroit ou feroit naître lui-même les occasions de s'en vanger, produisant le même effet dans les ames timides, à l'avantage de l'Espagne, pendant que l'espoir d'une excessive recompense divisoit les avares, on vit dés le troisiéme jours les Suffrages de tout le monde concourir à la nomination du Cardinal Picolomini, qui pour renouveller la memoire de Pie II. son Oncle & son bien-faiteur se fit nommer Pie III.

Que si l'on me demande, pourquoi la desunion produisit un effet si contraire à la nature, que de hâter la Création d'un nouveau Pontife, quoi qu'elle ne pût être plus grande en un si petit

nombre de Cardinaux dont étoit alors composé le Conclave, qui ne montoit qu'à trente-huit personnes, & qu'elle ne manquât d'aucune circonstance qui servit à la faire durer long temps ; je ne puis répondre autre chose, en demeurant dans les termes de la Politique, sinon que chaque Cardinal en particulier remarqua, d'abord qu'il fût entré dans le Conclave, qu'il n'y auroit jamais le nombre des suffrages suffisans à faire l'Election, tant qu'il persisteroit dans la Faction qu'il avoit embrassée : & ceux-là principalement qui s'étoient jettez dans les interêts des deux Couronnes, eurent le loisir de faire réflection sur les consequences qui resultoient de leur obstination dans la discorde, & qui ne pouvoient aboutir que dans la formation d'un Schisme dans l'Eglise universelle. Ceux de la Faction du Valentinois ne se mirent plus si fort en peine de sa fortune, depuis qu'ils la virent si fort attachée avec la France, & ne voulurent pas le servir jusques à cette extrêmité que d'étouffer pour lui l'amour de leur Patrie. La Faction de ses Ennemis eut ainsi le temps de calmer les premiers transports de leur indignation, pour leur faire executer ce que de plus raisonnables passions leur suggeroient, en leur representant, à combien de perils seroit exposé leur delai, dans quelle conjoncture étoient presentement les affaires de Rome, quels desordres agitoient le peuple en general & la plûpart des nobles Familles en particulier ; & quelles conjonctures on en pouvoit tirer pour l'avenir, au cas que le moindre accident imprevû remuât tant d'humeurs corrompuës, dans le Siége vacquant, & donnât le branle universel à tant d'agens conjurez à leur propre ruïne, qui n'étoient suspendu que comme par miracle sur le bord du precipice. Mais ce qui contribua le plus précisement à l'Election, ce fût que le Cardinal d'Amboise remarqua dés le premier

premier jour, toute l'étenduë de la faute qu'il avoit faite, en tirant le Cardinal Sforce de la Tour de Bourges, & par un résultat de raison, qui ne sçauroit jamais être assez loüé, jugea qu'il estoit desormais inutile de consumer le temps à vouloir ôter l'obstacle inévitable qu'il avoit mis lui-même à ses prétentions; de maniére que le desespoir de rendre assez nombreux tant de suffrages opposez & particuliers, en fit naître un general & uniforme, en faveur du Cardinal Picolomini, qui d'un côté avoit conservé sa reputation sans tache dans la corruption du Pontificat precedent, & de l'autre paroissoit assez âgé & même assez infirme pour persuader à tout le monde que le Siége ne dureroit rempli, qu'autant de temps qu'il en faloit pour appaiser l'agitation de la Cour de Rome, & qu'il vaqueroit assez tôt, pour donner la commodité de se faire élire, à ceux qui auroient mieux pris leurs mesures pour le Conclave futur.

Aprés l'installation du nouveau Pape; les Ministres d'Espagne, qui venoient de remarquer que la mes-intelligence des Cardinaux de leur Faction, & de celle des Colonnes, avec la Faction des Ursins, les avoient empêchez d'obtenir tout ce qu'ils souhaitoient dans le Conclave, chercherent tous les moyens imaginables de reconcilier ces deux Maisons; parce qu'outre l'intérêt que je viens de marquer, ils connoissoient encore qu'il seroit impossible d'executer le dessein que la Cour de Madrid avoit concerté depuis long-temps, d'engager les Ursins dans leur parti & de les y tenir quand ils y seroient entrez, à moins que d'éteindre cette espece de guerre Civile entre les deux Familles, que la durée de plusieurs Siécles, & tant de sang épanché reciproquement avoit desormais renduë hereditaire. Mais si l'Espagne avoit autrefois jugé, qu'il lui étoit de grande importance de gagner la Maison des Ursins; on pouvoit dire que la chose

lui estoit devenuë absolument necessaire, dans la conjoncture de conserver le Roiaume de Naples; parce que cette Maison c'estoit renduë si considerable par la réputation que l'Alviane avoit acquise en commandant les Armées de la republique de Venise, & par les deux mille cinq cens Chevaux & les quatre cens Enseignes de Fantassins, que cette famille entretenoit depuis le malheur qui lui estoit arrivé dans Senigaille, que tout le monde présumoit, qu'elle feroit pencher la balance en faveur du parti qu'elle embrasseroit. Les Espagnols même ne doutoient point qu'il ne leur fût impossible de soûtenir l'abord de l'Armée Françoise, quand les Troupes des Ursins l'auroient jointe; comme ils ne faisoiẽt point de difficulté d'avouër que les forces deviendroient à peu prés égales entre les deux Nations, & qu'il dépendroit encore une fois absolument de la fortune, d'adjuger à qui il lui plairoit la Couronne de Naples, si les Ursins se détachoient de l'Armée Françoise, pour passer dans celle d'Espagne. Il est vrai que ce projet ne paroissoit guéres moins difficile que necessaire, & l'Espagne eût esté mal conseillée de le tenter, à moins que d'estre réduite à l'extrémité, que je viens de remarquer. Il s'agissoit d'executer à même temps deux choses, dont la France avoit inutilement essayé la moindre, sous le Regne de Charles huitiéme; je veux dire, que comme il estoit certain qu'on ne pouvoit attirer les Ursins, sans les reconcilier avec les Colonnes, il estoit aussi constant que les François n'avoient pû conclure cét accommodement, quoi qu'ils eussent fait entrer les uns & les autres dans leur parti, & qu'ils avoient échoüé contre ce deuxiéme escueil, aprés avoir surmonté le premier qui paroissoit bien moins évitable. Il s'agissoit de faire des propositions aux Ursins, qu'ils ne se donneroient peut-être pas seulement le loisir d'écoûter, & la négo-

ciation qu'il faloit entreprendre, c'estoit de telle nature, qu'elle devoit commencer par ce qu'il y avoit de plus difficile, sçavoir par un renversement general des habitudes & des interêts de la famille des Ursins, que le temps & toutes les circonstances qui l'accompagnoient avoient attaché à ceux de la France. Enfin il s'agissoit de faire violer aux Ursins les considerations de l'honneur, de la foi publique, de la reconnoissance, & de leurs paroles, pour les faire passer dans un parti, où leurs capitaux Ennemis avoient les principaux emplois, dans un parti où il y avoit plus de recompenses à pretendre qui fussent capables de les tenter, puis qu'il n'y en avoit point qui ne fussent infiniment au dessous de celles que les Colonnes avoient reçûës; dans un parti où toute la gloire qu'ils pouvoient esperer, n'égaleroit jamais la qualité du service qu'ils rendroient à l'Espagne, puis que leurs Troupes ne passeroient que pour mercenaires, au lieu que celles des Colonnes étoiêt reputées, il y avoit déja long-temps, interessées dans la même querelle, & partageroient par consequent la reputation qui resulteroit du succés des armes d'Epagne; dans un parti enfin, où l'infamie que rejailliroit sur eux, & les avantages qu'ils tiroient de leur union avec la France, étoient effectifs, & par consequent agissoient maintenant sur leur imagination. Au lieu que tout ce qui leur seroit proposé de la part du Roi Catholique, n'estoit pas suffisant de diminuër le crime qu'il y auroit à l'accepter, & ne consistoit au plus, qu'en des esperances qui ne seroient pas mieux fondées que la conservation du Royaume de Naples, qui les devoit remplir; de laquelle toutefois les Espagnols doutoient, aprés même que les Ursins seroient entrez dans leur parti.

Le desir de vangeance qui transporta les Ur-

ſions contre le Valentinois s'étoit augmenté, par le retour de celui-ci dans Rome, & comme la preſence des objets, ſuivant la remarque de Platon dans le premier Alcibiade, a quelquefois la force de faire changer de nature aux paſſions & de les rendre tiranniques, d'impetieuſes qu'elles étoient déja : auſſi ces deux Factions ſi mortellement conjurées à la ruïne l'une de l'autre, ne furent pas plûtôt enfermées dans les mêmes murailles, qu'elles commencerent à ſe perſecuter ouvertement. Les Urſins aprés avoir introduit leurs Troupes dans la Ville, ſous divers pretextes, ne diſſimulerent pas la reſolution qu'ils avoient priſe de ſe vanger publiquement eux-mêmes, auſſitôt que *Bailloni* leur auroit encore mené cinq cens hommes ; quoi qu'ils euſſent promis au nouveau Pape de ſe rapporter à ce qu'il en ordonneroit. D'autre part le Valentinois, qui commençoit à ſe défier de ſes gens de guerre, depuis que quelques Regimens Eſpagnols, (comme on a crû) l'avoient quitté, employa les derniers efforts de ſon induſtrie, pour perſuader au Cardinal d'Amboiſe, que ſa fortune étoit en quelque maniere attachée à la ſienne ; & que, puis que le Cardinal Sforce lui avoit manqué de foi, il ne pouvoit plus pretendre à la Papauté, par les voyes ordinaire, s'il n'ajoûtoit à la Nation Françoiſe celle des créatures de ſon Pere, que ce qui les avoit empêché de lui donner leurs ſuffrages, n'avoit pas tant été l'amour de la Patrie, ni la crainte du Roi Catholique, que l'inconſtance qu'ils avoient apperçûë dans ceux de la Faction Françoiſe qu'ils devoient ſeconder, & le deſeſpoir où ſon Eminence étoit d'abord tombée elle-même de ſe faire élire, aprés l'infidelité de celui, dont elle eſperoit principalement ſon exaltation : qu'il ne faloit point trouver étrange qu'ils euſſent retenu leurs voix & ſuſpendu leurs bons deſirs, puis que ceux qui

avoient le plus d'interêt de les faire réüssir, avoient les premiers quitté la partie : ni qu'ils ne se fussent pas engagez plus avant : aprés que ceux qui leur devoient montrer le chemin avoient reculé : que la prudence ne leur avoit rien conseillé de plus salutaire dans cet accident imprévû, que de ne pas mettre en compromis leur autorité, en faisant une declaration qui ne seroit pas inutile ; & que l'Election du Cardinal Picolomini avoit été purement l'effet de leur adresse, en ce que ne voyant pas de jour à donner aux François la satisfaction qu'ils esperoient de leurs suffrages, & remarquant plûtôt que toutes choses dans le Conclave étoient tournées à leur prejudice, ils s'étoient avisez d'un expedient, que la Politique leur conseilloit, & que la Morale ne desaprouvoit point, sçavoir, que puis que tout l'interêt que la France prenoit dans le Conclave se rapportoit à deux articles, dont le premier & le plus important consistoit à traverser l'Election des Cardinaux dépendans d'Espagne ; & le second qui n'étoit que subalterne, vouloit qu'ils courussent tous à la nomination de son Eminence. Il failoit du moins obtenir le premier, à l'execution duquel leur principale fin étoit destinée, puis qu'il leur étoit tout à fait impossible d'executer le second : en quoi son Eminence étoit elle-même témoin, que leur conduite ne pouvoit être plus judicieuse, puis qu'ils avoient non seulement rompu toutes les mesures des Espagnols, & fait tomber les suffrages sur une personne qui n'avoit nulle espece d'attachement avec eux : mais qu'encore ils avoient si bien concerté leur brigue, que s'ils n'avoient point élevé son Eminence dans la Chaire de S. Pierre, ils avoient du moins conservé toute les dispositions que la France avoit depuis si long-temps preparées pour cette Election ; & depuis ils en avoient ajoûté de nouvelles, en faisant d'une part que l'infidelité

du Cardinal Sforce, & le mal entendu de la Faction Françoise ne leur apportât aucun préjudice ; & de l'autre en agissant de maniere que la fortune seroit bien tôt obligé, malgré qu'elle en eût, de susciter une autre conjoncture, où les Cardinaux dépandans de la France auroient si bien concerté leurs suffrages, que son Eminence seroit assurée de son Election, avant que d'entrer au Conclave; que c'estoit pour ces seules considarations que le Cardinal Picolomini avoit été proposé comme un sujet passable ; & comme on n'avoit point eu tant d'égard à ses belles qualitez ni à la memoire de son oncle, qu'aux infirmitez dont il étoit accablé, & qu'à tant de symptomes, qui presageoient tous une mort prochaine en medecine, lors qu'ils paroissoient tous en même temps ; son Eminence ne devoit point aussi s'arrêter tât au Pontificat present, qu'elle ne prit le plûtôt qu'il lui seroit possible ses précautions pour le futur ; que pour y parvenir il lui seroit bien plus facile de conserver les suffrages de la Faction d'Alexandre VI. que d'en acquerir de nouveaux, puis que leurs voix étant unies avec celles des Cardinaux affectionnez à la France, accompliroient le nombre competant, pourvû qu'il en eût une ou deux des Cardinaux Italiens, qui se portoient pour indifferens, qui s'y joignissent : comme il arriveroit infailliblement dans le train ordinaire, que pouvoient avoir les choses dans le Conclave, quand son Eminence n'auroit point eu le temps ni la commodité d'en gagner quelques-uns ; au lieu que si elle pretendoit faire une nouvelle brigue, outre qu'ell ne réüssiroit jamais, faute de sujets, elle fortifieroit celle des Espagnols, d'autant de personnes qu'il y en auroit dans la Facton qu'elle abandonneroit; qu'il ne faloit donc point hésiter à la conserver, & que l'unique moyen de le faire, consistoit à proteger sa Personne, Il demandoit pardon, s'il étoit

obligé de parler ainsi de lui-même;contre les attentats des Ursins & de ses autres ennemis, que la France en continuant cette generosité ne faisoit rien de contraire au bien de ses affaire, & que cependant elle maintiendroit en lui le seul nœud qui empêchoit les Creatures du feu Pape de se desunir elle reserveroit pour une meilleure occasion un instrument, qui ne seroit pas tout à fait inutile pour l'Election future; elle s'assuroit un grand nombre de Places & de dépendances qu'il avoit dans le centre de l'Italie, qui lui étoient, s'il l'osoit dire, necessaires pour le recouvrement de Naples; & son Eminence obligeroit un homme de la vie & des biens; qu'il ne retiendroit qu'à condition de les employer pour elle & à la premiere semonce. C'est ainsi qu'il concluoit, en s'excusant, si la confusion qu'il sentoit, & la rougeur qui paroissoit sur son visage l'empêchoit d'en dire davãtage.

Ce discours, qui prenoit le Cardinal par son foible, acheva de le determiner à la protection du Valentinois, & lui fit redoubler ses instances auprés des Ursins, pour les empêcher de lui nuire; mais ses prieres étoient faites trop hors de saison, pour être considerées, & ne tirerent autre chose des Ursins, que des mécontentemens secrets, & des plaintes publiques qui ne furent pas plûtôt arrivées à la connoissance du Roi Catholique, qu'il écrivit à *Diegue de Mandose* son Ambassadeur à Rome de tenter la desunion des Ursins avec la Frãce. Celui-ci fit agir toutes les intelligences que son Maître avoit à Rome & dans l'Italie, pour commencer quelque négociation avec lui; mais elles furent inutiles, parce que *Iules Ursin* personnage moderé, & qui dans l'absence du Comte de Petillane & de l'Alviane, avoit la principale autorité dans la famille, fit au nom de tous un nouveau Compromis avec le Cardinal d'Amboise, par lequel ils s'obligeoient de servir le Roi Trés-Chré-

rien dans l'expedition de Naples. Il est vrai que le Generalat de la Republique de Venise, que l'Alviane exerçoit, l'empêcha d'entrer immediatement dans ce Traité; mais ses droits y furent si religieusement gardez, & l'on eût tant de soin de marquer en termes formels qu'il y seroit compris, sous les conditions les plus avantageuses qu'il pouvoit esperer, toutes les fois qu'il lui plairoit d'y entrer, que l'Ambassadeur d'Espagne desespera de réüssir dans une intrigue, qui rencontroit d'abord un obstacle, que le Roi son Maître n'avoit pû prevoir, & qui paroissoit invincible.

Mais la Republique de Venise, qui commençoit déja à mettre en pratique ce misterieux rafinement, qui lui fut si fatal quelque temps aprés, & qui ne pouvoit souffrir l'établissement des François au Duché de Milan, bien loin de leur voir posseder une Couronne dans l'Italie, s'imaginant qu'il estoit temps d'agir, pour les empêcher de recouvrer le Royaume de Naples; parce que si les Espagnols en estoient chassez, il n'y auroit plus de Puissance dans l'Europe qui pût exempter l'Italie, ni leur Republique par consequent, de tomber dans l'esclavage, lors qu'il plairoit à la France de faire tant soit peu d'effort, pour joindre l'angle de ses conquêtes au centre où elles devoient aboutir. Ils vouloient dire Naples & Milan, qui representoient ces deux dimensions à l'égard de l'Italie; neanmoins comme il étoit alors trop dangereux d'attaquer la France ouvertement & que le nombre des Armées, qu'elle avoit sur pied, & des Partisans qu'elle avoit en Italie, faisoit presumer qu'elle rangeroit l'Espagne à la raison. Le Senat reduisit toute sa Politique à la traverser en secret; & pour y proceder avec la même precaution, qu'il affectoit en toutes choses, il jetta les yeux sur l'Alviane, comme sur l'instrument qui pouvoit contribuër davantage à l'execution de ses projets.

Comme il y avoit déja long-temps, que ce General estoit au service de la Republique, elle avoit eu le loisir de remarquer, que son humeur avanturiere, & les qualitez inquiétes qu'il possedoit, ne s'accordoient pas tout à fait avec la nature de son Gouvernement, & ne revenoit pas autant qu'il auroit esté necessaire à cet air de moderation, dont elle ne s'éloignoit pas même dans ses Conquestes. Ses vertus brilloient trop pour une Domination qui ne vouloit agir qu'imperceptiblement, & cet esprit de feu qui le portoit indifferemment à toutes les entreprises, n'avoit aucune proportion avec une Politique, dont la maxime fondamentale consistoit à ne rien hazarder. Il ne recevoit point d'ordres du Senat, qu'il pût executer, à moins de se faire violence : & quoi qu'on ne lui pût encore reprocher de les avoir violez, il y avoit pourtant tout juste sujet de craindre, que ce qui n'estoit point arrivé ne parût enfin, dans quelque occasion de plus grande importance, que celles qu'il avoit déja maniées, par la regle que les sciences naturelles & civiles reconnoissent également ; sçavoir que rien de forcé n'estoit de durée. Davantage comme l'Etat où l'Alviane servoit, estoit le plus soupçonneux de l'Europe, aussi avoit-il conçû de l'ombrage des efforts qu'il avoit faits, pour engager le Senat dans les revolutions passées du Royaume de Naples. Et quoi que le Senat n'eût jamais donné de la sincerité de ses intentions & qu'il eût interpreté les semonces que l'Alviane lui faisoit, de profiter des desordres des François & des Espagnols, comme estant des emportemens de courage d'un homme qui demandoit de l'emploi pour se signaler. La Republique avoit pourtant tiré cette consequence, qu'il faloit observer desormais les deportemens de son General, avec la même exactitude que les Medecins employent à l'égard des chaleurs naturelles immoderées, qui pour peu

qu'elle fussent negligées, travailloient incessamment à se détruire d'elles-même. Ce jugement, qui certainement étoit digne de la subtilité Venitienne, s'estoit confirmé, lors que les Espagnols, aprés avoir pressenti que la Republique n'entreroit point en guerre ouverte contre la France, avoient employé des Officiees auprés d'elle par l'organe des Ambassadeurs, pour la porter à permettre qu'ils donnassent à l'Alviane de l'emploi dans les Troupes, pendant qu'ils faisoient à ce grand General les propositions les plus avantageuses en secret pour l'inciter à l'accepter : parce que la Republique se voiant alors reduite à l'une de ces deux extrêmitez, de fournir de l'occupation à l'Alviane, ou de le perdre ; elle avoit jugé l'une & l'autre presque également prejudiciable à ses intérêts. Elle prévoyoit d'une part qu'il lui seroit impossible de le tenir les bras croisez, durant une longue expedition, où il appercevoit tous les jours de nouveaux sujets d'augmenter sa reputation : & que le feu de l'ambition, qui le consumoit, étoit assez subtil pour attirer quelques étincelles de l'ébrasement étendu par tout le voisinage, dans les terres des Venitiens, afin d'avoir aussi bien que les autres la satisfaction de l'éteindre. D'autre part l'experience qu'elle avoit faite en tant d'occasions de la valeur de l'Alviane, le lui faisoit considerer comme un personnage qu'il faloit conserver à quelque prix que ce fût, & qui seul dans une mauvaise conjoncture la pouvoit tirer du peril, où tant de puissances voisines armées, l'angageroient peut-être malgré toutes ses précautions ; comme dans une mauvaise conjoncture il étoit seul capable de lui faire recueillir le fruit de la semence que les autres auroient jettée, & de la rendre peut-être Maîtresse du Royaume de Naples, aprés que les François & les Espagnols auroient épuisé toutes leurs forces, pour en disputer la possession. Nean-

moins comme il n'y avoit point d'affaire si délicate, où cette Republique ne trouvât un milieu; quand elle avoit le loisir de l'examiner, avant que la fortune eût le temps de la broüiller : elle s'avisa d'un temperemment qui lui sembloit merveilleusement propre aux trois fins qu'elle se proposoit alors, sçavoir, d'empêcher les François de recouvrer le Royaume de Naples; de procurer un emploi à l'Alviane conforme à son humeur, & de le retenir nonobstant à son service. Elle avoit déja fait insinuër à l'Alviane que sa presence étoit necessaire à Rome, pour obtenir le rétablissement de sa Maison dans tous les biens & la dignité, que le feu Pape & son Fils lui avoient usurpez, & son avis avoit été presque aussi-tôt executé que donné; parce que l'Alviane s'étoit imaginé que le peu de sejour qu'il feroit à Rome, pour se venger du Valentinois, n'obligeroit pas les Venitiens à nommer un autre General; mais l'execution de son entreprise ayant esté retardée par les incidens que j'ai rapportez, il étoit prêt de s'en retourner à Venise; lors que la Republique lui fit dire par l'Ambassadeur qu'elle avoit à Rome, que puis que ses affaires ne lui permettoient pas de lui donner une occupation proportionnnée à la grandeur de son courage, elle ne vouloit pas empêcher sa bonne fortune en le retenant oisif sur un si fameux Théatre, que la rupture entre la France & l'Espagne alloit ouvrir à sa valeur, qu'encore que la bienséance, & la neutralité qu'elle avoit resolu d'observer durant cette guerre, ne lui permissent pas de licencier ses Troupes, ni par consequent son General, l'estime néanmoins que faisoit de son merite, & la reconnoissance qu'elle devoit à ses services, ne laissoient pas de la porter à lui faire témoigner, qu'elle ne se tiendroit point offensée, ou même s'il vouloit qu'elle agréeroit qu'il renonçât à son General & qu'il passât dans le parti, qui

lui feroit des offres plus avantageuſes : qu'au reſte ſa Commiſſion lui ſeroit inviolablement conſervée durant ſon abſence, & que le Provediteur Venitien qui l'exerceroit en attendant, la lui remettroit dés qu'il ſeroit en état de la reprendre, ſans avoir égard au temps qu'il auroit ceſſé d'agir à la teſte de ſes Armées.

Il ne faloit point à l'Alviane d'amorce plus delicate pour le ſurprendre, ni d'autre ſignal à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à Rome, pour eſſayer de le gagner, que l'offre que l'Ambaſſadeur de Veniſe fit à celui d'Eſpagne, de lui preſter quinze mille ducats pour cet effet, ce qu'il n'auroit pas vrai-ſemblablement entrepris, ſans un ordre particulier de ſa Republique. Cette ſomme d'argent fit ouvrir les yeux à l'Alviane, en un temps où la France le contraignoit de les tenir fermez à l'égard du Valentinois. Et le deſeſpoir d'aſſouvir la plus violente de ſes paſſions, qui le portoit à la vangeance, lui fit naître l'eſperance de contenter celle qui l'avoit dominé de tout temps, je veux dire, le deſir violent d'acquerir tout d'un coup des honneurs & des richeſſes. Diegue de Mandoſe ne garda point de meſure, dans les propoſitions qu'il lui faiſoit de la part du Roi Catholique, & la Principauté de Melphe, & les Terres des autres Seigneurs qui ſervoient le Parti de la France, ne furent point épargnées, pour lui montrer une recompenſe plus riche à lui ſeul, que n'eſtoit celle qui avoit été partagée entre les Colonnes. Tant de Benefices, que le malheur des revolutions de Naples avoient rendu vacans, furent deſtinez au Cardinal ſon Frere, qui les accepta avec d'autant plus de joye, qu'ils le rendoient le plus puiſſant de la Cour de Rome, peut-eſtre encore de le faire Pape en un beſoin, par la voye qu'Alexandre VI. avoit tenuë pour y parvenir. Enfin l'Ambaſſadeur d'Eſpagne ayant découvert que le principal objet, qui pouvoit irriter

l'esprit de l'Alviane, consistoit à lui faire esperer l'honneur de retablir *Pierre de Medicis* dans Florence, il prit son temps de lui presenter une de ces Lettres de la part du Roy Catholique, qu'on lui avoit envoyé d'Espagne en forme de blanc signé, ou pour mieux dire à toutes fins, qui portoit qu'aussi-tôt que la guerre de Naples seroit terminée : L'Espagne s'obligeoit de lui fournir deux mille Fantassins, pour joindre aux Troupes de sa Maison, & même un plus grand nombre, s'il en faloit davantage, pour retablir les Medicis. C'est ainsi que l'Alviane se rendit à tant de sollicitations redoublées, & fit passer tous ceux de sa Maison au service d'Espagne, à la reserve du Compte de Petillane, qui pour estre le seul de la Famille qui pouvoit avoir sujet de se plaindre des François, en ce qu'ils avoient esté prêts de sacrifier, comme j'ai dit, ses biens & son Fils unique à leurs interests, ne laissa pas toutefois de témoigner plus de fermeté que les autres Ursins, ni de surmonter par un effet de generosité, ses justes ressentimens contre le Valentinois, en lui accordant un azile, dans sa Terre de Braviano, à la priere du Cardinal d'Amboise.

Cependant l'Ambassadeur d'Espagne, qui venoit d'executer le plus important article de sa Commission, s'animant lui même à poursuivre sa pointe par le bonheur & la facilité qu'il avoit éprouvée à celui des Ursins, ne douta plus que comme le changement des Ursins rendoit incertaine aux François l'expedition de Naples, leur reconciliation avec les Colonnes conserveroit l'Alviane à sa Republique, parce que les Espagnols, pour éviter la jalousie qui pouroit naître entre ces deux Familles, ne donneroient aux Chefs de l'une & de l'autre qu'un Emploi dépendant & partagé, que l'Alviane seroit toûjours bien aise de quitter, pour prendre le Generalat de Venise, où il n'au-

roit plus de Compagnon ni de Maître, & contribuëroit lui même, sans le sçavoir, aux deux intentions que la Republique avoit sur sa Personne. Ces deux Ministres ralliérent leur intrigue, pour moyenner cette reconciliation, & la conclurent enfin, aprés plusieurs Assemblées secrettes qui se tinrint toûjours au logis de l'Ambassadeur d'Espagne, par un Traité lequel, outre plusieurs conditions particulieres, qui ne sont pas de mon sujet, désignoit pour fin principale, l'ordre & les deux moyens que ces deux Familles tiendroient pour se vanger du Valentinois, & faisoit même, en cas de succés, le partage anticipé de sa dépoüille.

Le premier contre-coup que cet ajustement porta sur les François, fût le pernicieux exemple que *Paul Ballioni* prit de l'infidelité des Ursins de changer lui-même de Parti, & comme l'imitation en matiere de crime a cela de contraire à celle des vertus, de surpasser toûjours son original, celui-ci mit le comble à son ingratitude, en ce que le Cardinal d'Amboise lui ayant accordé tout ce qu'il demandoit, aprés la défection des Ursins, & de plus donné 14000. ducats, pour mettre ses Troupes en état de marcher, il s'en alla à Peruge, s'y tint sous divers pretextes pour amuser les François, jusques à ce que l'Alviane lui mandât qu'il estoit temps de se declarer pour l'Espagne, & de le venir joindre. Mais le second & le plus important contre-coup, éclata d'abord sur la Personne du Valentinois, qui ne se voyant plus en seureté dans Rome, se disposoit d'en sortir pour se refugier à Braviano, lors qu'il fût attaqué par les gens de guerre des Ursins avec tant de chaleur, qu'il fût contraint de se retirer au Vatican prés de la Personne du Pape, qui craignant que sa presence ne lui fût contagieuse, aima mieux lui remettre le Château Saint Ange pour quelques jours, que de le souffrir plus long-temps auprés de Sa Sainteté.

Il est vray que comme toutes choses sembloient alors contribuër à renverser les desseins des François, aussi le petit Combat qui fut livré dans les murailles de Rome, entre les Ursins & le Valentinois, apporta presque autant de prejudice à la France, que si elle eût perdu une Bataille rangée. Les Soldats du Valentinois, surpris d'une terreur panique aprés cet échec, & cajolez par les promesses des Ursins & des Colonnes, passerent presque tous sous les Enseignes de ces deux Maisons, & fortifierent le Parti d'Espagne des Troupes les plus aguerries & les mieux disciplinées qu'il y eût dans la Chrestienté.

DISCOURS TROISIE'ME.

Quelles differences les Curieux peuvent remarquer entre la conduite du Cardinal d'Amboise, & celle du Cardinal de Saint Pierre aux Liens, dans le même dessein qu'ils avoient sur la Papauté; quels furent les moyens generaux & les particuliers que celui-ci mit en usage, pour déconcerter les intrigues de celui là, & si les Politiques d'Espagne ont dû taire, & si les Etrangers ont pû se dispenser de chercher les raisons qui porterent le Conseil de Madrid à favoriser l'Election de Iules II. & qui sont celles qui paroissent avoir plus de fondement dans l'Histoire, & plus de rapport avec les maximes de la vie civile.

TANT de disgraces arrivées en même temps, & considerables, non seulement en elles-mêmes, mais encore à l'égard des suites qu'elles devoient avoir, n'estant pourtant pas capables d'empécher la France, absolument parlant, de recouvrer le Royaume de Naples, & la valeur des Armées qui lui restoient, suffisoient encore à tenir les autres Seigneurs de Rome, & les Princes d'Italie en suspens; sur le parti qu'ils choisiroient, par l'evenement qu'auroient tant de preparatifs assemblez de part & d'autre. Mais la principale ressource consistoit dans

les avantages qu'elle auroit apparemment dans le prochain Conclave, & qui ne pouvoient estre plus grands, puis qu'outre la Faction qu'elle avoit eu soin de conserver à la Cour de Rome, il sembloit que le Valentinois eût obligé les Creatures du feu Pape de s'engager plus avant dans les interêts de la France, en ce que les Cardinaux qui s'étoient declarez pour le Valentinois, s'imaginant qu'on avoit dessein sur leurs vies aussi bien que sur celle de leur Patron, & ne voulant ni demeurer avec le nouveau Pape, qui n'estoit pas encore assez bien établi dans Rome pour les proteger, ni se tenir dans le Chasteau S. Ange avec le Valentinois, de peur d'estre enveloppez dans sa ruïne qu'ils jugeoient inévitable; n'estant pas assez lâches pour rechercher les Espagnols, aprés avoir esté si souvent recherchez par eux; ou bien apprehendant peut-estre que le Roy Catholique, au lieu de recompenses qu'il leur avoit offertes, ne les traitât en Sujets transfuges, aussi-tôt qu'il auroit tiré d'eux la satisfaction qu'il en esperoit dans l'Election future; étant combattus de divers sentimens, & se reduisant enfin à celui de ne se diviser point, afin de faire leur condition meilleure, ils avoient tous eu recours au Cardinal d'Amboise, & contracté une liaison nouvelle avec la France, qui les engageoit à la servir d'une maniere directe immediatement, & sans aucune relation au Valentinois, comme ils avoient fait auparavant. Mais comme la mort du Pape Alexandre VI. avoit déconcerté les desseins du Cardinal d'Amboise, pour estre dans une conjoncture qui ne lui étoit pas même tombée dans l'imagination, bien loin d'exercer sa prévoyance aussi long-temps qu'il auroit esté necessaire; de-mesme le decez de Pie III. le surprit encore, parce qu'il arriva plûtôt qu'il ne l'attendoit, & toutes les dispositions que je viens de marquer furent renversées, par un instrument dont il

faut que j'examine ici les qualitez avant que d'en examiner l'action.

Iulien de la Revere, Cardinal du titre de *Saint Pierre aux Liens*, avoit toûjours été consideré depuis sa promotion, comme la seconde Personne du Sacré College, & s'estoit maintenu, pendant une suite ordinairement interrompuë de bons & de mauvais succés, dans l'entiere reputation, que son merite lui avoit acquise, ce qui ne se remarquoit dans aucun autre Cardinal de son temps. Il estoit sorti d'une Race, que le Duc d'Urbin avoit tiré de la condition privée, & les richesses dont il sçavoit magnifiquement relever l'obscurité de sa naissance, l'avoient toûjours rendu Chef de quelque Faction dans le Consistoire. Il avoit affecté la corespondance, & s'estoit même acquis l'amitié de la plûpart des Princes d'Italie, & les divers sujets de querelle qui se renouvelloient de temps en temps entre le Pape & les Rois de Naples, & qu'il avoit terminez en qualité d'Entremetteur nommé par les deux Parties, lui avoient donné lieu de se faire mettre entre les mains, en forme de Sequestre, la Citadelle d'Ostie, & les Places de Roussillon & de Grotte fermée; d'acquerir une infinité de dépendances dans l'Etat Ecclesiastique, d'amasser de l'argent, & de porter l'autorité qu'il avoit à la Cour de Rome dans un point, qu'il ne pouvoit estre égalé que par le Cardinal Sforce, à cause des avantages que celui-ci tiroit du Duché de Milan, Cette concurence entre deux Personnes Illustres, & d'humeur à peu prés égale, avoit partagé le Conclave, aprés la mort d'Innocent VIII. en deux Factions si proportionnées, & pourtant si contraires l'une à l'autre, que l'inconstance des esprits n'ayant pû dérober aucun Suffrage à l'une, pour en fortifier sa Rivale, il avoit esté necessaire aprés de longues contestations, qu'elles se relâchassent toutes deux des pretentions de faire élire leurs

Chefs, & qu'elles consentissent à l'exaltation d'un tiers, qui avoit esté Alexandre VI. Mais le nouveau Pape ayant conçû de la jalousie du Cardinal de Saint Pierre aux Liens, & lui voulant oster cette montre exterieure de puissance, qui la faisoit passer dans la Cour de Rome pour un Souverain : il avoit fait tant d'instances à Ferdinand Roi de Naples & au Duc de Calabre son Fils, pour les obliger de l'abandonner, que ce Cardinal, ou se défiant de la foiblesse de cés deux Princes, ou de la parole qu'ils lui avoient donnée, avoit esté contraint de s'embarquer de nuit à Ostie, & d'aller chercher un azile en France, sous pretexte d'aller exercer sa Legation d'Avignon. Il avoit esté reçû magnifiquement par le Roi Charles VIII. & la Cour de France avoit admiré cette ardeur inconstante de Genie, qui fit aspirer ce Cardinal à de nouvelles choses dans la prosperité; quoi que par un contrecoup elle fût accompagnée de tant d'obstination dans l'adversité, qu'il aimoit mieux courir toutes sortes de perils que d'omettre les moindres circonstances, qui regardoient l'execution de l'entreprise qu'il avoit une fois concertée. C'est ce qui l'avoit rendu le Promoteur de la premiere expedition des François à Naples, & qui l'avoit engagé dans leur Parti, jusques à ce que les reproches qu'on lui faisoit d'avoir forgé la Chaîne de son Païs; & la crainte de perdre l'estime des siens, qui lui sembloit être le plus infaillible moyen de parvenir à la suprême Dignité de l'Eglise, l'obligerent de concourir avec les autres Princes d'Italie, qui s'étoient liguez à Venise, pour chasser les François du Royaume de Naples, & de leur faire perdre le Duché de Gennes, par les intelligences qu'il y conservoit depuis long-temps, & qu'il sçût faire agir opportunement. En suite il s'étoit maintenu durant le cours du Pontificat d'Alexandre VI. dans une espece de neutralité, que le gére de ses affaires faisoit

admirer à tout le monde, & qui certainement ne pouvoit proceder que d'une extraordinaire presence d'esprit, & d'une promptitude incroyable à prévoir & méme à détourner les dangers qui le menaçoient. C'est ainsi qu'aprés avoir fait une decleration publique, qu'il ne se pouvoit desormais fier au Pape, & que neaumoins il ne laisseroit pas de servir Sa Sainteté par tout, pourvû qu'Elle ne l'appellât point à Rome; il s'estoit si bien abstenu de rien entreprendre contr'Elle, qui la fit soupçonner, qu'il eût dessein de s'en vanger, qu'Elle avoit été enfin cōtrainte de consentir qu'il demeurât dans sa retraite, où il vécut d'une façon qui faisoit croire aux Italiens, qu'il estoit le seul Cardinal digne de remplir un jour la Chaire de S. Pierre, puis qu'il estoit le seul qui n'avoit point d'engagement avec la France, ni avec l'Espagne. C'étoit precisement au temps qu'il travailloit avec plus de chaleur à fomenter cette opinion dans les esprits, que la mort d'Alexandre VI. estoit survenuë, & l'avoit averti de quitter sa solitude, pour aller recueillir dans le Conclave, les fruits qu'il avoit cultivez avec tant de soin.

Mais le tumulte qu'il avoit trouvé dans Rome & l'établissement des trois Factions que j'ai remarquez ci-dessus, lui ayant fait pressentir que sa brigue seroit la plus foible, & la vivacité de son jugement, jointe à la parfaite connoissance qu'il avoit de la qualité des intrigues qui lui seroient contraires, l'ayant fait desesperer dés le commencement de son Election, il avoit reduit tous ses soins à procurer que celles de France & d'Espagne ne prévalussent pas à l'autre; & s'estoit tenu ferme dans cette conduite, jusqu'à-ce que l'ouverture que les Cardinaux de la Faction du Valentinois avoient faite de nommer le Picolomini, lui paroissant la moins desavantageuse à ses interests, de toutes celles qui pouvoient estre faites, & les mê-

mes raisons que j'ai rapportées dans le discours que le Valentinois fit au Cardinal d'Amboise ayant convaincu son entendement, il avoit appuyé fortement l'Election de Pie III. & l'avoit obtenu sans resistance. Mais comme les personnes de son temperemment ne peuvent s'empécher d'agir, & que d'ailleurs les avis particuliers, que le Medecin du nouveau Pape lui donnoit de la decadence de sa santé, l'obligeoient à redoubler ses intrigues, il y travailloit sans relâche, quoi que cela se fit imperceptiblement, & les avoit reduites au degré de leur perfection, lors que les defaillances de la nature, qui survinrent tout à coup à Sa Sainteté, avertirent les autres Cardinaux de commencer les leurs, & pendant que le Cardinal d'Amboise, prevenu par le nouveau Traité qu'il venoit de faire avec la Faction du Valentinois & retenu dans l'immobilité par le nombre des suffrages qu'il croyoit avoir asseurez avant que d'entrer dans le Conclave, ne pensoit plus tant aux preparatifs, qu'aux suites de son Election.

De-là vient que le peu d'intervalle qu'il y avoit dans l'espace de vingt six jours qu'avoit duré le nouveau Pontificat, n'ayant donné à nul autre des Cardinaux le loisir de concerter parfaitement ce qu'il avoit à faire ; & la sortie des Ursins & des Colonnes avec toutes leurs Troupes hors la Ville de Rome, à la premiere semonce que leur en fut faite, ayant laissé le Conclave dans une liberté plus entiere qu'il n'esperoit, les choses commencerent à prendre une nouvelle face, & les Cardinaux des Factions que j'ai designées, ne se tinrent plus si precisement dans les dépendances qu'ils avoient contractées : de maniere que le Cardinal de S. Pierre aux Liens apperçût incontinent, qu'ils écoutoient sans gêne & sans aversion, ce qu'il leur faisoit insinuër par ses Emissaires, qui les entretenoient des services qu'il avoit rẽdus au sacré College, en qua-

lité de Cardinal, de la splendeur avec laquelle il avoit maintenu cette éminente Dignité,& de la resistãce qu'il avoit toûjours faite au Pape Alexandre VI. pour cela seulement, qu'il vouloit toucher aux Privileges du Sacré College, & de la grandeur de courage qu'il avoit témoignée en protegeant tous les Ecclesiastiques, non seulement à la Cour de Rome, mais encore dans celles de tous les Princes Chrestiens; quoi qu'il n'eût point d'autre autorité que celle qui est attachée à la conduite d'un homme privé, ce qu'aucun autre Cardinal n'avoit jamais fait que lui. Il faisoit tous ces discours à dessein qu'ils en tirassent eux-mêmes cette conclusion, que puis qu'il avoit exercé avec tant de succés & d'aplaudissement les principales fonctions de la Papauté lors qu'il ne l'estoit pas encore, & dans une conjoncture aussi difficile qu'avoit esté le Pontificat d'Alexandre VI. il porteroit infailliblement la Puissance temporelle attachée à la Papauté, dans un plus haut point que tous ses predecesseur ensemble ne l'avoient élevée, s'ils lui donnoient par leurs suffrages l'unique & la derniere disposition pour y parvenir.

Voyez le Cõclave de Jules II. dans la description que le Cardinal Bembe en a faite.

Le changement & le progrés visible que ces premiers discours avoient fait dans les inclinations de la plûpart du Sacré College, inspirerent au Cardinal de Saint Pierre aux Liens d'agir immediatement pour lui-même, & de faire des promesses immoderées à chacun des Cardinaux, des Princes & des Barons Romains en particuliers, qui pouvoient tant soit peu contribuër à son Election. Les offres dont il se servoit n'eurent point d'autre mesure que la connoissance qu'il avoit de l'étenduë de leur ambition, & cette connoissance le trompa si peu, qu'il n'y en eût pas un seul, qui ne crût en lui-même, qu'il estoit le seul que le Cardinal de S. Pierre aux Liens avoit dessein de gagner; puis qu'il avoit si precisement étudié les moyens de le faire

Il y eût encore cette particularité de remarquable, & qui n'est depuis intervenuë dans aucune autre Election, sçavoir qu'un chacun d'eux lui fournit les moyens de briguer l'assistance & les suffrages de son Compagnon, en ce que les uns lui vinrent presenter plus que suffisamment dequoi satisfaire les autres & la réputation qu'il avoit d'estre liberal & qui s'étoit accrûë lors qu'il avoit témoigné publiquement de pretendre à la Papauté excita tout ce qu'il y avoit de personnes considerables dans Rome, à lui venir offrir leurs biens, leur credit, leurs Offices & leurs Benefices mêmes, dans l'opinion que chacun avoit conçûë, qu'indubitablement il seroit élû & qu'il le recompenseroit aussi-tôt de ce qu'il auroit avancé pour lui. De maniere que se voyant en état de disposer de tant de choses, & distribuant aux uns les Charges & les Abbayes, aux autres suivant qu'elles estoient plus à leur bien-seance, ou qu'elles irritoient davantage leurs desirs, il se les acquît tous également, & par un effet inconnu à tous les anciens, excepté à Theophraste, il leur fit digerer avec joye le secret dépit, qui ne manque jamais de surprendre les hommes à la vûë de ceux qui paroissoient revêtus de leurs dépoüilles.

Je sçay bien qu'on aura de la peine à croire que des gens aussi rusez, qu'ont toûjours esté les Italiens, ayent eux-mêmes concouru à se faire prendre par un apas si grossier, & qu'ils n'ayent point fait de reflexion sur ce que le Cardinal de Saint Pierre aux Liens faisoit des promesses qui surpassoient non seulement sa portée, au cas qu'il ne fût point élû, mais encore le reduisoient à l'impuissance d'en executer la plûpart lors même qu'il seroit Pape : mais je sçay bien aussi qu'on ne me fera plus cette difficulté, quand on aura pris la peine de considerer qu'il avoit toûjours eu soin de tenir inviolablement ce qu'il promettoit & que cela

le faisoit passer dans l'Italie pour un Personnage si sincere, que le Pape mesme Alexandre VI. quoi qu'il fût son irreconciliable ennemi, avoit esté contraint d'avoüer qu'il estoit veritable, au méme temps qu'il le chargeoit de crimes les plus énormes dans ses Monitoires. D'où vient qu'ayant trouvé dans les esprits cette disposition avantageuse, que le consentement universel y avoit introduite, & qui leur inspiroit de la creance pour toutes les paroles qui sortoient de sa bouche, il les convertit adroitement à ses interêts, & ne se soucia pas de l'employer à produire un effet qui la pouvoit détruire ; je veux dire, à tromper tout le monde, pourvû qu'il en obtint la fin qu'il s'étoit uniquement proposée en la cultivant, sçavoir de se faire élire Pape. En quoi je ne trouve point qu'il y eût d'autre mistere, que celui de la Politique de Machiavel, dont son *Prince* revela depuis les secrets, & qui consistoit dans cette maxime, que la plus propre à surprendre les autres étoit celle qu'on soupçonnoit moins de le vouloir faire.

En suite de ces tentatives generales, le Cardinal de Saint Pierre aux Liens eût recours aux particulieres, & commença par le Cardinal Ascagne Sforce, quoi que l'émulation qu'ils avoient l'un de l'autre eût degeneré dans une haine declarée, & que la prison de celui-ci semblât l'avoir accrüë par la ruïne de sa Maison, qu'il imputoit aux intelligences que celui-là avoit pratiquées dans Gênes, contre le Duc de Milan son Frere. Il est vrai que cette reconciliation ne fût pas seulement l'ouvrage du bonheur, qui conduisoit le Cardinal de S. Pierre aux Liens à la Papauté par des routes inconnuës, & qu'il la faut attribuer encore, & peut-être plus efficacement, à ce resultat de raisonnement en fait de Politique, dont le Cardinal Sforce se piquoit plus prince de son Siécle, & qui lui avoit fait conclure aprés une médiation continuë,

tinuë, durant tant d'années dans la Tour de Bourges, que l'état deplorable où ceux de sa Maison étoient reduits, & la puissance du Roi Trés-Chrêtien, qui leur avoit ôté la Duché de Milan, étoient deux si grandes choses chacune en son genre, qu'il étoit impossible de changer la premiere, ni de choquer la seconde, à moins que le Saint Siege n'en fit naître la conjoncture, ce qui ne pouvoit arriver que lors qu'il seroit rempli par un personnage qui possedât les qualitez inquietes, qu'il remarquoit toutes dans le Cardinal de Saint Pierre aux Liens; il ne s'étoit pas plûtôt confirmé dans cette croyance, qu'il avoit fait une seconde reflexion sur tout ce qu'il avoit autrefois connû du génie de ce Cardinal, pendant qu'il étoit son Competiteur à la Cour de Rome. Et comme leur aversion mutuelle les avoit obligez d'étudier jusqu'à la moindre particularité des actions l'un de l'autre; il eût moyen de prevoir sur une infinité de conjonctures, qu'il seroit inutile de rapporter ici, que comme les grandes fortunes, dans le sentiment de Platon dans son Phædon, ne changeoient dans le cœur humain que les seules inclination que le hazard y avoit introduites, ou que la conjonction illegitime des passions de deux differens appetits, quand elles étoient arrivées dans l'excés, y avoit engendrées, & que non seulement elles ne touchoient point à celles qui tiroient leur origine du fond de la nature & de la destination particuliere de l'idée qui leur avoit servi de caractere, mais plûtôt qu'elles les augmentoient en fortifiant la puissance, ou bien en leur fournissant de nouveaux objets, qui les tentoient d'une plus inévitable maniere; aussi le Cardinal de Saint Pierre aux Liens, qui tenoit purement de la nature humaine turbulante qui l'obsedoit, ne la quiteroit pas quand il auroit obtenu la supreme dignité de l'Eglise, ni lors qu'il se seroit élevé

dans un Siége, qui non seulement ne lui montroit rien au dessus de lui que le Ciel, en quoi consistoit le veritable point de la grandeur des Rois; mais qui ne lui faisoit rien avoir qui lui fût égal dans le monde, & qui devoit apparemment arrêter la derniere saillie de son ambition, au contraire il lui donneroit d'autant plus de licence, qu'elle avoit eu moins de liberté de s'étendre, par le retardement de son élevation, & par la longueur du Pontificat d'Alexandre VI. & que peut-être dans le renversement general qu'elle feroit des affaires d'Italie, elle pourroit faire naître un évenement qui romproit les Chaînes de son Frere Ludovic, ou qui du moins ouvriroit à sa Maison le chemin de rentrer dans le Duché de Milan. Voilà (si je ne me trompe) la raison qui obligea le Cardinal Sforce à témoigner, qu'il avoit oublié dans la prison ses anciennes querelles avec le Cardinal de Saint Pierre aux Liens, & qui lui fit rechercher son amitié par tous les moiens reculez & secrets qui sont en usage à la Cour de Rome, quand on veut obtenir une fin dont il est honteux ou mesceant de faire les poursuites.

Cette réünion, que le Cardinal Saint Pierre aux Liens goûtoit avec d'autant plus de delicatesse, qu'elle avoit reüssi contre son esperance, lui fit tenter celle du Valentinois, que le desordre de ses affaires ne rendoit pas si difficile, & qui pourtant lui paroissoit encore necessaire, en ce que quelque attachement nouveau que les Cardinaux de sa Faction eussent pris avec la France; & quelques violens que fussent les motifs qui les avoient separez d'interêts d'avec leur Patron, on ne laissoit pas de presumer avec quelque probabilité, qu'ils pourroient oublier leur dernier engagement, si le Valentinois ne se confioit plus uniquement à la protection Françoise; comme d'autre part il étoit indubitable que toutes les semonces, qu'on leur

faiſoit de changer de parti, ſeroient inutiles tant que celui-ci perſiſteroit dãs l'execution des points dont il étoit convenu avec le Cardinal d'Amboiſe. C'eſt ce qui fit reſoudre le Cardinal de Saint Pierre aux Liens à tenter le Valentinois, en toutes les manieres qui lui ſembloient proportionnées à la decadance de ſa fortune. La principale fût, à mon ſens, de marier la Fille de ce Duc avec ſon neveu *François de la Rovere* Prefect de Rome, & la negociation en fût preſqu'auſſi-tôt terminée qu'ouverte; par ces deux Articles qui lui ſervoient de fondement, ſçavoir que la charge de General des Armées du Saint Siége ſeroit confirmée au Valentinois pour toute ſa vie, & que le Cardinal de Saint Pierre aux Liens lui fourniroit, auſſi-tôt qu'il ſeroit Pape, toutes les aſſiſtances extraordinaires dont il avoit beſoin pour ſe maintenir dans le Duché de la Romagne, dont il lui accorderoit une Inveſtiture nouvelle; & pour recouvrer les places qu'il avoit perduës depuis la mort de ſon Pere.

Le Valentinois ainſi gagné ſervit lui-même d'inſtrument pour reduire les Cardinaux de ſa Faction, en leur repreſentant qu'il trouveroient dans la Perſonne du Cardinal de Saint Pierre aux Liens, tout ce qu'ils avoient recherché dans la protection de la France, ſans être ſujets aux inconveniens qu'ils encouroient en ſuivant le parti de cette Couronne, & dont la ſeule aprehenſion les avoit ſi long-temps tenus en balance; parce que d'une part ils auroient la gloire de former eux-mêmes une puiſſance capable de les preſerver de la ſervitude étrangere, qu'ils redoutoient ſi fort, & de leur donner les mêmes recompenſes qu'ils pouvoient eſperer des Princes Chrêtiens les plus magnifiques, ſans entrer dans aucune dependence qui deshonorât leur Pourpre; & d'autre part ils éviteroient les juſtes reproches qu'on leur fai-

ſoit d'être ennemis de leur Patrie, en ſe tenant preciſement au ſervice de l'Egliſe Romaine, qu'ils avoient juré ſolemnellement de preferer à tous les autres, au jour de leur promotion ; qu'ils ſe delivreroient ainſi abſolument des fâcheuſes penſées que leur donnoit le ſouvenir de leur Souverain naturel irrité, & de la crainte de ſon reſſentiment, qu'ils ne pouvoient conjurer par une autre voix ; que toute autre dependance que celle du Saint Siege ne leur ſeroit jamais honorable, puis que, quelque liberté qu'ils euſſent de forger eux-mêmes les chaînes dont ils ſe lioient, & de les forger du métal qui leur plairoit davantage, quelque droit qu'ils ſe reſervaſſent eux-mêmes de preſcrire les bornes à l'égard du temps & des autres circonſtances de leur eſclavage, ils ne laiſſoient pas nonobſtant toutes ces reſerves de deroger à la ſublimité de leur miniſtere, dés le moment que de Princes qu'ils étoient d'un Etat qui n'avoit pas de moindre étenduë que le Monde, ils s'aſſujettiſſoient à quelque choſe d'approchant à la condition privée, en ſe donnant à des Rois, qui, quelques grands qu'ils fuſſent, ne poſſedoient qu'une petite partie de tout ce qu'ils pouvoient pretendre ; qu'il n'y avoit non plus de ſeureté pour eux dans tout autre engagement, que celui du Cardinal de Saint Pierre aux Liens, puis qu'outre la vangeance du Roi Catholique ; s'ils abandonnoient ſa Faction pour ſuivre celle de la France, ils ſeroient toûjours expoſez à la jalouſie du nouveau Pape, lequel encore qu'il eût été de tout temps leur ami, ne pourroit s'empêcher de les regarder, non plus comme ſes Freres, mais comme des Emiſſaires de quelque Prince étranger, qui les entretiendroit à la Cour de Rome, pour obſerver ſes actions ; & quand ils auroient évité tous les inconveniens, ils leur reſtoit toûjours à ſouffrir les peines de la dependance qu'ils au-

roient choisie, lesquelles croîtroient, à mesure qu'ils feroient reflexion qu'ils avoient pû s'en delivrer, par le simple concours de leurs suffrages, en faveur du Cardinal de Saint Pierre aux Liens.

Cette remontrance prononcée par un homme à qui il étoient obligez de leur promotion, dans le même temps qu'ils étoient avertis que tous les autres Cardinaux avoient esté gagné, leur fit croire qu'ils n'étoient plus desormais capables d'interrompre l'Election du Cardinal de Saint Pierre aux Liens, quand ils le tâcheroient, & sur cette fausse presupposition ils jugerent qu'il valloit mieux l'adoucir en quelque maniere, en feignant de consentir & de contribuër même à son Elevation, puis qu'au fonds ils ne la pouvoient empêcher, que non pas en effarouchant cet Esprit naturellement fier & vindicatif en mettant un obstacle à son Election, qui vrai-semblablement ne la pouvoient retarder que de quelques jours, & qui cependant les exposeroit aux premieres atteintes de son indignation qu'ils auroient irritée, & qui pouvoient avoir de dangereuses suites.

Cependant l'inconstance du Valentinois & de sa Faction fit desesperer une seconde fois le Cardinal d'Amboise de se faire élire, & par un contre-coup, qui n'étoit ni de ceux que la Philosophie naturelle, ni de ceux que la Morale nomme violens, mais qui possedoit toute la vigueur des uns & toute la malignité des autres, elle fit presumer au Cardinal de Saint Pierre aux Liens, qu'il ne seroit pas tout à fait impossible de profiter de son desespoir, ni de le faire passer d'une suspension, qui ne lui servoit de rien, dans une action qui lui seroit avantageuse. Il ne chercha donc plus d'entremetteurs pour le gagner, comme il avoit fait les autres; mais l'abordant avec un visage sur lequel on ne laissoit pas de distinguer une

joye mêlée d'inquiétude, parmi l'excés de confiance dont il exprimoit tous les signes ; il le fit souvenir de la vehemence du zele & de la qualité des services qu'il avoit rendus à la France, & l'assura qu'il persevereroit toûjours dans la même disposition. En suite il feignit de compâtir avec lui sur le mauvais succés de la liberté qu'il avoit procurée au Cardinal Sforce, & il entra dans toutes les passions que suggere la plus delicate maniere de consoler, qui se fait par imitation. Il mania; mais d'une main legere, les playes de ce Cardinal, en touchant à tous les motifs, qui lui pouvoient faire abandonner la poursuite de son Election. Il lui fit remarquer distinctement que ses efforts seroient desormais non seulement inutiles à son Elevation ; mais encore prejudiciables aux interêts de son Maître, en ce qu'ils obligeroient les autres factions à s'unir, & le contrecarrer directement, & par consequent pour élire un Pape qui n'eût aucune sorte d'attachement avec la France, & qui même fut entré dans les interêts contraires aux siens ; d'où il prît occasion d'insinuër, que ce qui restoit à faire pour la France consistoit à rompre les mesures de ses ennemis, en changeant tant soit peu les siennes, & qu'il n'y avoit rien de plus facile que d'en venir à bout, pourvû que son Eminence voulût se desister d'une poursuite qu'elle jugeoit elle-même impossible (il entendoit de se faire presentement élire) pour fixer les suffrages de la Faction Françoise sur un sujet, qui d'un côté n'étant dans aucune dependance visible du Roi Trés-Chrêtien, ne rencontreroit pas tant d'obstacles suscitez par les Espagnols Ennemis de la Frãce, & de l'autre ayant de sa nature une inclination toute Françoise, seroit d'autant plus propres à lui rendre office quand il seroit élû, qui paroîtroit lui avoir moins d'obligation, & qu'on se defieroit moins de sa partialité. D'où il conclut que

ſi l'experience de tant d'années & d'intrigues paſſées, ne ſuffiſoit pas pour ſupléer à la modeſtie qui l'empêchoit de parler de lui-même, & pour arrêter le choix de la France ſur ſa perſonne, il eſtoit prêt non ſeulement de rejetter la penſée que les ſemonces de tant de Cardinaux, qui lui deſtinoient leurs voix, avoient excité dans ſon entendement, malgré les efforts de ſa volonté ; mais encore de tranſporter ſon ſuffrage à celui que ſon Eminence deſigneroit, & de n'épargner aucune ſollicitation pour y faire concourir ceux qui lui avoient offert les leurs.

Ce diſcours de qui, ni l'artifice, ni l'affectation n'étoient pas capables de deguiſer le motif qui le ſuggeroit, & qui certainement ne pouvoit exprimer les interêts du Cardinal de Saint Pierre aux Liens, d'une maniere plus intereſſée, ne fit pas un entier effet ſur le Cardinal d'Amboiſe, & ne lui perſuada pas abſolument tout ce qu'il avoit pretendu, car outre qu'il tendoit à la ſupreſſion de la plus violente de ſes inclinations, & qu'il étoit fait encore plus à contre-temps que celui qui dans le declamateur Romain Quintilien, vouloit faire entreprendre à un convaleſcant de remonter à la nage un fleuve tres-rapide, il y avoit cet autre inconvenient, que le genie du Cardinal de Saint Pierre aux Liens, qui n'avoit pas même toûjours eſté traitable à la France autant qu'il avoit eſté neceſſaire, lors qu'il n'étoit que particulier, ne devint tout à fait inflexible, auſſi-tôt qu'il ſeroit en poſſeſſion de la ſouveraine Dignité de l'Egliſe, & ne tournât toute ſa malignité ſur les François, par un de ces effets qu'Ariſtote impute à l'ambition, qui fait d'ordinaire agir ceux qui deviennent Souverains contre les Puiſſances dont il relevoient auparavant, pour effacer, par un procedé ſi peu ſortable à la condition qu'ils auroient ſoûtenuë, le ſouvenir que leurs nouveaux ſujets pou-

roient avoir de leur ancienne dépendance, & pour éviter le mépris de leur autorité, qu'ils apprehendent beaucoup plus que ceux qui tiennent de la Nature la domination qu'ils exercent. Neanmoins, comme le Cardinal d'Amboise ne laissoit pas de croire que le fonds en estoit veritable, & que dans le desespoir où il estoit déja, de s'élever à la Papauté, la seule chose qu'il lui restoit à procurer, consistoit à faire tomber les suffrages, sur celui des Cardinaux qui paroissoit avoir plus d'inclination pour la France. Il ne delibera plus sur la Personne qui devoit être choisi, parce que toutes les apparences conspiroient à lui persuader que le Cardinal de S. Pierre aux Liens redeviendroit ce qu'il avoit esté si long-temps, aussi tôt qu'il seroit élevé sur un Siege, qui ne l'obligeroit plus à déguiser ses veritables sentimens,

Il ne restoit plus d'autres Suffrages à briguer, que ceux de la Faction d'Espagne, & des autres Familles Romaines qui suivoient son parti, mais les difficultez qui paroissoient dans cette tentative êtoient si grandes, & subsistoient sur des fondemens si legitimes, qu'aprés les divers engagemens que le Cardinal de S. Pierre aux Liens avoit contractez & renouvellez de temps en temps avec la France, que lui méme, quoi qu'enflé de tant de succez, n'osoit point encore entreprendre de les surmonter, & reduisoit toute sa Politique à les rendre desormais inutiles, en détachant quelques voix de leur nombre, lesquelles êtant jointes aux deux Factions qu'il venoit de gagner, suffiroient pour rendre son Election Canonique ; lors que Dom Diegue de Mendoze Ambassadeur d'Espagne changea tout d'un coup de conduite, & vint trouver le Cardinal de S. Pierre aux Liens, pour lui témoigner de la part de son Maître, que l'Espagne consentoit à son Election, & qu'elle avoit envoyé des Ordres exprés à ses Ministres d'Italie,

de la favoriser autant qu'il leur seroit possible; Ces paroles ne surprirent pas d'abord le Cardinal de Saint Pierre aux Liens, parce qu'il ne les croyoit pas veritables, & la froideur dont il les accueillit, comme si elles n'eussent contenu qu'un simple compliment, ne cessa qu'aprés qu'il eût éprouvé que les effets leur estoient conformes. En effet, la Faction d'Espagne fût la premiere qui se declara pour lui dans le Conclave, & piqua les autres d'envie de l'imiter, ou de jalousie de le preceder; mais ce qu'il y eût de plus étrange dans ce renversement de la conduite des Espagnols, ce fût que tout le monde se contenta de l'admirer, & qu'un objet qui possedoit en lui-même les deux charmes, ausquels, dans le sentiment d'Aristote, nous devons toutes les observations que nous avons en matiere de Science, puis qu'il estoit ensemble & rare & nouveau; cet objet, dis je, ne tenta pourtant pas la curiosité de personne, entre tant d'esprits oiseux & critiques, que l'Italie nourrissoit alors, & qui nous ont laissé tant de reflexions Politiques, sur les moindres avantures de leur temps. Il n'y en a pas un seul qui se donnât la peine ou le plaisir d'en rechercher la cause; & si, comme cette suspension avoit esté avantageuse, je n'en trouve pas un de ceux qui les suivit, qui n'ait mieux aimé les imiter dans leur silence, que d'exercer son stile, sur un sujet qui bien loin d'être épuisé, n'avoit pas encore esté touché. Les Espagnols même, qui nous ont voulu faire des mysteres des plus legeres actions de leurs Rois, en fait de Gouvernement, & qui paroissent scrupuleux au point de n'en obmettre aucune circonstance sans l'examiner aussi profondement, disent-ils, que le respect leur peut permettre, ont témoigné plus de reserve en celle ci; & soit qu'ils n'eussent pas assez bonne opinion d'eux mêmes, pour croire qu'ils ne s'en pourroient pas acquitter dignement, soit plû-

tôt que le peu de lumierés que les Historiens du temps leur en avoient laissées, ne suffit pas pour les conduire dans ce sentier obscur & qui n'avoit point esté frayé. Tout l'éclaircissement qu'ils nous en ont donné, ne consiste que dans les motifs qui pouvoient avoir excité les Partisans de la France & les Cardinaux Italiens, qui s'estoient maintenus dans l'indifference, à precipiter l'Election du Cardinal de Saint Pierre aux Liens, & cette circonstance, qui n'estoit que la premiere d'un fait qu'ils avoient promis d'examiner tout entier, a d'abord appaisé la demangeaison qu'ils avoient, d'écrire indifferemment sur tous les sujets Politiques.

Pour moi, j'ai dessein d'imiter leur moderation, sans tomber dans leur defaut ; & comme j'estime qu'ils avoient raison de pretendre, que cette recherche estoit au dessus de leurs forces, je ne presume pas assez des miennes pour m'imaginer, je ne dis pas de la poursuivre dignement, je dis même de l'appuyer de quelques raisons, que j'estime moi-même probables. Mais aussi je pense qu'aprés cela, je n'offenserai ni la retenuë de ces Messieurs, ni la maxime que je me suis imposée, de ne laisser aucune trace de prejudice dans mes Ecrits, si je propose quelques legers soupçons, que le regret du silence des autres, a peut estre excitez dans mon idée, & si je les exprime avec quelqu'ombre de subordination, aprés avoir protesté que je ne prétens pas même qu'on ait autant de deference pour eux, qu'on en pourroit avoir pour de simples conjectures.

Je dis donc que le consentement de l'Espagne, pour élire le Cardinal de Saint Pierre aux Liens, ne fût point un effet de son inconstance, ni un resultat pris soudainement, à l'occasion de quelques nouveaux éclaircissemens, que ses Ministres lui eussent envoyez sur les affaires d'Italie, comme

plusieurs des Historiens François se le sont imaginez ; parce qu'il ne paroît aucun signe dans la suite de l'entreprise, qui serve à faire deviner la premiere de ces deux causes. Comme le peu qu'il y eut entre la mort de Pie III. arrivée le vingt-huitiéme d'Octobre, & l'exaltation de Jules II. faite dés le premier de Novembre suivant, rend la seconde non seulement trop éloignée, mais encore tout à fait impossible. Je dis donc qu'on la peut plus apparemment attribuër à la prevoyance que le Conseil de Madrida toûjours eu, plus ferme dans les choses qui ne touchoient l'Espagne qu'indirectement, que dans celles où il s'agissoit de ses interests en premiere instance. Et suivant ce principe, il est permis de se figurer que le Cardinal de S. Pierre aux Liens ayant esté la seule personne de la Cour Romaine, que les Ministres du Roi Catholique avoient eu soin d'observer durant tout le Pontificat d'Alexandre VI. parce qu'elle estoit la seule dont elle se défioit, pour les raisons que j'ay ci-dessus alleguées. Ils avoient tellement étudié le fonds de ses inclinations, & les diverses pentes, qu'il leur avoit laissé prendre, en tant de personnages differens qu'il avoit esté contraint de representer, tantôt dans la bonne, tantôt dans la mauvaise fortune, que comme il ne s'estoit rien passé dans les intrigues de Milan, de Rome, & de Gennes, qui eût échapé à leur connoissance, ils avoient aussi eu lieu d'en tirer des consequences mieux fondées, quoi qu'elles leur fussent tout à fait opposées, que celles du Cardinal d'Amboise. C'est ce qui leur avoit fait remarquer, que les mêmes raisons qui avoient engagé Julien de la Rovere, lors qu'il n'étoit que Cardinal du titre de Saint Pierre aux Liens, à suivre le parti de France, l'obligeroit infailliblement à suivre celui d'Espagne lors qu'il seroit devenu Pape, parce que dans la profession constante qu'il avoit faite, d'ajuster en toutes choses sa con-

duite à son utilité, & dans les indices qu'il en avoit donné quelquefois malgré lui ; mais principalement dans la decadence des affaires de Charles VIII. il n'y avoit rien de plus facile que de prevoir, que comme les interests de ce Cardinal ne seroient plus les mêmes aprés son élection, qu'ils estoient auparavant, il ne les poursuivroit point aussi par les mêmes voyes qu'il avoit tenuës.

En suite ils avoient porté leur raisonnement plus outre, à dessein de sçavoir en quoi consisteroit les veritables interests du Pape futur, en ce qui regardoit le temporel, & il leur avoit presque semblé necessaire de conclure, qu'ils se rapporteroient à maintenir, absolument parlant, & même à faire respecter davantage l'autorité du Saint Siege dans l'Europe, & que de l'humeur dont ils connoissoient celui qui le devoit remplir ; non seulement il ne laisseroit point échaper la moindre occasion qui pourroit contribuër à cette fin, mais employeroit toute son industrie, pour en susciter de nouvelles ; que pour conserver cette autorité dans toute l'étenduë, qui sembloit lui estre affectée en vertu de son institution, il faloit commencer par l'Italie, qui estoit le lieu de sa residence, & la partie de l'Univers qui devoit en recevoir les premieres, & par consequent les principales infusions ; & que c'estoit-là principalement qu'il faloit tenir les divers Souverains qui la partageoient, dans une espece de relation à l'égard de Sa Sainteté, qui tint de la dépendance, & qu'il se faloit procurer par les deux seules voyes que la Politique ouvroit pour y parvenir, qui estoient celles de l'avantage & de la necessité ; mais qu'auparavant d'en mettre l'un ou l'autre en usage, il faloit agir dans cette affaire, comme dans toutes les autres de la Morale, c'est à dire, qu'il faloit mettre la main à l'œuvre, par l'éloignement de tous les obstacles qui la pouvoient arrester d'abord, ou la traverser dans son progrés,

ou la prevenir dans son terme, ou la rendre inutile dans son execution.

Que Sa Sainteté n'auroit pas plûtôt conduit son raisonnement à ce point, qu'elle sentiroit naître dans son cœur les premiers symptomes d'aversion contre la France; parce que cette Couronne se presenteroit alors à sa pensée, comme formant toute seule les quatre manieres d'oppositions que je viens de marquer à l'accomplissement de ses projets, & par une suite infaillible, attireroit sur elle les premieres saillies de son indignation, avec d'autant plus de sujet, que les lumieres particulieres qu'avoit Sa Sainteté de la France, contribuëroient toutes à l'accroître; & que quand cela n'arriveroit pas, l'experience des choses passées contenoit tout ce qu'il faloit pour l'entretenir long-temps; qu'ainsi le nouveau Pape ne considereroit plus le Roi Trés-Chrestien, comme celui qui l'avoit empêché de succomber sous la persecution d'Alexandre VI. & qui lui avoit procuré par ses offices une paix avantageuse, qui l'éloignant de la Cour de Rome, & le preservant des empoïsonnemens qui y estoient ordinaires, l'avoit mis en état d'attendre le calme, & de solliciter couvertement les suffrages de ses amis, pour l'élection future; mais il le regarderoit comme un Prince, dont les actions passées pouvoient faire soupçonner qu'il aspiroit à la domination de toute l'Italie, & de qui l'agrandissement devoit estre traversé preferablement à toutes choses; que dans cette pensée on joindroit l'ambition de Charles VIII. aux soupçons de celle qu'on avoit de Louïs XII. pour rendre Louïs plus coupable; & que Sa Sainteté qui avoit accompagné Charles dans son expedition, rappelleroit dans sa memoire les sentimens violens & les paroles mal digerées que l'excés des prosperitez avoit quelquefois exprimé de sa bouche, lors qu'il se plaignoit d'avoir pour adversaire, une Nation

Guichardin dans son premier Livre.

qui n'avoit pas le cœur de lui disputer la victoire.

Qu'Elle se souviendroit alors du peril où toute l'Italie eût esté reduite, si ce Monarque eût sçû conserver ses Conquestes, & que les mêmes raisons qui l'avoient obligé, lors qu'elle ne possedoit encore que le titre de Cardinal de Saint Pierre aux Liens, d'entrer dans la ligue de Venise, la porteroient d'autant plustôt à former une Ligue contre les mêmes Adversaires, qu'elles seroient dans une constitution plus favorable à l'Espagne, parce que quand les Princes d'Italie auroient souffert que la France jouït paisiblement du Royaume de Naples, qu'elle avoit acquis par les armes de Charles VIII. ce consentement n'avoit rien produit qui menaçât leur liberté, puis qu'il n'auroit point eu d'autre suite, sinon qu'un Roi Etranger & puissant se seroit mis en possession d'un Etat fort éloigné du sien, qui lui consumeroit en Garnisons les meilleures forces de son Païs hereditaire, qui ne lui fourniroit point assez d'argent pour les entretenir, & qui seroit tres-difficile à conserver, nonobstant toutes les precautions, quoi que le manquement de la moindre fût suffisant de le faire perdre; au lieu que l'acquisition du Duché de Milan, faite depuis par le Roi Louïs XII. avoit tellement changé la face des choses, que ce qu'on avoit pû negliger impunement sous le Regne de son Predecesseur, causeroit maintenant l'esclavage de toute l'Italie, pour peu qu'on differât d'y mettre le remede, en ce que comme les François estoient déja Maîtres du centre du Païs, dont ils pretendoient acquerir l'une des deux extrêmitez, en chassant les Espagnols du Royaume de Naples; il estoit indubitable que si les Puissances voisines, & Sa Sainteté sur toutes les autres, ne l'empêchoit d'executer ce projet, en égalant par son assistance les Troupes des Soûtenans, à celles qui marchoient pour les attaquer, elle succomberoit infailliblement,

& mettroit par leur défaite le reste de l'Italie à la discretion du Vainqueur, ou du premier Roi de France dont elle irriteroit l'ambition, si Louïs XII. avoit assez de vertu pour la moderer.

Que cet inconvenient, qui paroissoit toûjours extrême dans quelque circonstance qu'il fût examiné, ne tomboit pas sous le même aspect, & par consequent n'inspiroit pas les mémes sentimens, quand il estoit consideré par rapport à l'Espagne, puis qu'outre que ses forces naturelles n'estoient pas si grandes, ni pour le nombre, ni pour la qualité, ni pour la reputation, que celles de France, il faloit de plus qu'elles fussent assemblées dans un Païs fort éloigné, qu'elles s'embarquassent sur des Vaisseaux, qu'elles exposassent au peril d'un des plus difficiles trajets de la Mer Mediterranée, & qu'elles allentissent leurs efforts, aussi bien que leurs progrés, au gré du plus inconstant de tous les Elemens, ce qui les rendroit plus tardives à leur arrivée & moins vigoureuses dans leurs actions, que s'il ne s'agissoit que de passer les Alpes, & de se décharger sur les contrées voisines d'une excroissance de guerriers, comme la France estoit depuis long-temps en possession de faire. Que si le Pape Alexandre VI. n'avoit point eu d'égard à ces justes sujets de terreur, & s'estoit comporté de la méme maniere, que s'il ne les eût point apperçûës, ou s'il les eût jugées indignes de la plus basse de ses passions, il en faloit imputer la cause au desir d'agrandir son Fils sans mesure, qu'il proposa dés le commencement pour but à toutes ses actions, & qui ne souffrit en lui de pensées que celles qui pouvoient y contribuër. De maniere que, quoi qu'il ne pût ignorer le prejudice qu'apportoit à l'Italie le retablissement des François au Royaume de Naples, & qu'il s'en fût assez nettement expliqué à Monsieur de Trans, Ambassadeur de France auprés de sa Personne, il

n'avoit toutefois pas laissé de preferer le bien particulier de sa Famille, que la France avoit promis de procurer, en ne s'opposant point au progrez du Valentinois dans la Romagne, qu'elle pouvoit arrester quand il lui plairoit.

D'où le Conseil de Madrid prenoit occasion de conclure, par la maxime des contraires, que comme le Cardinal de S. Pierre aux Liens arrivant à la Papauté ne seroit aucunement susceptible d'un semblable defaut, & que la hauteur de son génie l'en éloignoit autant, comme il estoit certain que le mesme objet lui manquoit, il ne s'engageroit point aussi en d'autres interêts que ceux du S. Siege, qui devant être ceux de l'Espagne, dans la conjoncture que l'entrée de son Pontificat feroit naître, l'attireroient infailliblement dans son parti, sans qu'il fût besoin au Roi Catholique d'autres moyens qu'un témoignage apparent de consentir à son Election, quand elle ne pourroit plus être traversée.

Voilà ce que j'ai pû recueillir des intrigues du Conclave de Jules I I. & que j'acheve par une remarque qui doit justifier, que quelques efforts qu'eût fait l'esprit humain pour le terminer, sa conclusion ne laissa pas d'estre purement l'ouvrage de la Providence, en ce qu'il n'y eût pas une seule voix en tant de Factions differentes, qui ne concourût à le nommer, quoi que sa nature également dangereuse & difficile, & les inconstances que la diverse face de ses affaires lui avoient acquise, obligeoient les principaux Seigneurs Romains à se défier de lui, comme son humeur inquiete suffisoit pour faire pressentir à tous les Souverains, qui étoient interessez dans les affaires d'Italie, qu'il ne les souffriroit pas long temps en repos.

DISCOURS QUATRIE'ME.

Du manquement qui rendit inutile les trois Armées que la France avoit envoyées, pour faire diversion en Espagne, pendant qu'elle recouvreroit le Royaume de Naples; de la meditation qui réüssit au Roi Catholique, pour obtenir de la France une suspension d'armes entre les deux Couronnes pour tous leurs Etats, à la reserve de ceux d'Italie; du plus vrai-semblable motif qui porta le Marquis de Mantouë à quitter le Generalat de l'Armée Françoise, & qui fût celle entre les vertus Morales, Politiques, ou Militaires, qui signala davantage le sejour du grand Capitaine dans le poste de la Ceinture.

PENDANT que les intrigues des deux Conclaves consecutifs que je viens de representer, occupoient tous les soins du Cardinal d'Amboise, & l'empêchoient de faire avancer l'Armée Françoise vers les frontieres du Royaume de Naples, de peur que sa Faction ne devint moins considerable, quand il auroit éloigné ce qui contribuoit davantage à la faire respecter; les forces de Mer & de Terre, que la France avoit preparées pour entrer en Espagne, n'exe-

cuterent rien de considerable, parce que le Conseil du Roi Tres-Chrêtien ayant subordonné l'attaque des unes à l'irruption que les autres devoient faire en même temps, & les difficultez d'accomplir à la Campagne ce qu'on avoit jugé facile dans le Cabinet s'estant accruës, par les nouveaux obstacles qui s'opposoient de jour en jour au mouvemens uniforme, qu'on vouloit donner à tant de Corps d'Armées, divisées non seulement à l'égard des lieux, mais encore par la jalousie de leurs Generaux, les Troupes qui devoient attaquer l'Espagne par trois endroits, se virent sujettes au destin des grandes machines, qui pour emprunter leur principale activité de la correspondance de leurs parties, la perdent toute entiere par le premier accident qui vient interrompre le concours du moindre de leurs ressorts.

Les forces qui s'étoient avancées sur la frontiere de Gascogne pour entrer du côté de Fontarabie se dissiperent, avant que d'avoir rien entrepris de considerable, & ce malheur qu'on imputoit en partie à la negligence de leurs Chefs, & partie à l'avarice des Commissaires, qui les devoient payer, en produisit un plus grand, qui consistoit en ce que l'Armée Navale, aprés avoir mugueté toutes les Places Maritimes situées sur les Côtes d'Espagne, n'en trouvant aucunes dégarnie comme le Conseil de France avoit supposé, parce que les gens de guerre destinez à leur conservation n'avoient pas encore été contraints de les abandonner, pour accourir à la défence de leurs frontieres; elle fût obligée de convertir la décente qu'elle méditoit, en piraterie qu'elle exerça durant quelques semaines assez inutilement, & de relâcher enfin vers les Ports de Provence.

L'Armée qui devoit entrer vers le Comté de Roussillon, de laquelle le Roi Tres-Chrêtien n'attédoit pas de moindres effets que de celle d'Italie,

parce qu'encore qu'elle ne fût pas composée d'un ſi grand nombre d'Avanturiers, elle eſtoit pourtant à peu prés égale en ce qui regardoit la Nobleſſe, & la ſurpaſſoit en la multitude d'Officiers experimentez & prudens, rencontra en ſortant du Languedoc des gens reſolus dans Salſe, qui l'obligerent à former un ſiege regulier devant cette Place, & ſoûtinrint ſi genereuſement les divers aſſauts qui leur furent livrez, aprés que les canons eurent foudroyé leurs remparts, & les mines renverſé leurs baſtions, qu'ils donnerent loiſir au Roi Catholique qui s'eſtoit avancé dans la Catalogne, à la premiere nouvelle qu'il avoit reçûë de l'attaque, d'aſſigner le rendez-vous de toutes les forces d'Eſpagne à Perpignan; & d'y venir en Perſonne, ou les Troupes deſtinées à défendre l'entrée du coſté de Fontarabie qui reſtoient ſans occupation, & l'Arrie-ban de tout le Royaume l'étant venu trouver, il marcha pour faire lever le ſiege & contraiguit les Chefs de l'Armée Françoiſe, qu'ils voyoient notablement diminuée, & par conſequent beaucoup inferieure à celle des ennemis, de ſe retirer à Narbonne.

Mais le Roi Catholique que deux irruptions évitées avec tant de bonheur, n'avoient point empêché de remarquer, juſqu'où s'étendoit la puiſſance du Roi de France, & quelle diſpoſition la fortune rencontreroit dans cet Etat pour le rendre ſuperieur à tous les autres, s'il lui prenoit envie de le favoriſer, jugea qu'il ne ſeroit pas plus avantageux à l'Eſpagne d'oppoſer tous les jours de nouvelles digues aux débordemens qui ſe répandroiét ſur les frontieres; que d'en arreſter la ſource en prévenant le concours de tant de Soldats, avant qu'ils ſe fuſſent une autrefois aſſemblez dans la Guyenne & dans le Languedoc. Et comme cela ne ſe pouvoit faire que par la voye de la negociation, & que d'ailleurs l'obſervation des Traitez

precedens, & principalement de celui de Blois, ne lui laissoit plus d'ouverture directe pour en insinuër la proposition, il chercha l'entremise du même Frederic autrefois Roi de Naples, qui vivoit à la Cour de France en qualité de Duc d'Anjou, dans l'opinion qu'il eût que la demonstration qu'il feroit de lui restituër sa Couronne, feroit capable de lui faire oublier l'injure de l'usurpation, & que le favorable accueil que son Fils avoit reçû dans la Cour de Madrid, auroit diminuë l'ennui de sa prison. Cette conjecture ne le trompa point, non plus que les precedentes ; & comme il n'est point de plus agreables complimens, ni qui fassent une plus soudaine operation sur toutes les facultez de l'ame, que celui qui promet de rendre une Couronne ; il arriva que cet infortuné Prince, qui n'avoit plus de pensées qui ne fussent conformes à sa condition presente, & qui regardoit d'un œil indifferent les deux Usurpateurs de sa dépoüille concertée, à qui elle demeureroit toute entiere, se laissa flatter au premier sentimens que l'un des deux lui fit naître de la recouvrer, & s'imagina la chose d'autant plus facile, qu'il avoit quelquefois apperçû dans les Peintures du Palais d'Angers, qu'un Renard emportoit la proye que deux Lions disputoient acharnez l'un contre l'autre. Il accepta donc la mediation que l'Espagne lui presentoit, sans déguiser sa joye ni son empressement; & comme l'excez de son infortune avoit inspiré de la compassion à la Reine de France, il luy persuada fortement qu'elle pouvoit procurer son rétablissement, & la flatta par le surcroît de gloire qui rejalliroit sur elle de l'action la plus heroïque que celle de son sexe & de sa qualité pouvoient exercer dans la vie civile, s'il arrivoit qu'un malheureux Prince lui fût redevable de son rétablissement sur le Trône. L'imagination obsedée de cette Princesse, ne permettant pas qu'elle demeurât un

seul moment dans la froideur, qui étoit necessaire pour examiner le fond de la proposition qu'on lui faisoit ; & d'ailleurs n'estant retenuë par aucun mouvement, qui la portât à conserver le Royaume de Naples pour ses heritiers ; puis qu'elle n'avoit point d'enfans mâles, & que les Jurisconsultes François soûtenoient déja publiquement que le Royaume de Naples devoit être sujet à la destinée de la Loi Salique : elle contribua, quoy qu'innocemment, tout ce qu'elle pouvoit auprés de son mari, pour avancer les desseins de l'Espagne, dans l'intention de solliciter les affaires de Frederic, & l'obligea de prêter l'oreille à quelque sorte d'ajustement, sur les assurances qu'elle lui donna que les choses prendroient absolument le train qu'il plairoit à Sa Majesté leur donner. On vit donc quelque temps à la Cour de France de nouveaux Ambassadeurs du Roi Catholique, qui ne se mélerent en effet que de confirmer Frederic dãs l'erreur, dont il avoit esté si-tôt susceptible, & de lui donner tous les témoignages qu'il pouvoit souhaiter des deux Ministres, dont les Lettres portoient une entiere creance. En suite ils entrerent dans une espece de Conference avec lui, qu'ils ne laisserent pas de tenir secrette, comme c'estoit la coûtume des Espagnols, terminée par une assurance positive qu'ils donnerent, que leurs Majestez Catholiques seroient toûjours prêtes de le rétablir sur le Trône de Naples, pourvû que le Roi Tres-Chrêtien y consentit. Cette promesse, quoi que captieuse en elle méme & d'ailleurs susceptible de toutes les interpretations que le sort des Armées qui marchoient déja l'une contre l'autre, lui pouvoit donner, ne laissa pas de confirmer Frederic dans l'erreur, & de porter un furieux contre-coup sur l'esprit de la Reine, qui ne cessa depuis d'obseder son Mari pour lui faire écouter les propositions, que les Ambassadeurs disoient avoir ordre

de mettre sur le Tapis;& qui regardoient une suspension d'armes entre les deux Couronnes, pour tous les lieux & terres de leurs Dominations, à la reserve de l'Italie. Le Roi Tres-Chrêtien, de qui le génie naturellement enclin à la Paix, étoit encore rebuté de la guerre, par le mauvais succez de trois Armées qu'il avoit envoyé contre l'Espagne, nomma quelques Ministres de son Conseil, pour entrer en negociation, qui conclurent en peu de jours la Tréve dont il s'agissoit, pour cinq mois seulement. Mais quand on voulut travailler à l'accommodement de Frederic, les Ambassadeurs d'Espagne, qui sembloient n'estre venus que pour le resoudre, y sçûrent mettre tant d'oppositions, avec une adresse d'autant plus remarquable, que Frederic s'imaginoit qu'elles procedoient toutes de la part des François; & les Seigneurs Neapolitains de la Faction d'Anjou, qui se trouverent alors à la Cour, & qui craignoient que le rétablissement de Frederic ne fût suivi d'un bannissement pour ceux de leur parti, seconderent si parfaitement les intentions d'Espagne, en se remuant à la premiere nouvelle qu'ils apprirent de ce pour-parler, que le Roi Tres-Chrêtien apprehendant à son tour de les desesperer en un temps, où il lui estoient necessaires plus que jamais, fût obligé de remettre l'affaire à une autre saison & de rompre lui méme un ajustement, qu'il importoit si fort à l'Espagne de n'avancer pas davantage.

Il ne restoit plus dans l'ame du Roi Catholique d'autres soins que ceux de conserver le Royaume de Naples, & la tempête qui le menaçoit ne pouvoit plus long-temps estre retenuë, parce que le Cardinal d'Amboise en partant de Rome, incontinent aprés l'Election de Jules II. avoit donné ordre aux Chefs de l'Armée Françoise de marcher incessamment, vers la frontiere de l'Etat qu'il s'agissoit de recouvrer.

Le grand Capitaine, à qui les revolutions passées avoient apris de quelle importance il étoit à celui qui vouloit défendre le Royaume de Naples, d'empêcher l'Aggresseur d'y mettre le pied, avoit fait une extréme diligence, durant les intrigues des deux Conclaves, pour se rendre maître des Places voisines de l'Etat Ecclesiastique, qui tenoient encore pour les François. Roche-Guillaume avoit été contraint de capituler, aprés avoir vû ses murailles s'écrouler sous les fourneaux du Comte de Navarre, comme le Montcassin avoit été forcé par l'heureuse temerité de deux Coporaux Espagnols, qui s'étoient ouvert un chemin par des lieux qui n'estoient pas même accessibles aux bêtes sauvages. Il se saisit en suite du poste de S.Germain, dont j'ai marqué la scituation dans le premier Livre, où il avoit resolu d'attendre les François, qui s'avançoient en ordonnance, par les Terres des Colonnes, dont les habitãs pour se garentir du pillage avoient promis de leur fournir toutes sortes de vivres. Rocheseche fût la premiere Ville qui les arresta ; & le Mestre de Camp Vilarbe qui la défendoit s'estimant offensé par le Trompetre, qui le sommoit de se rendre presentement ou de se resoudre à perir sans misericorde, s'il enduroit l'approche du canon, le fit pendre aux creneaux des murailles & commença la guerre par une contravention publique au droit des gens. Cette brutalité porta les plus ardens de l'Armée Françoise à l'assaut, avant que la brêche fût raisonnable ; mais le desespoir de celui qui l'avoit commise devint si favorable à son parti, qu'il les repoussa par deux diverses fois, & donna à son General le temps de faire marcher à son secours Prosper Colonne & Navarre, avec l'élite des Troupes Espagnoles. Il est vrai que le grand Capitaine n'avoit pas crû que Vilarbe pût subsister dans un poste si foible, & que les deux Colonnes,

que je viens de nommer, avoient seulement ordre de faciliter la sortie de la Garnisõ par un endroit, pendant qu'ils attaqueroient quelque quartier de l'Armée Françoise, & sauver ainsi deux Compagnies d'Infanterie, dont il connoissoit la valeur, depuis le Siege de Grenade ; mais les Chefs de l'Armée Françoise, qui n'avoient entrepris d'abord de forcer Rocheseche, que pour donner carriere à leurs gens,& qui n'avoient permis les deux assauts,que pour connivver à leur indignation, ne jugeant pas que la reputation de leurs armes pût compatir avec un plus long sejour devant une si mauvaise Place, leverent le Siege, & se retirerent du costé d'Aquiano, par un defaut, qui leur fit justement encourir la honte qu'ils pensoient éviter,en ce que cette premiere tentative rendit tellement méprisable ceux, ausquels le seul bruit de leur marche avoit ouvert tous les passages d'Italie qu'on ne feignit plus d'assurer aussi publiquement à Rome,que dans le Camp des Espagnols, que la resistance de Rocheseche leur avoit conservé le Royaume de Naples. Cependant le Marquis de Mantouë,General de l'Armée Françoise,ayant desesperée de forcer le poste de S.Germain, assembla le Conseil de Guerre, & resolut d'essayer l'entrée du côté de la Mer, qui n'étoit ni si difficile, ni si bien défenduë,& partit d'Aquiano aprés avoir jetté 600.Fantassins dans Roche.Guillaume,sans trouver d'obstacle jusqu'au Fleve de Garillan, parce que le Colonel de *Pacheco*,que le grand Capitaine avoit envoyé pour observer sa marche,le devança dés qu'il eût presenti son dessein, pour se saisir de l'autre bord de la Riviere ; de maniere que les François eurent lieu de se loger, à la faveur d'une vieille Tour, qu'on présumoit avoir servi de retraite à Marius, durant la persecution de Silla, & de s'établir dans un poste, qui non seulement étoit avantageux pour faciliter le passage de la Riviere,
&

& pour travailler surement à la construction d'un Pont sous les batteries qu'ils y dresseroient ; mais encore pour y sejourner long-temps, au cas que le trajet en fût plus difficile qu'on ne s'imaginoit, parce que le Camp des François avoit en flanc Gayette, & l'Armée Navalle qui lui fournisoit abondamment les choses necessaires ; & derriere les Villes de Trajette, d'Itri, de Fondi & generalement les lieux les plus fertiles d'Italie à sa devotion. Mais le grand Capitaine averti de l'intention du Marquis de Mantouë abandonna le pas de S. Germain & joignit Pacheco, avec une promptitude qui fût d'autant plus admirée, que ses Troupes étoient presque toutes composées d'Infanterie, avant que les François eussent fondé le gué de la Riviere. La precipitation de sa marche ne l'empêcha pas d'aller aussi-tôt reconnoître la rive qu'il faloit defendre, ni d'employer les Soldats fatiguez à tirer des tranchées & faire des redoutes par tout, où l'étrecissement du fleuve pouvoit inspirer aux François l'envie d'y dresser des Pontons.

On vit alors que la fortune avoit pris plaisir à former une conjoncture, qui n'avoit rien de semblable dans l'Antiquité : puis que la decision finale d'un different, qui regardoit la possession d'un beau Royaume, dépendit absolument du passage d'une Riviere, & fût si visiblement attachée à qui des deux partis empêcheroient l'autre de venir à sa fin, que les deux Generaux s'y preparerent avec la même contention, que s'il ne leur eût dû rester plus rien à faire.

La raison que les Politiques du temps en rendirent consistoit d'une part, en ce que l'Armée Espagnole n'étant point assez nombreuse pour attendre la Françoise de pied ferme, ni pour lui disputer aucune Ville du plat-Païs, dont la situation n'étoit pas assez avantageuse, pour reparer cette inegalité, l'on presumoit que si la Françoise pou-

voit traverser le Garillan, elle ne trouveroit plus rien qui retardât sa marche jusques à Naples, où le siége qu'elle formeroit par terre devoit être precedé par l'arrivée de *Bejan*, qui commandoit l'Armée Navalle Françoise, pour la bloquer par Mer. D'autre part les travaux que le grand Capitaine élevoit sur l'autre bort de la Riviere, estoient concertez avec tant d'Art, suivant l'inegale profondeur, qui se marquoit de dix pas en dix pas, & la disposition qui ne pouvoit manquer d'arriver entre des Combattans, dont les uns attendoient de pied ferme l'ennemi à couvert de leurs retranchemens qu'ils avoient bordez d'artillerie, & les autres avoient à combattre la rapidité d'un courant qui tenoit plûtôt de la nature du Torrent que de celle d'un Fleuve, & à déranger autant de fois que la crainte de perdre pieds les obligeoit à resserrer ou élargir leurs rangs, & ne trouveroient enfin quand ils seroient arrivez sains à l'autre bord, qu'un terrain bourbeux & mal affermi, qui n'étant pas capable de servir aux caracolles de la Cavalerie, qui devoit faire le principal effort, la retiendroit comme dans des pieges & l'exposeroit cependant au feu continuel des Espagnols qui ne pourroient tirer en vain sur des gens qui se hâteroient de remplir le vuide de ceux qui tomberoient.

Mais comme c'est un prejugé universellement établi, qu'il y a toûjours bien loin de la speculation à la pratique; & comme dans les Arts, dont on ne peut nier que celui de faire la guerre ne soit un des principaux, il arrive ordinairement que ce qu'on avoit jugé le plus difficile dans le projet devient le plus facile dans l'execution, & qu'au contraire ce qu'on avoit remarqué pour le plus facile arrête plûtôt & plus long temps la vertu de l'argent, qu'on avoit employé pour en venir à bout, soit que cette irregularité vienne de la pre-

voyance humaine, qui se les represente presque toûjours dans une autre constitution, que n'est celle dont ils joüissent dans le temps qu'ils lui donnent de l'emploi ; soit plûtôt qu'elle émane du fond de leur nature & de ce defaut de consistance ausquels tous les étres sont presque également sujets & qui fait que toutes les circonstances de l'action ne sont plus les mêmes qui servoient d'objet à la prevoyance. De même les François ayant reconnû que le bord de la Riviere étoit un peu plus haut de leur côté, que de celuy des Espagnols, dresserent des batteries qui foudroyoient justement au milieu des batteries qui leur disputoient l'abord, & faisant un Pont des barques que Monsieur de Brejan leur avoit preparées, & qu'un Ingenieur avoit sçû faire remonter par l'embouchure de la Mer contre le courant du Fleuve, ils eurent le loisir de passer quelques Regimens d'Infanterie qui commencerent à se fortifier sur la rive opposée à la Tour de Marius, pour faciliter le trajet à ses camarades ; mais le grand Capitaine ayant prevû les suites de ce premier effort, tira toute l'Armée Espagnole de ses retranchemens & la rengeant en bataille à mesure qu'elle sortoit la conduisit en ordonnance contre le nouveau travail des François, les fit attaquer de tous côtez, l'emporta de vive force, & poursuivit les fuyards jusques sur la moitié de leur Pont d'où le feu continuel des ennemis l'obligea de faire sonner la retraite aprés avoir perdu le jeune Ursin qui passoit pour le plus brave de son Armée.

C'est ainsi que les François furent malheureux pour avoir trop agi dans les bonnes formes, & que la precaution qu'ils affecterent à contre-temps, pour assurer un logement sur l'autre bord avant que de faire passer le reste de l'Armée, leur fit perdre l'occasion, non seulement d'emporter le passage de haute lutte ; mais encore de forcer tout

d'un coup le retranchement des Espagnols.

Il est vrai que la mort du Bailly de Dijon, en qui les Fantassins Suisses & Gascons avoient une confiance toute particuliere, rallentit leur ardeur au point qu'elle étoit le plus necessaire & leur fit perdre un Chef qui s'étoit chargé de l'execution dans le Conseil & qui devoit donner les principaux ordres dans cette attaque. Mais comme le Marquis de Mantouë avoit été le principal Auteur de l'entreprise, & que la circonspection avec laquelle il avoit empêché que l'Armée ne traversât la Riviere, avant que le logement eût été assuré, ne s'accordoit pas bien avec l'humeur hazardeuse qu'il avoit témoigné à Fornouë, & qui lui avoit acquis tant de reputation ; aussi sa conduite fût soupçonnée en particulier par les Officiers, & blâmée en public par les Soldats François. Ces soupçons & ces plaintes passerent en peu de jours dans un mépris tacite de ses ordres, qui l'obligea, dés qu'il l'eût apperçû de feindre, comme disent nos Historiens, ou de se servir d'une maladie que ceux d'Italie lui attribuent opportunement, pour avoir lieu de quitter l'Armée avec bienseance, sous pretexte de se faire medicamenter. Sa retraite partagea le Commandement entre le Marquis de Salusse, & le Bailly de Caën, & le Seigneur de Saudricourt, qui s'aviserent de tenter le passage d'une autre maniere. Il s'agissoit de faire dresser des pontons roulans, qui pussent à méme temps décharger à l'autre bord autant de bataillons rangez & prêts à combattre qui se couvriroient d'un grand nombre de charretes, qu'on auroit soin de faire passer devant, & qui seroient defenduës par des Mousquetaires choisis jusqu'à ce que les Pionniers eussent achevé les fortifications necessaires, pour construire le Pont en toute sûreté.

Ce dessein succeda plus facilement que ses Auteurs n'auroient osé pretendre, & contraignit le

grand Capitaine, qui voyoit les François maîtres de la Riviere, de reculer environ une demi-lieuë & de camper à la Ceinture où le poste, quoi que desavantageux à l'égard de la situation, étoit commode pour observer de prés le passage de l'Armée Françoise, & pour l'empêcher même d'avancer, à moins que de passer sur le ventre à la sienne.

Ce fût là que l'hyver contre la disposition du Climat ayant commencé de se resoudre en pluye à cause du vent du Nord qui souffloit toûjours & qui dissipoit trop tôt les exhalaisons unctueuses de la Terre, les deux parties eurent à combattre un plus redoutable adversaire, que n'estoit celui qu'ils avoient en tête, & furent en peu de jours contrains de suspendre l'ardeur, qui les portoit à la ruïne l'un de l'autre, & de reduire moins inutilement tous leurs soins à se defendre de l'injure du temps. La Riviere du Gatillan qui comme j'ay marqué, tenoit plûtôt de la nature d'un Torrent que d'un Fleuve, à cause de l'inconstance qui se remarquoit à toute heure dans le roulement de ses eaux, s'enfla d'abord tout d'un coup & se déborda avec tant de violence que non seulement les prairies qu'elle avoit accoûtumé de baigner en furent innondées, mais encore les habitations des Pêcheurs & les cabanes des Bergers furent emportées avant qu'on eût la pensée d'en tirer les provisions necessaires à la subsistance de la vie, que les deux Camps y tenoient à couvert.

Mais le Camp des Espagnols comme étant dans une disposition plus basse en reçût les principales incommoditez, en ce que le poste de la Ceinture n'ayant point été jugé commode à servir de sejour, on n'y voyoit aucune habitation bâtie, de maniere que d'un côté ne se rencontrant personne qui fût exempt de l'intemperie de l'air; & d'autre côté toutes les huttes étant remplies d'eau & de bouë, on voyoit tous les jours les Officiers & les Soldats

en peine d'en faire de nouvelles, de peur qu'ils ne fussent le lendemain noyez au même lieu, sur lequel ils avoient reposé. Ils épuiserent en peu de jours toutes les inventions que leur genie & l'extremité presente leur suggeroit, pour opposer à ce débordement; & les fassines qu'ils ajoûterent au terrain pour le rendre plus ferme ne resisterent pas plus long-temps, qu'il en faloit pour les imbiber, & pour détremper l'argille qui les environnoit. Les eaux s'étant grossies par la resistance qu'elles avoient trouvées, les levées que les Soldats avoient faites s'eboulant tout en même temps, le Camp devint tout d'un coup semblable à un Etang de forme ronde à double chaussée où l'on ne voyoit plus qu'à demi les hutes & où l'on s'embourboit à mesure qu'on travailloit pour s'en garentir.

C'est ici où je rencontre le plus grand exemple de patience que l'Espagne ait donné, depuis qu'elle aspire à la Monarchie universelle, & que je remarque un évenement dont la Politique ancienne ne s'est point mise en peine de rendre raison, peut-être parce qu'elle le jugeoit impossible.

Une Armée qui n'avoit point reçû d'argent depuis qu'elle étoit entré au Royaume de Naples, qui s'étoit épuisée durant les sept mois qu'elle avoit été blocquée dans Barlette, qui n'en étoit sortie qu'à dessein de poursuivre aussi vigoureusement l'avantage de Cerignolle, que si elle eût été tirée du quartier d'hyver & qui n'avoit pas même eu le loisir de respirer, aprés la tantative de Gayette, ne donna pas même le moindre signe de sedition, au milieu de toutes les fatigues & maladies, dont elle étoit accablée à la Ceinture, & ne laissa jamais échaper aucune parole insolente contre son General, ni qui tendît à desertion, quoi que dés le commencement du Blocus de la Barlette, les mêmes Troupes que ce General avoit menées à la

conqueste de Grenade, eussent donné le signal aux étrangers de se revolter, & qu'un simple Soldat eût eu la brutalité de lui dire qu'il lui prostituât donc sa Fille unique puis qu'il n'avoit point d'argent à luy donner.

Laissons imaginer aux curieux tout ce qu'ils voudront & tout ce qu'ils jugeront capable d'appuyer cette diversité d'humeurs dans les mesmes Personnes, & ne nous opposons point à la recherche qu'ils peuvent faire des secrets de la Philosophie morale, pour nous produire avec appareil cette maxime de la Philosophie Stoïque, que les habitudes se contractent plus fortement & plus facilement tout ensemble dans le genre des maux, que dans celuy des biens. Accordons-leur assez de loisir, pour examiner le fons des inclinations Espagnoles, & pour les faire toutes ceder à la convoitise de partager entr'eux les dépoüilles du Royaume de Naples, qu'ils estimoient ne leur pouvoir manquer, aprés que l'Armée Françoise se seroit débandée. Fournissons-leur, s'ils veulent, un objet plus proche à cette avidité, par la montre des richesses que leurs ennemis avoient apportées, dans la pensée de s'établir dans le Païs qu'ils voüloient conquester. Disposons-nous à ne plus contester les qualitez qu'ils attribuent au grand Capitaine, pour en faire resulter ce ravissement, ou pour mieux dire ce charme, qui lors qu'elles furent bien connuës ne permit jamais au moindre Soldat d'user de sa liberté, au préjudice des ordres qu'il avoit reçûs de ce General. Souffrons qu'ils osent soûtenir contre l'experience ordinaire, qu'il n'y avoit personne dans le Camp, qui ne fût absolument persuadé que les incommoditez de la Ceinture seroient les dernieres qu'ils souffriroient, puisque la guerre seroit terminée par le débandement de l'Armée-Françoise & n'apuyât sur ce fondement une infinité d'esperances,

qui toutes ridicules qu'elles étoient, ne laisserent pas de produire le merveilleux effet, dont ces Auteurs cherchent la cause.

Pour moi je détourne les yeux de dessus ces Soldats Espagnols, parce qu'Aristote m'aprend que la multitude exerce souvent par de lâches motifs des actions que la seule valeur semble avoir inspirées, pour les arrêter sur leur General qui mit alors en usage toutes les plus difficiles vertus de l'Art Militaire, & je suis bien aise d'avoir ici lieu de rendre témoignage aux Ecrivains d'Espagne & même à ceux d'Italie, qui les ont établies avec autant de sincerité que de pompe. Je fais scrupule de toucher aux tableaux qu'ils nous ont donnez & qu'ils declarent parfaits, eux mêmes par avance; & je me contente de choisir dans la foule de tant de vertus une seule qu'ils semblent avoir negligée, je veux dire la fermeté du Grand Capitaine en fait de raisonnement, à laquelle j'attribuë principalement le resultat de cette expedition, & comme la matiere est encore trop vaste pour le dessein que je me propose; je me retrancherai dans le seul acte de cette vertu, pour qui nos Historiens n'ont point eu d'admiration ni de jalousie.

Ce fût au plus fort de l'inondation du Fleuve de Garillan que les Officiers de l'Armée Espagnole, ou rebutez par l'excés des peines qu'ils enduroient, ou touchez de la misere de leurs Soldats, allerent trouver leur General & lui proposerent de sauver tant de vaillans hommes qui perissoient inutilement, en abandonnant un poste qui n'étoit tenable qu'aux poissons & faisant retirer l'Armée du côté de Capouë, pour lui donner quelques jours de relâche avant que les ennemis fussent à ses trousses. Leur sentiment étoit appuyé sur ce que l'Armée Françoise étant superieure en nombre à la leur, & le poste qu'elle tenoit étant

situé dans un endroit beaucoup plus élevé que celui de la Ceinture, il s'en suivoit que comme les incommoditez n'estoient pas également partagées entre les deux Camps, elles ne causeroient pas aussi tant de ravages dans le Camp des François que dans le leur, d'où il arriveroit que le nombre des mourans & des malades devenant plus considerable, à l'égard des Compagnies foibles, que dans les plus fortes, & personne n'ignorant que les Françoises estoient plus grosses d'un tiers que les Espagnoles; celles-ci ne pouvoient faire de si petites pertes qu'elles ne fussent plus desormais en état d'empêcher aux autres l'accés du Royaume de Naples; au lieu que quand celles-là seroient diminuées de la moitié, elles ne laisseroient pas d'estre formidables; puis qu'aprés tout elles seroient encore suffisantes pour executer les ordres du Roi Trés-Chrestien.

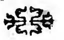
Mais le grand Capitaine les écouta sans laisser échaper aucun signe sur son visage, qui servit à faire connoître que leur discours avoit, ou fait quelque impression sur son esprit, ou soûlevé dans son cœur le moindre mouvement de ceux que la Philosophie appelle imprevus, & dont elle n'exempte pas même les Personnes extraordinaires. Il ne fit point alors ce qu'il avoit accoûtumé d'observer inviolablement, sçavoir de representer le foible des raisons qu'il n'aprouvoit pas, & passant sous silence celles que je viens d'alleguer, comme si elles n'eussent pas merité d'estre respectées; il se contenta de leur dire du même ton avec lequel il concluoit dans les conseils de guerre, qu'il sçavoit de qu'elle importance il estoit à l'Espagne que l'Armée subsistât dans le même poste & que s'il falloit mourir en attendant l'opportunité d'executer les ordres de leurs Majestez Catholiques, il aimoit mieux perir au lieu où il estoit, quoi qu'il ne lui restât pas un pied de terre

pour couvrir son corps, que de reculer un pas en arriere, quand il seroit assuré de prolonger sa vie de cent ans.

Je ne sçai pas pourquoy les Historiens & les Politiques se contentent d'admirer cet Apoftegme, sans en recercher la cause ni comment ils établissent cet acte heroïque pour le fond des loüanges qu'ils donnent en suite au grand Capitaine, sans mesures ; & pour le principe, ou des preceptes qu'ils en tirent pour leurs Generaux d'Armées, ou des avis qu'ils leurs suggererent, sans examiner en quoi consiste son excellence. Mais s'ils m'estoit permis de raisonner en Philosophe sur un fait si fameux, & nonobstant si peu connû ; & si je voulois user de la discussion que la Morale conseille, quand il s'agît de reconnoître le détail des vertus, & le caractere de chaque action loüable en particulier ; je dirois que la repartie du grand Capitaine procedoit veritablement de la vertu de generosité, non pas en la maniere qu'on appelle *Formelle*, en style de Collége, ou pour m'énoncer plus intelligiblement, par une operation qui partit directement de l'essence de cette vertu, qui s'occupât sur une matiere qui lui fût propre & fût comprise dans l'étenduë de l'objet qui lui étoit échû en partage, dans la distribution generale que la Philosophie a fait des vertus ; mais par une action qu'on nomme *commandée*, en même stile. C'est à dire que nonobstant qu'elle fût dérivée d'une source plus prochaine que n'étoit à son égard la generosité, & qu'elle dût son Origine au concours d'un objet, d'un motif, d'une matiere, & d'un terme, qui n'estoient pas tout à fait les mêmes que ceux qui fournissent un emploi convenable à l'homme, en qualité de magnanime, elle ne laissoit pourtant pas de relever de son empire ; ni de garder à son égard, dans chaque acte qu'elle exerçoit, une dependance que je ne puis mieux

representer que par rapport à celle qui rend l'aptit sujet de la volonté dans toutes ses actions.

J'ajoûterois encore que la forme & la proprieté de cette vertu consistoient dans un mouvement interieur du grand Capitaine, qui n'avoit rien d'extraordinaire, ni qui choquât les Loix de l'Art Militaire, quoi qu'il semblât n'aboutir qu'à la ruïne de son Armée, sans la faire combattre, & qui procedoit de l'exacte connoissance qu'il avoit de l'état present de ses ennemis, par le moyen des espions, qu'il entretenoit en grand nombre, dans leur Camp, & qui lui faisoient sçavoir à toute heure jusques aux moindres particularitez qui s'y passoient. Il avoit conclu de ces avis reguliers & certains, le veritable état qu'il devoit faire de leurs forces, & la juste comparaison qu'il en pouvoit former avec les siennes; de maniere que jugeant de leur étonnement par le mauvais succez de leur premiere entreprise à Roquefeche & de leur irresolution à passer la Riviere, quoy que le trajet ne leur fût pas difficile, il avoit sujet de croire qu'il ne pourroient pas forcer ses retranchement dans le poste de la Ceinture.



DISCOURS CINQUIE'ME.

Qui de la fortune, de la division, de l'Injure du temps, ou de la Conduite des Espagnols contribua le plus à la dissipation de l'Armée Françoise au passage de Garillan. Si les Historiens d'Espagne ont examiné l'Action du Marquis de Salusses, en livrant Gayette sans y estre contraint, du côté qu'elle meritoit estre censurée. En quoi consistoit la supercherie que le Grand Capitaine fît au Marquis, dans l'Article de la Capitulation qui regardoit la liberté du Duc d'Atrie & des Princes de Bisignan & de Salerne; & jusqu'où la Politique permit de remonter, pour rendre les dernieres raisons de la décadence des François au Royaume de Naples.

DANS le même temps que les Espagnols s'amusoient en vain à Combattre tantôt l'injure de la saison, & tantôt l'obstination de leur General; l'Armée Françoise n'estoit pas plus heureuse, absolument parlant, & quoi que l'élevation de leur poste les exemptât d'une partie des incommoditez que leurs adversaires souffroient, ce triste avantage étoit tellement balancé par l'antipatie de ce Campement avec le genie de la Nation Françoise & par la multitude

des desordres prevenus en suite de la deposition volontaire du Marquis de Mantouë, que dans un examen exact de toutes choses, il auroit été vrai de dire que la condition de l'Armée Françoise étoit pour le moins aussi déplorable que celle d'Espagne.

L'avidité naturelle qu'ils avoient de combattre, & l'impatience, que l'exemple de leurs Compagnons, ou l'action precipitée de leur esprit, ne manquoient jamais de leur inspirer à la vûë des longs travaux & des retardemens ennuieux, commencerent dés le premier jour à donner des signes de l'effet qu'ils alloient produire. Le dépit de ne vois pas les choses disposées à pouvoir être aussi promptement executées, qu'elles l'avoient esté dans l'expedition de Charles VIII. & dans celle du Duc de Nemours, leur fit perdre l'estime qu'ils avoient de leurs Chefs & diminua notablement l'obéïssance, qu'il estoit plus que jamais necessaire qu'ils leur rendissent.

Cette froideur dégenera bien-tôt en un mépris formel qui tira de leurs bouches ces termes insolens, qu'on les menât droit aux retranchemens des Espagnols, puis qu'il s'agissoit de mourir, afin que le mauvais temps ne triomphât pas seul de la plus leste Armée, qui fût sortie de France depuis plusieurs Siecles. Mais comme l'ardeur, qui les transportoit, n'estoit point émûë par de veritables impressions de courage, elle s'allentit insensiblement, & ne leur laissa que de tendres & d'affectueux sentimens pour Monsieur *de la Trimoüille* qui les devoit commander en qualité de Lieutenant General, & qu'une fiévre aiguë avoit arresté dans Rome. Ils s'imaginerent que la guerre auroit déja esté terminée sous sa conduite, & qu'à la faveur de cette rare prevoyance, qui l'avoit rendu si considerable sous les Regnes passez, il auroit surmonté ou du moins détourné les diffi-

cultez qui s'estoient d'abord presentées, & se seroit lui-même ouvert le chemin qui menoit droit à la victoire. Ils s'entretinrent dans cette idée aussi long temps que la qualité de leur misere le pouvoit souffrir ; mais enfin venant à faire reflexion sur le beau temps, dont ils avoient joui dans les deux dernieres conquestes, & comparant la serenité des saisons passées à l'extréme rigueur de la presente, ils en tirerent une consequence capable d'amolir ce qui leur restoit de courage ; sçavoir, que Dieu s'opposoit manifestement à leur entreprise, & que la nature travailloit elle-même à la déconcerter.

Cette conjecture toute bizarre qu'elle estoit, les jetta dans une entiere negligence de leur devoir, & même de leur conservation, en ce que ne se mettant plus en peine de changer d'habits ni de chaussures, & les Commissaires qui leur en devoient fournir ne s'acquitant pas assez fidelement de leurs charges, la mortalité fût si generale parmi les troupes, qu'il ne se sauvoit presque pas un des Soldats qu'on mettoit en Faction. Leurs Compagnons apprehendant de perir à leur tour quand ils y seroient mis, le danger qu'il falloit encourir, n'estant balancé ni par le merite des Chefs, ni par l'esperance de la gloire, on negligea presque toutes les fonctions Militaires, & si l'Armée ne se débanda point, ce fût parce qu'il ne restoit aucun moyen de retourner en France, & que les Soldats n'avoient point assez de resolution pour élire de nouveaux Chefs ni pour entreprendre leur retour en corps d'Armée.

Alors le grand Capitaine averti de ce qui se passoit dans le Camp des François tâcha de faire degenerer la confusion, que je viens de dépeindre, en une sedition formée, en ruïnant le Pont qu'ils avoient bâti sur la Riviere ; mais les deux tentatives qu'en firent ses gens furent inutiles, en ce que

les machines qu'ils avoient preparées pour en rompre les Arches, & qui sembloient devoir estre poussées par la rapidité du Courant, se briserent en partie contre les Rochers avant que d'arriver au Pont, & l'autre partie fût aisement déroûrnée par quelques mariniers qui les voyant venir de loin prenoient leur temps pour leur imprimer un mouvement contraire. Les Espagnols voulurent encore essayer de brûler le Pont, mais leur effort ne fût pas plus heureux, & le batteau qu'on avoit équipé en forme de Brûlot pour y mettre le feu se consuma devant qu'il y pût estre attaché; mais la perseverance des Espagnols ayant assez duré pour estre couronnée, & la Providence lui ayant enfin ajugé la possession du Royaume contesté, les Troupes des Ursins, dans lesquelles consistoit desormais leur unique esperance, arriverent, & ***Barthelemi de l'Alviane*** qui les conduisoit, étant allé reconnoître le Campement des François, fit concevoir au grand Capitaine le dessein de bâtir un Pont au dessus du leur pour les surprendre par une attaque imprevûë. Il entreprit de passer à la tête de l'Armée, pour encourager les autres. Il se chargea de la construction de ce nouveau Pont, & il l'executa sans que les François y prissent garde, quoi qu'ils ne fussent éloignez qu'une lieuë & demie de lui.

La nuit du 27. Decembre de l'Année 1503. fut employée au passage de l'Armée Espagnole, dont l'Arriere garde eut ordre de faire un circuit, pour se saisir du Pont des François, pendant que l'Avant-garde conduite par l'Alviane & la bataille où le grand Capitaine estoit en Personne s'avanceroit pour forcer leurs retranchemens, lors que le Marquis de Salusse d'autant plus surpris de cette marche, qu'il s'étoit imaginé que l'injure du temps empécheroit les Espagnols de rien entreprendre, envoya le Baron d'Alegre pour les arrester au de-

filé de Suze, pendant qu'il mettroit ses Troupes en état de les soûtenir ; mais le Baron d'Alegre ayant rencontré les Espagnols déja Maîtres de Suze, fût contraint de faire une prompte retraite, de maniere que ne restant plus au Marquis de Salusse d'autre conseil à prendre, que celui que la crainte lui suggeroit, il abandonna tumultuairement la Tour & le Pont de Garillan, avec la plus grande partie du bagage, & les plus grosses pieces de son Artillerie, & fit prendre à ses gens la route de Gayette.

Le grand Capitaine qui jugeoit du trouble de ses ennemis, par la precipitation de leur marche, & par la qualité des choses qu'ils avoient laissées au pillage de ses Soldats, fit avancer Prosper Colonne avec toute la Cavalerie, pour les charger en queuë, & les suivit de prés avec l'Infanterie, dans la pensée que les François amusez par de continuelles attaques que Prosper Colonne livreroit, seroient retardez à mesure qu'ils seroient contraints de tourner visage, pour le soûtenir, & lui donneroient le temps de les joindre & de les combattre avec avantage. Prosper s'acquitta judicieusement de sa Commission, en ce qu'ayant reconnû l'ordre de leur retraite, qui consistoit à faire marcher l'Artillerie devant, l'Infanterie au milieu, & la Cavalerie sur les ailes. Il les harassa par de continuelles escarmouches, qu'il renouvelloit à mesure qu'il les voyoit engagez dans quelque pas incommode ; de maniere que les François estant obligez de faire alte à chaque défilé qu'il faloit passer, de peur de rompre leur ordonnance, le grand Capitaine les atteignit enfin au dessous du Pont, qui se rencontre devant le Mole de Gayette, & les contraignit de tourner visage. Le Marquis de Salusse voyant qu'il faloit combattre, fit ferme pour donner loisir à son Artillerie, qui marchoit devant, comme j'ai dit, au front de la Bataille, de

rétrograder ; mais les Espagnols, pour rendre cette precaution inutile, se mêlerent d'abord avec leurs Ennemis, & furent soûtenus avec plus de resolution, qu'ils n'en attendoient des François, jusqu'à ce que l'Arriere Garde Espagnole, commandée par Navarre, que le grand Capitaine avoit envoyée passer la Riviere de Garillan, sur le même Pont que les François avoient abandonné, pour marcher avec moins d'embarras, dans le grand chemin qui conduisoit directement à Gayette, arriva assez à temps pour faire pancher la victoire du costé des siens, & commença d'ouvrir les Bataillons, par la décharge qu'il fit de son Artillerie dans leur aîle droite. Ainsi le Marquis de Salusses voyant branler ses gens, & craignant que les Espagnols ne lui coupassent le chemin de Gayette, parce qu'il avoit apperçû que partie de leurs Troupes se dégagoient du Combat, & que la victoire entiere leur estoit infaillible, s'ils pouvoient gagner le derriere de son Armée, fit sonner la retraite, en faisant toûjours quelque resistance, jusqu'à ce qu'il fût arrivé vers la separation des deux chemins, dont l'un mene à Itri, & l'autre à Gajette ; parce qu'en cet endroit le desordre des François se convertit en une déroute generale, à la reserve de *Bernardin Adorne* Genois, qui fit alte avec une seule Compagnie de Lances, & donna loisir aux fuyards de se refugier dans Gayette, par la resistance qu'il fit en soûtenant toute la Cavalerie Espagnole jusqu'au dernier soûpir.

L'Armée victorieuse parût le lendemain à la vûë de Gayette, & la somma plûtôt pour braver les vaincus, que par espoir qu'elle eût de la forcer, parce qu'outre l'Armée Françoise qui s'étoit presque toute refugiée dans ses murailles, les Princes de Salerne & de Bizignan, sembloient y estre arrivez à propos avec les Troupes qu'ils avoient assemblées dans la Poüille, à dessein d'al-

ler joindre l'Armée Françoiſe dans le poſte de Garillan. De maniere que les Aſſiegez n'étant point inferieurs en nombre ni en experience aux Aſſiegeans, & ſe rencontrant dans la place d'Italie qui pouvoit eſtre le plus facilement & le plus long-temps défenduë, ayant la communication libre avec leur Armée Navale, qui leur fourniſſoit toutes ſortes de proviſions, & pouvant partager les Factions Militaires; en ſorte que partie des gens de guerre auroient loiſir de ſe rafraîchir, pendant que l'autre ſoûtiendroit les attaques; les approches de la Place étant tres-difficiles à cauſe des fortifications avancées, & principalement parce qu'il faloit avant toutes choſes, que les Eſpagnols forçaſſent le Bourg & le Mont-Rolland, qui ſeroient défendus par l'Infanterie Françoiſe, qui pourroit être ſecouruë en tout temps du côté de la Mer; & la ſaiſon ne permettant pas à l'Armée victorieuſe de ſe conſumer devant cette Place, par un long Siege, il y avoit apparence que les affaires du Roi Tres-Chrêtien, au Royaume de Naples, demeureroient au méme état qu'elles étoient, avant que ſes Armées y fuſſent entrées ſous le commandement du Marquis de Mantouë, & que conſervant Gayette, elle retiendroit une porte, pour y faire entrer, quand il lui plairoit, de nouvelles forces, à deſſein de le recouvrer.

Mais le Marquis de Saluſſe, qui venoit de recevoir de la Cour de France les proviſions de Capitaine general & de Vice-Roy, & qui par conſequent devoit ſeul commander, manqũa de jugement & de courage tout à coup, & ſoit qu'il ne jugeât pas qu'il y eût deſormais riẽ d'inacceſſible à la bonne fortune d'Eſpagne; ſoit qu'il eût trop mauvaiſe opinion des forces de la France, pour ſe perſuader qu'elle pût empêcher Gayette de perir, par un Blocus que le grand Capitaine ne manqueroit pas de former, s'il trouvoit trop de reſiſtance,

quand il l'attaqueroit à force ouverte, il abandonna d'abord tous les dehors de la Place, & faisant assembler les Soldats il leur fit une harangue, qui ne peut être lüë sans indignation; dans les Histoires de son Païs qui la rapportent, non pas même dans Paul Jove, pour quelque déguisement qu'il ait taché de lui donner. La conclusion en étoit la plus lâche qui fût jamais, & n'aboutissant qu'à prévenir la fureur des victorieux par une prompte reddition, de peur qu'ils ne vangeassent sur eux les pertes que le Baron d'Allegre leur avoit fait souffrir devant la même Ville. En suite il envoya le Sieur *de Sainte Colombe* vers le grand Capitaine, pour lui dire que s'il vouloit permettre aux François de se retirer librement tant par Mer que par terre, ils sortiroient tous hors du Royaume de Naples, & lui remettroient presentement la Ville & le Château de Gayette.

J'avouë que les Ecrivains d'Espagne ont raison, de publier ici que le grand Capitaine fût surpris de ce compliment, plus que de toutes les prosperitez qu'il avoit jamais obtenuës, & je ne trouverois point étrange, qu'ils usassent de l'occasion qui se presentoit d'insulter les vaincus, si la maniere dont ils le font n'étoit déraisonnable, en ce qu'ils attribuent aux Soldats François la faute de leur General; & que sans considerer que les Alpes font une suffisante separation de la France & de l'Italie, ils renversent l'ordre de la Nature, ou du moins celui des Geographes, pour contester au Marquis de Salusse, la naissance que le Piemond lui avoit donné, afin d'avoir lieu de décharger leur indignation sur la France, qu'ils lui veulent donner pour Patrie. On jugera de la qualité de leurs invectives, par la verité de ces deux fondemens, sur lesquels elles sont toutes appuyées, & l'on me dispensera de consumer plus de temps & de lignes à les refuter en détail. Je souhaiterois qu'il eussent

gardé plus de sincerité dans la suite de leur recit, & qu'aprés avoir exageré le desespoir du Marquis de Salusses, au delà de ce qu'il devoit estre, ils eussent fidelement exposé la maniere dont le grand Capitaine reçût sa proposition. Mais comme ils ont ici recours à leur artifice ordinaire, qui consiste à taire ce qu'ils ne sçauroient déguiser, & qu'ils remplissent le vuide de leur narration, par les loüanges excessives qu'ils donnent à ce General, pour empécher qu'on n'apperçoive leur omission, il est important que la posterité ne soit pas toûjours prevenuë par une si fine tromperie, & qu'elle remarque le trait de supercherie dont le grand Capitaine ternit la conclusion de tant de belles & d'heureuses actions.

Il dissimula bien-tôt la surprise que l'arrivée de Sainte Colombe lui avoit inspirée, parce qu'il comprit que pour profiter du saisissement des Chefs de l'Armée Françoise, il n'avoit qu'à témoigner moins de chaleur pour l'accommodement; pourvû que la froideur qu'il affecteroit ne fût pas assez grande, pour estre interpreté à mépris par celui qui lui faisoit la proposition de leur part. Dans cette pensée il lui répondit d'un air, qui paroissoit fier & serieux tout ensemble, qu'il écouteroit les offres du Marquis de Salusses, quand elles lui seroient faites par des personnes suffisantes de les garantir. Le Marquis de Salusses intimidé plutôt que choqué de cette réponse, l'expliqua comme si les Espagnols eussent souhaité que les trois Nations, dont l'Armée Françoise estoit composée, intervinssent dans ce Traité, pour le rendre plus autentique, & députa le Baron d'Alegre pour les François, *Anthoine Bassi* pour les Suisses, & *Theodore Trivulce* pour les Italiens, qui conclurent le lendemain, premier jour de l'an 1504 un Traité par lequel ils s'obligeoient de remettre presentement au grand Capitaine, la Ville

& Château de Gayette, & le grand Capitaine s'engageoit reciproquement à leur donner escorte & sauf-conduit, pour se retirer par Mer & par Terre à leur choix, hors du Royaume de Naples, en emportant armes, chevaux, bagage, & provisions. On ajoûta en termes generaux, que Monsieur d'Aubigni & tous les prisonniers, seroient delivrez de part & d'autre; Mais comme aprés la reddition de Gayette, il fût question de proceder à cet élargissement, le grand Capitaine usa d'une subtilité qui n'estoit point encore en usage hors de l'Ecole de Salamanque, & soûtint aux Deputez, que le sens de cet article devoit estre seulement entendu des prisonniers François, ou de ceux qui n'estant pas originaires de la France, s'estoient mis au service du Roi Trés-Chrestien volontairement; mais non pas des Barons Neapolitains, qui avoient esté pris dans le cours de la guerre, parce que le sort les ayant rendus Sujets de leurs Majestez Catholiques, la France n'avoit pû les comprendre dans le Traité, par la même raison que l'Espagne ne s'étoit point ingerée d'y faire inserer aucun Baron du Duché de Milan.

Il n'est pas necessaire d'accumuler ici des raisons Politiques, pour montrer qu'il n'y eut jamais d'exception plus grossierement inventée que celle-là, ni de comparaison où la foi publique fût joüée avec tant de mépris. Il suffira de dire, que comme les François n'estoient plus en état de rien contester, ils n'insisterent pas davantage sur un élargissement qu'ils desesperoient d'obtenir, & que le grand Capitaine, pour ajoûter la crainte à la tromperie, fit resserrer plus étroitement que jamais, dans la basse Tour du Château neuf de Naples, le malheureux Duc d'Atrie, qu'ils publioient eux-mêmes indigne de ce traitement, & les deux Princes de la Maison de S. Severin, pour des fins que j'examinerai plus commodement ci-dessous.

C'eſt ainſi que l'Eſpagne ſupplea par ces artifices aux deux choſes eſſentielles qui lui manquoient, pour conſerver le Royaume de Naples; ſçavoir l'argent & la force, & qu'elle rendit inutiles tant de ſuperbes preparatifs que la France avoit faits en tant de lieux, pour recouvrer cette Couronne. C'eſt ainſi qu'en l'eſpace de ſoixante jours, qui s'écoulerent depuis l'attaque de Roqueſeche juſques à la reddition de Gayette, le grand Capitaine diſſipa la plus belle Armée, que l'on eût vûë depuis pluſieurs Siecles dans l'Italie, quoi qu'il ne fût pas en état de leur diſputer la campagne, & pourvût les Places Terreſtres & Maritimes de ſes conqueſtes des proviſions qui lui manquoient & que ſes ennemis avoient preparées pour lui ravir. C'eſt ainſi que tous les deſtins conjurerent enſemble, pour conſumer ſans peine, ſans effuſion de ſang, & même ſans peril du côté des Eſpagnols, des Troupes qui marchoient plûtôt en contenance d'aller prendre une poſſeſſion, que d'aller combattre & qui demandoient ſimplement à la Fortune qu'elle les laiſſât faire pour toute faveur, ſans ſe méler de rien. C'eſt ainſi que par un évenement qui ne parût pas moins incroyable à ceux qui l'éprouverent qu'il l'eſt maintenant à ceux qui l'apprennent ſur la foi des Hiſtoriens, qu'il y eût tres peu de perſonnes qui ſe ſauverent d'un ſi grand débris, encore qu'à proprement parler, il n'y eût ni combat ni déroute; & que j'aurois moi-meſme de la peine à faire entrer dans un Ouvrage, où je pretens que toutes choſes ſoient reglées par l'equierre de la Politique, ſi je ne faiſois part aux curieux des conjectures qui me l'ont rendus vrai-ſemblable, & ſi je ne les priois de ſuſpendre leur credulité, juſqu'à ce qu'il ayent eu le temps de conſiderer que l'Armée Françoiſe aprés la Capitulation ſe diviſa d'elle-méme en deux Corps differens, ſçavoir en ceux

qui s'en retournerent par mer sur la Flotte de France, qui les transporta de Gayette à Gennes, & en ceux qui aimerent mieux reprendre par terre le chemin qu'ils avoient déja fait, outre ceux qui s'étoient débandez pendant les soixante jours du campement, que l'Armée avoit fait sur le bord du Garillan, dont le nombre étoit assez grand pour composer une troisiéme partie differente, & pour le moins égale aux deux autres. Les premieres, entre lesquelles estoient le Marquis de Salusse, Sandricourt, & le Bailly de la Montagne, perirent presque tous durant le trajet, en passant les Alpes, ou peu de temps aprés qu'ils furent retournez dans leurs maisons. Les seconds éprouverent la difference, que le destin & le génie des Italiens avoient mis entre leur premiere & seconde marche, & succomberent plutôt que les autres aux maladies qui les assaillirent dans la rigueur du froid, qui n'étoit soûlagée, ni par l'hospitalité des hommes, ni par la commodité des logemens. Enfin les derniers moururent en partie par les chemins, & ceux qui se pûrent traîner dans Rome, ne servirent qu'à remplir assez inutilement les lieux destinez à la misericorde.

J'ai marqué ces particularitez, parce qu'elles sont necessaires à fonder l'état de la question qui me reste, sçavoir qui est la derniere cause à qui l'on doit imputer cette disgrace, sans sortir des limites de la Politique, Surquoy je répons, que si la cause que l'on recherche est du nombre de celles qu'Aristote appelle generales, il est certain que raisonnant sur les principes de ce Philosophe, on ne peut dire precisement, qu'il n'y en ait eu qu'une seule; puis qu'un effet si rare & si surprenant, ne pouvoit estre produit que par le concours & même par l'uniformité d'actions, de toutes les causes ausquelles il impute dans le *cinquiéme Livre*, l'origine, le progrez & les suites des revolutions.

Mais si l'on veut descendre dans le détail,& reduire la question à la recherche d'une cause particuliere, j'en trouve deux qui me mettent en peine à qui je dois donner la preference, & comme ce qui ne me paroît que probable ne suffit point à me determiner, & què d'ailleurs je ferois scrupule, d'obliger les autres à recevoir les conjectures que je leur suggere, pour plus que je les estime, je me contente de les rapporter, & j'en laisse le jugement à qui le voudra faire.

La premiere regardoit le sejour que l'Armée Françoise fût obligée de faire dans l'Etat Ecclesiastique, par la mort du Pape Alexandre VI. & par celle de son Successeur qui la suivit de si prés ; en ce que ce retardement donna loisir au grand Capitaine de rassurer les esprits, que le voisinage de tant d'ennemis avoit ébranlez,& de dissiper les intelligences que ceux de la Faction d'Anjou nourrissoient dans les frontieres du Royaume de Naples, & que ce delai contraignit d'éclater plutôt qu'il n'auroit esté necessaire, d'où il arriva que les soulevemens qu'elles produisirent furent moindres qu'on ne les attendoit, & qu'ils furent calmez avant que les François fussent en état d'en profiter. C'est ce qui fit naître dans Rome tant de conjonctures, qui leur furent toutes enfin desavantageuses, puisqu'elles n'aboutirent qu'à l'infidelité du Cardinal Sforce, à l'inconstance du Valentinois,à l'affermissement des intrigues d'Espagne dans les deux Conclaves, & à la declaration des Ursins contre la Frãce.C'est ce qui fit consumer en vain la saison propre pour agir, & qui reduisit les choses dans un terme où les Espagnols avoient l'avãtage, en ce que ne s'agissant plus desormais que d'avoir de la patience pour vaincre, il étoit constant que leur temperemment avoit plus de disposition à souffrir la longueur & les fatigues que celui des François ; au lieu que si l'Armée eût parû sur la

frontiere

frontiere du Royaume de Naples au cœur de l'Eté, le grand Capitaine n'eût osé lui disputer le passage du Garillan, parce que la rigueur du temps n'auroit pas balancé l'inégalité de ses forces, & le danger devenant encore plus grand pour les Espagnols, s'ils attendoient les François dans un poste qui fut sujet à la force ouverte & à la famine, ils auroient esté contraints d'abandonner encore une fois le centre & même la plus grande partie du Royaume pour se retirer au fonds de la Poüille ou de la Calabre, où les François, instruits par l'experience des choses passées, eussent évité le manquement du Duc de Nemours, & pressé leurs ennemis sans relâche, tant qu'ils auroient eu le pied dans l'Italie. La deuxiéme cause fût l'avarice des Tresoriers qui parût tellement sordide aux yeux de tout le monde, qu'encore que le Roi Trés-Chrêtien leur eût assigné de plus considerables appointemens qu'aux autres Officiers des Finances, & que les provisions de France, & même dans les Païs Etrangers fussent si grandes, qu'il étoit facile d'en détourner une partie sans être soupçonné de peculat;ils ne laisserent pas de negliger les ordres qu'ils avoient reçûs du Cardinal d'Amboise, aussitôt qu'ils le virent parti de Rome pour retourner en France, ni de reduire l'Armée au manquement de toutes choses, en un temps où la crainte de choquer le nouveau Pape, obligeoit les Chrefs à tenir les Soldats dans une moderation extraordinaire. C'est de ce principe que proceda la mes-intelligence, premierement entre les gens de guerre, & puis entre les Officiers & leur General, que les fragmens, que l'Historien de *Gonsagues Equicola* nous a conservez, du Manifeste que le Marquis de Mantouë publia pour justifier sa desertion, l'imputa principalement à l'avarice de ces Sägsuës, dont il remarque de si barbares circonstances, qu'on ne les peut lire sans horreur. Mais de quel-

que exageration qu'on puisse accuser en ce point la plume des Italiens, il est certain qu'il y avoit dans Rome des sommes immense, destinées pour le payement des gens de guerre, & que de plus divers Marchands d'Italie avoient fait dans Rome, par commission du Roi Trés-Chrêtien, un Magasin de vivres & de munitions, capable d'entretenir l'Armée durant plusieurs mois. Il est encore certain que toutes choses étoient prêtes, avant que l'Armée eût sorti du Duché de Milan, & que l'œconomie dont il faloit user en leur dispensation, avoit été si bien concertée dans le Conseil de France, qu'il n'y pouvoit avoir du mal-entendu entre les Commissaires, qui ne dût être accommodé sans recourir ailleurs, qu'au termes de leur Commissions. Cependant l'Armée Françoise manqua presque de tout, au commencement du sejour qu'elle fit à Garillan, & quoi que les plaintes des principaux Officiers & les protestations du General, contraignissent le Bailly de Caën Intendant des Finances d'y remedier en quelque maniere; on apperçût dans la suite du temps, que les semences de discorde que ce manquement avoit excitées, pulluloient dans les esprits, & que ceux qui n'avoient pas de quoi subsister, & qui pourtant n'étoient pas assez lâches pour être deserteurs, se licentioient d'aller chercher des logemens écartez, où n'étant pas les plus forts, devenoient les victimes des Païsans, aux dépens desquels ils pretendoient vivre; tant il est veritable qu'on ne choque jamais impunement cette maxime de l'Art Militaire, que comme dans le corps il ne suffit pas que la tête, le cœur, & le foye, qui sont à proprement parler les trois sources de la vie, fassent leurs fonctions, si les conduits destinez au transport & à la distribution des esprits, ne s'ouvrent precisément dans les instans que leur infusion est necessaire pour la communication ou la nourriture des autres parties

de même, quelque exactitude qu'eût apportée le premier, dans le choix des lieux qui devoient être l'objet de ſes armes; quelques grandes que ſoient les proviſions que ſon Conſeil d'Etat eût preparées, pour continuër la guerre, & quelque precaution qu'eût priſe le General de ſes Armées pour les faire diſtribuër aux Soldats; il faloit que les Miniſtres ſubalternes, qui devoient travailler à l'execution prochaine de ſes Ordres, s'en acquitaſſent à proportion. Car encore qu'on exige d'eux moins de contention d'eſprit & de corps, il eſt certain que cette indulgence eſt balancée par la longueur de l'attachement, ou pour mieux dire par la continuité du ſoin qu'ils ſont d'autant plus obligez de prendre, c'eſt que dans leurs fonctions que conſiſte veritablement le profit & l'application du travail des autres.

DISCOURS SIXIE'ME.

Combien grands & combien delicats tout ensemble, étoient les interêts qui pressoient les Espagnols de changer la suspension d'armes particuliere qu'ils avoient concluë avec les François, en une Treve generale, en quoi l'on peut dire qu'ils donnerent le change aux Ministres du Roi Trés-Chrêtien pour y parvenir. S'il y eût ou de la prudence, ou de la finesse, dans la maniere dont ils éviterent le contre-coup qui devoit rejaillir sur les affaires de Naples. De la mes intelligence du Pape Jules II. avec le Duc de Valentinois, & sous quelles couleurs ils arrêterent prisonnier ce Duc, qui s'étoit allé refugier à Naples, pour joüir de la protection que le grand Capitaine lui avoit offerte.

IL sembloit que l'Espagne, aprés la dissipation de l'Armée Françoise, dût prendre du repos; parce qu'outre l'inclination general de tous les êtres qui les porte à se relâcher, dés le moment qu'ils sont arrivez à leur fin, elle avoit encore cette raison partteuliere, que la multitude,& pour ainsi dire, la foule des prosperitez qui lui étoient survenuës, l'avoient empéché d'en examiner l'importance dans le temps de l'irruption,

& par consequent demandoit une application toute entiere du Conseil de Madrid, pour être disposée dans l'ordre qui pouvoit contribuër davantage à la gloire, ou à l'utilité du Roi Catholique, ce qui ne se pouvoit faire que par la cessation de toutes autres pensées qui devoit être procurée par une suspension d'intrigues & d'armes, dans le Cabinet & à la Campagne.

Mais comme c'est un Theorême que les Mathematiques ont emprunté de la Phisique, sçavoir que les Agens, qui devoient recevoir dans toutes leurs parties un mouvement à peu prés égal, cessent plus tard de se remuër, à mesure qu'il a falu plus de violence pour les ébranler; & comme c'est une plus curieuses observations de la Politique moderne, que les Espagnols ont assez rarement hazardée, vû l'étenduë & la qualité du dessein qu'ils avoient conçû, & qu'ils ont toûjours recompensé la lenteur de leur procedé par l'obstination ou la perseverance qu'ils témoignent à la poursuivre; aussi l'on peut dire que c'est dans la conjoncture que je vais representer, qu'ils commencerent à signaler cette conduite, & qu'ils montrerent que les secrets de leur Politique consistoit, à ne donner aucune occasion à la fortune d'interrompre le cours de leurs prosperitez, par le moindre retardement qu'ils apporteroient à les recueillir. Ils voyoient que la France étoit en deüil, pour la multitude des personnes illustres, & pour l'élite de la Noblesse qu'elle avoit perduë dans la derniere expedition, & que toutes les Provinces retentissoient des imprecations que les Peuples faisoient, contre ceux qui s'étoient mêle d'engager leur Roi dans les affaires étrangeres, comme si l'étenduë & les richesses de son Etat n'eussent pas suffi pour assouvir leur ambition.

Mais comme le principal soin de leurs Emissaires avoit esté, de leur depeindre la maniere dont

le Roi Trés-Chrêtien avoit appris la disgrace de ses Troupes, ils examinoient avec plus de circonspection les symptômes du desespoir que ce Prince, accoûtumé à ne rien déguiser, avoit donnez de recouvrer jamais le Royaume de Naples, & la veritable douleur qui avoit excité dans son ame les dangereuse suites qu'il prevoyoit en devoir resulter contre sa reputation. Ils sçavoient que le changement de ses affaires avoit converti les termes de fanfaron qu'il affectoit, quand il s'agissoit d'exprimer la resistance du grand Capitaine, en d'autres, qui pour être simples, n'en découvroient pas moins l'admiration qu'il avoit conçüe de sa vertu, & que son indignation étoit passée dans l'excés lors qu'il avoit consideré que tant de Troupes, d'argent, de vivres, & de munitions, n'avoient servi de rien, quoy qu'elles eussent esté destinées & même employées contre des ennemis, à qui ces quatre choses manquoient en même temps. Enfin ils étoient avertis, que tous les mouvemens simples & composez, que le ressentiment avoit soûlevez dans la partie inferieure de l'ame de ce Prince, avoit attenté sur la superieure, & lui faisoit endurer une espece d'obsession qui degeneroit bien tôt dans un assoupissement letargique de toutes les facultez spirituelles. Sur cette presupposition ils s'imaginerent que si l'Espagne tâchoit de profiter de l'occasion, pour engager le Roi Trés-Chrêtien en des inquietudes qui fussent plus delicates, comme elles deviendroient infailliblement si l'on substituoit en la place de l'objet passé qui les avoit fait naître, des considerations qui regardassent l'avenir, Sa Majesté Trés-Chrêtienne se porteroit à consentir à quelque compromis qui lui donneroit les moyens d'assurer de tout point le Royaume de Naples, avant qu'il fut revenu de ses frayeurs. Ainsi, lors que le Conseil de Madrid eût approuvé la chose, ses Emissaire tra-

vaillerent à faire courir des bruits, qui parvinrent bien tôt à la Cour de France, & qui contenoient en substance, que comme la vertu morale n'avoit point de degré qui fût plus héroïque, que de conserver la liberté d'esprit toute entiere dans les premieres impressions des grands maux ; aussi la vertu politique n'avoit rien de plus delicat, ni de plus glorieux tout ensemble, que de continuër l'ouvrage, que la Morale, qui la precedoit en toutes choses, avoit commencé, & de prolonger par la suite du temps les remedes, que l'autre n'avoit preparez que pour resister d'abord, sans être en peine de ce qui pouvoit arriver, aprés la perte de tant d'Armées que la France venoit de faire, qui étoit reputée assez considerable pour la reduire aux termes de cette maxime ; & qu'encore que toutes les Loix de la Nature, qui ne pouvoient endurer l'infini, non pas même dans les suppositions les plus chimeriques de la Philosophie, elle fût inépuisable dans les deux seules choses qui servoient à continuër la guerre, en attendant la bonne fortune, sçavoir l'argent & les gens de guerre, il étoit pourtant vrai de dire, que la dissipation des six Armées, qu'elle avoit vû perir dans la precedente Campagne, la devoit avoir affoiblie ; & que si le sang qu'elle avoit répandu ne suffisoit pas, pour duminuër son embonpoint, à l'égard des parties nobles (ils vouloient dire dans le centre de la Monarchie) ni dans les Provinces dont l'éloignement ne les empêchoit pas d'en recevoir toûjours les mêmes influences ; il y avoit toutefois apparence qu'il suffiroit, pour exciter quelques symptômes de foiblesse, dans le seul membre quelle avoit separé des autres, (ils vouloient dire le Duché de Milan) dont la conquête n'étant point encore affermie, demandoit une plus ample ttansfusion d'esprits, & des communications moins interrompuës, que ne permettoit l'état

present des affaires du Roi, & la division que les Alpes faisoient de la France & de l'Italie ; que ces conjectures estoient assez fortes pour donner lieu d'apprehender que si ce nouveau fleuron, qu'elle avoit ajoûté à sa Couronne, estoit attaqué du côté d'Allemagne par l'Empereur Maximilien, qui ne le pouvoit regarder sans jalousie, au pouvoir de la France, pendant que l'Armée Espagnole, n'ayant plus rien à faire au Royaume de Naples, traverseroit à son tour l'Etat Ecclesiastique, & porteroit la guerre sur la frontiere du Milanois.

Le Cardinal Sforce, qui ne manquoit, ni de mouvemens d'ambition, ni de desir de vengeance, accourroit incontinent au centre de l'Etat, pour rallumer les restes d'un embrasement qui fumoit encore, par le moyen des intelligences qu'il avoit conservées dans les meilleures Villes, & se mettant en devoir de profiter de l'inconstance des Peuples, qui souhaitoient alors sa Dominatiõ avec autãt d'excés, qu'ils avoient haï celle de son Frere. De maniere que l'Etat de Milan se trouvant ébranlé dans le même temps au centre & dans les deux extrémitez, par trois formidables attaques, & celui de Florence, qui lui servoit proprement de dehors, souffrant à peu prés les mesmes agitations, par l'irruption que l'Alviane feroit avec les forces des Ursins, pour rétablir la Famille des Medecis qui lui estoit alliées, il seroit d'autant plûtôt enlevé, que la France n'avoit point de Troupes au de-là des Monts capables de le défendre, & deviendroit la proye des Allemans ou des Espagnols, sous le nom des Sforces. Que ce raisonnement estoit appuyé sur deux préjugez, qui paroissoient infaillibles, en ce que l'un étoit pris du génie de la Nation Françoise, & l'autre se tiroit d'une observation en fait de Gouvernement, qui meritoit d'autant plus d'estre considerée, qu'elle estoit sans exemple depuis l'établissement de la Monarchie Françoise.

Le premier consistoit dans l'aversion naturelle que tous les François, de quelque Province & de quelque condition qu'ils fussent, avoient de porter les armes en Italie, & quoi que ce dégoût procedât de l'entipathie de leur temperemment avec les chaleurs du climat, qui leur causoit à tous, sans exception, de violentes maladies ; ou que la negligence de leurs Chefs, qui devenoit extrême, aussitôt qu'ils étoient en lieu où l'on ne pouvoit plus veiller sur leurs déportemens, eût peint dans leur imagination la Milice d'Italie comme un apprentissage, qui d'un côté ne pouvoit estre glorieux, & de l'autre seroit accueilli de toutes sortes de miseres, il ne laissoit pas de lancer le même contre-coup sur la reputation de la France, ni par consequent de servir de preuve concluante, quoi qu'indirecte, de la perte qu'elle alloit faire du Duché de Milan. Le second regardoit la contravention formelle aux Ordres du Roi Trés-Chrestien, & le refus general qu'avoient fait les Soldats & les Chefs, qui suivant la Capitulation de Gayette, avoient été débarquez à Gennes par l'Armée Navale, de s'arrêter au Duché de Milan, quelques instances qui leur en eussent été faites par Monsieur de la Trimoüille, qui les y devoit commander, & quelque montre qu'on offrit de leur avancer ; d'où il s'ensuivoit que si les François, sans avoir égard ni aux commandemens de leur Souverain, ni à l'avantage de leur Patrie, ni à leur propre gloire ; ni aux pernicieux exemples que les Milanois en pouvoient tirer, n'avoient pas laissé de passer les Alpes & de se retirer dans leurs maisons, lors qu'il ne s'agissoit que de s'arrêter dans une Contrée dont ils estoient les Maîtres, sans qu'il se presentât personne qui leur en disputât la possession ; il y avoit bien plus d'apparence qu'ils negligeroient les semonces, qui leur seroient faites, de reprendre les armes lors qu'ils auroient

goûté l'alternative du repos & que la separation des lieux où chacun s'estoit retiré mettroit les Officiers hors d'état de rassembler leurs Soldats.

Ces bruits si artificieusement semez dans la Cour de France contenoient trop de circonstances veritables pour être rejettez, & comme c'est une maxime d'Aristote que les hommes croyent toûjours de la même maniere qu'ils sont disposez, & que c'en est une autre de Tacite, que nous nous confirmons nous-mêmes dans les sentimens, que nous n'avions auparavant jugez que probables, lors que nous les voyons appuyez de l'autorité publique, dans les choses qui flattent les passions où nous sommes les plus sujets ; aussi le Roi Trés-Chrestien s'imagina qu'il étoit impossible de conserver le Duché de Milan, à moins que d'obtenir de l'Espagne une suspension d'Armes. Et parce que la dignité de sa Couronne ne pouvoit souffrir qu'il la recherchât, & qu'il lui sembloit que le Roi Catholique estoit moins disposé que jamais à faire cette démarche, aprés tant de victoires qu'il venoit de remporter, il trouva bon que Fonseque qui nonobstant la guerre, estoit demeuré pres de Sa Majesté, en qualité d'Ambassadeur d'Espagne, en fit les secretes ouvertures au Cardinal d'Amboise & qu'en suite la negociation en fût publiquement agitée de part & d'autre, où les Espagnols estans devenus sinceres, parce que cette vertu ne s'accordoit pas mal alors avec leurs interêts, on conclut en peu de temps une espece de Tréve, qui portoit que la cession de tous actes d'hostilitez seroit aussi religieusement observée entre les deux Couronnes, pour ce qui regardoit leurs Etats d'Italie que pour tous les autres, nommement au Royaume de Naples ; que chacun des deux Couronnes retiendroit ce qu'elle possedoit presentement, sans qu'il fût permis à l'autre d'examiner sous quel Titre, ni de quelle maniere

elle le tenoit, & que le Commerce seroit libre & reciproque entre tous les sujets & pour tous les Etats de la France & de l'Espagne à la reserve du Royaume de Naples.

Cette convention pour avoir été l'une des plus courtes & des plus promptement expediées, qui soient intervenuës entre les François & les Espagnols, depuis que la diversité d'interêts les a rendus adversaires les uns des autres, ne laissa pas d'estre en effet la plus fine, & reputée la plus utile negociation du Roi Ferdinand, quoi qu'elle fût la plus cachée ; & parce que je ne trouve point d'Auteur, dans un si grand nombre de ceux qui se sont déclarez pour l'Espagne, ni même parmi ceux qui veulent passer pour indifferens, qui se soit voulu donner la peine d'examiner le bien & le mal dont elle est mêlée, il ne sera pas reputé inutile, que je reléve ce que les autres ont negligé, quand la maniere d'écrire que je me suis proposée, ne m'obligeroit point à le faire.

Je commence par les discours qui furent divulguez dans la Cour de France, & j'avouë qu'il ne s'en lit point aujourd'huy, où la fausseté soit plus adroitement confonduë avec la vrai-semblance ; parce qu'enfin malgré toutes les apparences il estoit veritable que le grand Capitaine ne pouvoit de toute impossibilité sortir du Royaume de Naples, pour attaquer le Duché de Milan, & qu'il y avoit des raisons invincibles qui l'en eussent empêché, quand il en auroit eu la pensée, qui ne pouvoient échaper ni à la connoissance du Roi Trés-Chrêtien ni à celles de ses Ministres, si la crainte n'eût obsedé toutes les fonctions spirituelles qui devoient former leurs pressentimens. L'Armée que ce General Espagnol commandoit à Naples, quoi que victorieuse, n'estoit pas satisfaite, & le travail qu'elle avoit soûtenu depuis dix-huit mois sans relâche, avoit obligé les Sol-

dats à se mettre eux-mêmes en quartier de rafraîchissement, sans attendre l'ordre de leurs Chefs. Le moyen de les en tirer n'estoit pas moins dangereux à tenter, qu'il paroissoit impossible dans son execution ; puis qu'aprés tout on leur devoit presque toutes les montres de la Campagne passée : & la bienseance même vouloit qu'on ne leur parlât pas d'une nouvelle expedition, sans leur avoir payé les arrerages de leur milice passée. L'Esperance, qu'on leur pouvoit donner des richesses des Florentins ou des dépoüilles du Milanois, étoit trop éloignée pour émouvoir des Personnes pressées par la necessité presente, & la raison que le grand Capitaine pouvoit emprunter de *Vegece*, que les Vainqueurs ne manquoient jamais de rien, auroit trouvé dans le Camp des Espagnols, des esprits trop subtils, pour n'estre pas distinguée ni contestée. Les ordres qui venoient de la Cour de Madrid ne portoient rien de nouveau parce qu'ils ne portoient pas de quoi contenter les gens de guerre, & le Royaume de Naples avoit esté sujet à trop de revolutions, pour être si tôt affermi sous la domination d'Espagne. L'habitude que les Peuples avoient contractée d'avoir des Souverains de leur Nation leur pouvoit inspirer le même dégoût pour les Espagnols, qu'ils avoient eu pour les François, puis que les uns estoient aussi bien étrangers que les autres, à leur égard. Mais ce qu'il y avoit de plus considerable & sur quoi pourtant les Ministres de France ne firent jamais aucune reflexion étoit que le Colonel Loüis d'Ars, qui avoit assemblé les restes de son parti, aprés la déroute de Cerignole, s'estoit maintenu dans la Poüille, quelques partis qu'eût commandé le grand Capitaine pour les dissiper, avoit jetté du renfort dans Gayette, lors qu'elle estoit assiegée, & profitant de l'exercice que les Espagnols avoient sur le bord du Garillan s'estoit rendu Maître de

Troyes & de Saint Severin. Ces progrés avoient fait soûlever une partie de la Poüille, en faveur des François ; & la Noblesse du Païs à qui les Espagnols n'avoient point encore été faire de violence, quoi qu'elle fût presque toute de la Faction d'Anjou commençoit à reprendre les esperances qu'elles n'avoit quittées qu'à regret aprés la captivité de Monsieur d'Aubigni & la mort du Duc de Nemours. De maniere que les Espagnols estant les gens du monde qui s'embarrassoient davantage des pensées de l'avenir, & le grand Capitaine en son particulier ayant toûjours montré dans sa conduite passée, que l'ambition qui le dominoit n'estoit pas de la nature de celles qui sont les plus ordinaires aux Conquérans, en ce que l'avidité, qui lui servoit de pointe aussi bien que de caractere, le portoit bien plûtôt & même plus rapidement vers la conservation, que vers l'acquisition des choses. Il estoit indubitable qu'il s'en tiendroit à la maxime du Conseil de Madrid que la paix & le repos estoient de meilleurs moyens pour se maintenir dans les possessions, qui avoient été opiniâtrement disputées, que les preparatifs d'une nouvelle guerre, & que ni le gain, ni la reputation future ne devoient jamais entrer en comparaison avec la gloire, où l'utilité presente, en fait de nouveau desseins, si ce n'est lors que toutes choses paroissoient égales de tous côtez.

Mais si l'état des Espagnols au Royaume de Naples estoit fort éloigné de celui que s'imaginoient les François, on peut dire que l'intention qu'ils avoient dans la conclusion de la Tréve étoit tout à fait opposée à celle qu'ils en témoignoient; & l'on auroit lieu de pardonner aux Ministres du Roi Trés-Chrétien de l'avoir ignorée, si l'obscurité du dernier Article sur lequel Fonseque insista davantage, & l'exactitude qu'il apporta pour empécher qu'il ne fût énoncé en des termes plus

intelligibles n'eût été suffisante de leur faire soupçonner une partie de la tromperie qui leur estoit faite. J'ai dit que la pensée du grand Capitaine estoit toute bandée à conserver sa conquête, par la même voye qu'il venoit de l'achever sur les François, je veux dire par celle des armes, & que cette consideration l'avoit obligé de remontrer à son Maître la necessité d'une suspension d'armes qui fût generale avec la France. Mais le Roi Catholique de qui les desseins augmentoient à mesure qu'ils réüssissoient, & qui n'avoit jamais preparé d'intrigue de Cabinet, dont il n'eût resulté quelque avantage pour ses affaires à la Campagne, se proposa de tirer un fruit de celle-là, qui seroit d'autant plus grand qu'il seroit moins connu, & qui surprendroit autant le grand Capitaine par la maniere imprevûë de son operation, qu'il étonneroit les François, quand il leur feroit perdre au milieu de la paix ce qu'ils avoient conservé nonobstant les deux plus terribles ennemis, que la Morale reconnoisse, sçavoir le malheur & la guerre. Il sçavoit que les Places que Louïs d'Ars tenoit au Royaume de Naples se reduisoient à *Rossane* dans la Calabre, à la Ville *d'Oire* dans le territoire *d'Ottrante*, & à celles de *Conversano*, de *Venose* & de *Château du Mont* dans la Poüille, lesquelles comme elles ne manquoient pas de gens capables de les défendre avoient aussi besoin d'un plus grand nombre de provisions, qu'elles tiroient par le moyen des contributions qu'elles imposoient sur tout le voisinage, de maniere que si cette voye leur estoit fermée par le moyen de quelque surseance d'actes d'hostilité, entre les deux partis, qui fût conçûë en une forme qui laissât aux Espagnols la liberté de s'opposer au ravitaillement de ces Places, elles seroient reduites à se rendre à leur discretion, au lieu que dans la chaleur de la guerre le siege qu'on pourroit mettre devant seroit fort

douteux, coûteroit infiniment, pourroit causer quelque revolution nouvelle & feroit hâter le Roi Trés-Chrêtien de venir à leur secours & de renter par consequent une troisiéme expedition à Naples. C'est ce qui fit resoudre Sa Majesté Catholique à insister sur les termes du troisiéme Article de Treve, & à l'exprimer en des termes qui donnerent au grand Capitaine le moyen de parvenir indirectement à la fin, où les voyes directes de la Morale & de la Politique n'estoient pas capables alors de les conduire, je veux dire à l'expulsion entiere des François du Royaume de Naples, parce que sous couleur d'empêcher le Commerce que les Places tenuës par les François pouvoient avoir avec celles de Sa Majesté Catholique, il mît des garnisons dans leur territoire pour observer, disoit-il, la communication que les Soldats des garnisons, & les habitans de ces Villes auroient avec les sujets de son Maître, mais en effet pour les reserver par un espece de Blocus, qui les reduisit en peu de temps à de telles extrémitez que Loüis d'Ars fût contraint de capituler, aprés avoir vû que la Noblesse de la Poüille qui le favorisoit avoit fait son accommodement à part avec les Espagnols, pour se delivrer de la famine, aux rigueurs de laquelle cet artifice l'alloit exposer.

Mais à peine l'Espagne avoit elle procuré cette importante reddition qu'il lui survint une affaire qui, quelque peu considerable qu'elle parût dans son origine, ne laissoit pas de l'estre infiniment par la quantité des personnes qu'elle regardoit, & qui certainement pour peu qu'elle eût durée davantage, auroit mis le Roi Catholique en danger de perdre sa nouvelle conquête, avec plus de promptitude & même de facilité qu'il ne l'avoit acquise.

Le Pape Jules II. incontinent aprés son installation dans la Chaire de Saint Pierre avoit fait venir

le Valentinois prés de lui & lui avoit donné pour l'assurer davantage un département dans son Palais, lui avoit rendu tous les honneurs possibles, & pour dernieres preuves de la sincerité qu'il lui donna depuis son évenement au Pontificat, avoit refusé de recevoir en depôt les Forteresses de la Romagne, que ce Duc lui avoit offertes, pour empêcher qu'elles ne tombassent au pouvoir des Venitiens ; de peur, disoit-il, que la partie superieure de son Ame venant à succomber aux charmes de la Souveraineté & l'infetieure à s'accoûtumer insensiblement à posseder le bien d'autrui, il ne lui fût desormais plus rude de le restituer. Mais la premiere de ces deux facultez ayant esté plûtôt charmée qu'il ne le pensoit, & la deuxiéme étant parvenuë au point de souhaiter injustement ce qu'elle faisoit scrupule de garder, à peine le Valentinois étoit-il parti de Rome, pour s'aller opposer aux Venitiens, que Sa Sainteté s'étoit repentie du refus qu'elle avoit fait, & avoit dépêché deux Cardinaux vers le Duc, pour lui dire qu'aprés avoir mieux examiné la proposition qu'il lui avoit faite, elle avoit enfin reconnu que les forteresses de la Romagne ne se pouvoient conserver par une autre voye, que par celle du Sequestre entre ses mains, & pour le conjurer par consequent à les lui remettre.

Un si prompt changement avoit inspiré de la défiance au Valentinois, qui sous pretexte qu'il y alloit de sa reputation, s'il faisoit les choses dans l'embarras de son voyage, avoit tâché de le differer jusqu'à son arrivée à Imola, où il alloit commander les Armées de l'Eglise. Mais le Pape étant devenu plus violent, à mesure que sa sincerité diminuoit, l'avoit fait arrester sur les Galeres d'Ostie, où il estoit déja monté pour s'embarquer ; d'où il avoit esté conduit prisonnier dans le Château Saint Ange, & traité d'un air qui n'avoit rien

de rude que le resserrement, parce que le Pape craignoit que les Gouverneurs des places dont il s'agissoit ne les livrassent aux Venitiens, en vangeance du mal qu'on leur rapportoit que leur Maître souffroit à Rome. Cette méme raison l'avoit obligé de redoubler ses sollicitations auprés du Valentinois, pour en tirer un ordre par écrit à *Diegue Chignono* qui commandoit pour lui dans Cesene de la remettre aux Commissaires de Sa Sainteté dans l'esperance que l'ennui de sa prison & le prejudice qu'elle apportoit à ses affaires porteroient ce Duc à rendre toutes les Places qu'on souhaitoit de lui, les unes apres les autres. Mais le Gouverneur de Cesene, ayant fait prendre celui qui apportoit cet ordre, répondit qu'il n'estoit pas moins honteux au Pape de lui faire cette demande, qu'il le seroit à lui d'obéïr à son Maître durant qu'il seroit en prison; Sa Sainteté fût enfin obligée d'arrester avec le Valentinois un Concordat, par lequel la personne de ce Duc fût mise dans le Château d'Ostie, comme en depôt entre les mains de *Bernardin Carnajal* Espagnol, Cardinal du Titre de Sainte Croix, avec ordre de lui donner la liberté dés le moment qu'il lui auroit donné les pouvoirs suffisans à faire recevoir les Commissaires du S. Siege dans les Forteresses de la Romagne.

Le Valentinois avoit executé de bonne foi la Convention & fourni tous les blancs signez en la forme qu'on l'avoit demandée; mais le Pape ayant envoyé de nouveaux mandemens au Cardinal de Sainte Croix qu'il ne relachât point son prisonnier jusqu'à ce qu'il eût vû l'effet de ses depêches; & les Gouverneurs des Places ausquels elles estoient adressées ayant refusé d'obéïr, jusqu'à ce que la liberté de leur Maître fût evidente, le Valentinois crût qu'il estoit temps de rechercher la protection d'Espagne, & solliciter

ta avec tant de chaleur le Cardinal de Sainte Croix son compatriotte & qui de plus lui estoit obligé de sa promotion, qu'il lui fût permis de traiter secrettement avec le grand Capitaine, que ce Cardinal voyant qu'il s'agissoit de rendre un notable service à sa Patrie & presentement touché par la misere de celui qu'il avoit tant de fois appelé son Patron, consentit non seulement à ce qu'il vouloit de lui; mais encore se rendit son Entremetteur auprés du grand Capitaine, à condition que les Espagnols envoyeroient secretement deux Galeres pour enlever le Valentinois & pour le conduire à Naples, aussi tôt qu'il auroit parû que les Gouverneurs des Places de la Romagne inclineroient à les remettre entre les mains de Sa Sainteté. Sur cette assurance écrite & signée du grand Capitaine; le Valentinois ayant appris que toutes les Places & Forteresses estoient renduës à la reserve de Cesene, & que celle-ci ne tenoit plus qu'à quinze mille Ducats, que le Pape avoit consignez pour les reparations que le Gouverneur disoit y avoir faites, fût relâché par le Cardinal de Sainte Croix, & voyant que les Galeres tardoient trop à venir se déguisa & s'en alla par terre jusques à Neptune, où montant sur une petite Barque il se rendit au Port de Mont-Dragon & continua son chemin par terre jusques à Naples où le grand Capitaine le reçût, avec tout l'accueil qu'on avoit accoûtumé de lui rendre par toute l'Italie, du vivant de son Pere. Ces demonstrations exterieures reveillerent en son ame l'ambition que tant de disgraces arrivées en foule avoient assoupie, & lui firent proposer au grand Capitaine dans une de ses longues conferences qu'il avoit d'ordinaire avec lui; que pour peu d'assistance qu'il reçût d'Espagne il s'engageoit de faire tomber la Ville de *Pise* sous sa Domination, & d'oster par ce moyen aux François la pensée de recouvrer jamais le Royau-

me de Naples, en lui fermant la ſeule porte, par laquelle ils y pouvoient entrer. Le grand Capitaine écouta ces propoſitions avec des marques de joye qui tromperent celui qui ſe vantoit d'avoir trouvé l'Art de connoîtres les hommes. Il fit des careſſes extraordinaires au Valentinois, il lui témoigna combien ſon Maître & ſon Païs lui ſeroient redevables. Il lui offrit les Galeres de Naples, pour le porter ſur les Coſtes de Toſcane. Il le pria de diſpoſer des forces d'Eſpagne, & lui permit de lever autant de troupes qu'il lui plairoit au Royaume de Naples, & joignant quelques diſpoſitions prochaines à tant d'effets divers, il acheva de ſurprendre le peu de credulité qui lui reſtoit, en moyennant ſa reconciliation avec l'Alviane qui eſtoit le plus redoutable de ſes ennemis, & ſe rendant lui-même Arbitre de l'accommodement qu'ils firent entr'eux par lequel l'Alviane s'obligeoit d'entrer avec toutes les forces des Urſins dans l'Etat de Florence en même temps que le Valentinois remueroit les intelligeneces qu'il avoit dans Piſe. De maniere que comme il n'eſt rien de plus naturel que de ſe flatter d'un peu d'eſpoir, à la ſortie des adverſitez ſignalées, le Valentinois voyant d'un coſté que les preparatifs répondoient à la qualité des promeſſes qu'on lui faiſoit ; & de l'autre jugeant de la qualité des Eſpagnols, par ce qu'il l'avoit lui même toûjours pratiqué, & s'imaginant qu'ils n'avoient garde de lui manquer de foi, puis qu'il les avoit engagez dans ſes interêts en les mêlant avec les leurs, ſur ce fondement il n'auroit pas manqué lui-même en de ſemblables conjectures, de quelqu'infidelité dont on l'accuſât ; il ne ſongeoit déja plus qu'à donner les ordres pour ſon embarquement prochain lors que les Galeres de Naples eſtant en état de faire voile, & les Fantaſſins qu'on lui donnoit à commander devant marcher le lendemain le Valentinois alla

dans le Chasteau Neuf prendre congé du grand Capitaine, qui l'entretint plus long-temps qu'à l'ordinaire, lui donna de nouvelles marques d'amitié, lui renouvella toutes les offres de l'assistance de Sa Majesté Catholique, & le conduisit en l'embrassant jusques au bout de son appartement. Mais à peine eût-il marché quatre ou cinq pas plus avant que *Don Nuquet Campeio* Gouverneur de la Place lui découvrit les ordres qu'il avoit de la part de Sa Majesté Catholique de s'asseurer de sa Personne, l'arresta, nonobstant le Sauf-conduit qu'il avoit par hazard sur lui, & qu'il lui montroit, s'excusa sur la datte qu'il disoit estre anterieure au commandement qu'il avoit reçû, & le fit conduire sur une Galere subtile sans autre suite qu'un Page, & on le confina dans une Tour à *Medine du Camp*.

C'est ici le coup de partie, où les Ecrivains d'Espagne se sont proposez de faire voir tout ce qu'ils sçavoient en fait de Doctrine, & tout ce qu'ils pouvoient en matiere de déguisement politique, & quiconque ne s'est pas donné la peine de les lire sur ce sujet ne se peut vanter d'avoir une connoissance assez exacte de leur génie, ni de leur caractere. J'avouë que l'entendement humain, quand il est préoccupé, ne peut rien produire qu'ils n'ayent allegué, & que s'il avoient aussi bien cherché la verité de l'action qu'ils veulent justifier, comme ils ont eu le soin de l'épuiser, ils auroient réüssi dans leurs entreprises, ou du moins ils l'auroient persuadé à la pluspart de leurs Lecteurs. *Antonio de Nebrisa* l'a destinée pour être le plus curieux endroit de la seconde Decade, & cōme s'il eût peur qu'on ne se rebutât par la grosseur de son Volume & que l'impatience ne saisit avant qu'on fût arrivé precisement au lieu, où l'ordre du temps avoit relegué cette narration, il l'indique dés le commencement de sa Preface & tâche d'in-

spirer la demangeaison de la voir par avance. *L'Archevéque de Tolede Roderic* en a rempli le IX. Livre de sa Cronique & l'étend comme on jugera facilemét aux dépens des recitsqui la devoiét suivre & qui paroissent resserrez. *Alphonse Evéque de Cartagene de Burgos* a témoigné qu'il estoit mieux instruit de ce fait que les autres qui regardent la force ; mais il ne laisse pas de biaiser dés le commencement de sa Narration sans s'appercevoir qu'il n'estoit pas temps de montrer sa foiblesse. *L'Evéque de Girõne* en a tissu le IX. Livre de ses *Paralipomenes* avec une exactitude qui ne pouvoit estre plûs grande, s'il eût mieux conduite. Et Paul Jove enfin n'a pas trompé son Lecteur dans la promesse qu'il avoit faite à l'entrée du discours qu'il s'alloit surmonter lui-méme, & s'il n'a pretendu que cela, je n'empéche point que la posterité ne le lui accorde, & je confesse que cet endroit de son Livre m'a surpris agreablement en me fournissant plus de fleurettes que je n'en attendois.

Pour moi je ne pretens pas qu'il soit necessaire d'entrer une seconde fois dans une si penible carriere, apres que les Auteurs avoüent que l'action du grand Capitaine, qu'ils pretendent justifier, est de la même espece que celle du méme General, lors qu'il arréta le Duc de Calabre, parce que comme je pense l'avoir examinée, autant que j'en estois capable, dans le troisiéme discours du premier Livre, je ne pourrois rien alleguer de nouveau, & je ne ferois qu'imiter les repetitions des Auteurs Espagnols, avec d'autant moins de succez que la Langue, en laquelle je m'exprime presentement, est moins abondante que celle qu'ils ont employée pour representer la méme chose en deux Livres differens sans perdre tout à fait les graces de la nouveauté.

Je suis donc obligé de supposer pour un fonde-

ment, dont tout le monde demeure d'accord, & qui ne me peut estre contesté tant qu'il y aura du sens commun, que la conjoncture où le grand Capitaine arresta le Duc de Calabre à la reddition de Tarente & l'envoya prisonnier en Espagne, contre son serment, est semblable à celle où le grand Capitaine fit arrester le Duc de Valentinois dans le Chasteau Neuf de Naples & l'envoya prisonnier à Medine du Champ, contre le Sauf-conduit authentique qu'il lui avoit donné, & que par consequent les mesmes difficultez qui regardent la justification ou l'injustice de l'un de ces deux procedez doivent estre faites & decidées à l'égard de l'autre. Je suppose en second lieu que j'ay representé lors que j'examinois la détention du Duc de Calabre, toutes les raisons generales que les Espagnols empruntoient de la Philosophie, de la Iurisprudence & de la Thelogie, pour executer le fait dont il s'agissoit, & que je leur ay répondu dans les formes, autant que la liberté du stile que je me suis proposé le pouvoit souffrir. J'ajoûte pour troisiéme verité, qui ne demande que des yeux pour estre reconnuë, que toutes les maximes & tous les raisonnemens que les Auteurs, que je viens de citer, alleguent, pour exempter de tache la reputation de leur General, ou les ordres de leur Roi, sur l'emprisonnement du Valentinois, sont les mémes que celles qu'ils avoient mises en usage, lors qu'il s'agissoit de rendre le même office aux mesmes Personnes dans la détention du Duc de Calabre. S'il m'est permis d'exposer librement le quatriéme & le dernier degré de ma pensée sur ce sujet; j'avouërai ingénument, que je ferois scrupule de prevenir ici le jugement des curieux, en ne leur laissant pas méme l'application à faire de ce qui s'est dit sur la premiere difficulté, ou bien en leur faisant prendre d'autres visées, que celles qui sont destinées à la qualité de

leur génie, par une odieuse confrontation dont j'userois mal à propos. Je me contente donc de faire reste de bon droit à mes adversaires, & de leur montrer que quand on leur accorderoit tout ce qu'ils souhaitent, sans distinction & sans reserve, ils ne seroient non plus avancez qu'ils l'étoient avant qu'ils prissent tant de peine, je veux dire qu'ils n'auroient pas encore commencé de prouver que le grand Capitaine n'estoit point infidele, quand il arresta le Valentinois, & que le Roi Catholique son Maître n'estoit point injuste, quand il le lui commanda, parce que je veux que le Valentinois ne fût pas plutôt arrivé dans Naples, qu'il commença de remuër les intelligences, qu'il avoit à Rome avec les Cardinaux Espagnols, sans la participation du Roi Catholique & qu'il se prevalut de l'autorité qu'il avoit euë durant les guerres de la Romagne, sur la plûpart des Officiers, qui servoient alors dans les Troupes d'Espagne, pour leur faire naître le desir de le suivre dans l'entreprise qu'il médisoit, puis qu'il ne leur restoit plus rien à faire au Royaume de Naples apres l'expulsion entiere des François. Je veux que sa détention n'eût servi qu'à lui faire concevoir de plus ambitieuses pensées, que celles qu'il avoit executées sous le Pontificat de son Pere, & que non content de recouvrer tous les Etats qu'on venoit de lui ravir, il affecta encore la tyrannie sur les Republiques de Toscane. Je veux que sous pretexte de secourir ceux de Pise, qui défendoient leur liberté depuis neuf ans contre les Florentins, il ait tramé le dessein de faire une contre marche par le Territoire de Luques pour se jetter, par les confins de l'Etat de Modene, dans son ancien Duché de Romagne, où ses anciens amis n'attendoient que sa presence, pour executer une revolte generale, je veux dire qu'il eût traité secretement avec le Duc de Ferrare son beau-frere, que

tout le monde sçavoit bien estre dévoüé aux interests de la France, pour estre assisté d'argent, de vivres, d'armes & de munitions jusqu'à-ce qu'il auroit repris ses Forteresses sur le Pape Jules II. & que le Pape averti de cette Negociation auroit resolu d'en prevenir les effets, & auroit écrit une lettre au grand Capitaine en des termes, qu'il le conjuroit de ne souffrir pas qu'un homme, qui n'estoit que pour estre le fleau de l'Italie, rétablit une tyrannie, que tous les gens de bien avoient interest d'opprimer, & formât une Monarchie redoutable à l'Espagne du débris de tant de Principautez & de Republiques. Je veux que Sa Sainteté, non contente de tous ces offices, eût redoublé les siens, avec toute l'indignation & la vehemence qui lui estoit naturelle, auprés de leurs Majestez Catholiques, tant par la voye du Nonce qui residoit à Madrid, que par le moyen des Ambassadeurs, que leurs Majestez avoient envoyez à Rome pour se conjoüir de son avenement à la Papauté & que le Conseil d'Espagne jugeant qu'il estoit absolument necessaire de satisfaire le Pape en ce point, si l'on vouloit obtenir de Sa Sainteté l'Investiture du Royaume de Naples, en la forme pure & simple que le Roi Catholique demandoit, eût envoyé ses ordres au grand Capitaine d'arrester le Valentinois, sur les plaintes que toute l'Italie faisoit à la Cour de Madrid contre lui, mais principalement à cause de la guerre qu'il alloit declarer au Saint Siege. Je veux que d'une part le commandement du Roi Catholique fût absolu, & que de l'autre le grand Capitaine ne se pût dispenser d'obéïr au Pape, quand il ne souhaitoit que des choses raisonnables. Je veux que les deux seules autoritez superieures à son égard dans le monde, pour le spirituel & pour le temporel, le pressassent en même temps, & qu'il apprehendât de commettre par un refus, les deux

moins

moins pardonnables de tous les crimes. Je veux qu'il fût impossible d'empêcher d'une autre maniere, que par cette detention, que l'Italie, qui commençoit à peine à respirer aprés tant de troubles & de revolutions, ne rentrât en de plus horribles & de plus longues convulsions, que n'étoient celles qu'ils avoient exercées depuis les dix années de la guerre civile & étrangere qui l'auroient agitée, & que l'Espagne fût obligée de reconnoître les services que la Famille des Colonnes & celle des Ursins lui avoient rendus, du moins en ne permettant pas que leurs Personnes & leurs biens fussent exposez à la cruauté & l'avarice d'un homme, qui les avoit traitez avec tant de barbarie. Je veux enfin que le Valentinois fût le plus abominable de tous les hommes, & que la multitude des crimes qu'il avoit commis semblât avoir imprimé sur sa Personne un infame caractere, que Caïn ne pouvoit supporter dans la sienne, & qui l'exposoit au premier venu par la même Loi naturelle, qui permettoit d'exterminer les Monstres & les pestes publiques.

Quelle consequence peut-on tirer de toutes ces presuppositions, quand elles seroient veritables? Que la perfidie du grand Capitaine à l'égard du Valentinois fût moindre qu'elle ne l'auroit esté, si toutes ces choses n'avoient point eu de lieu? Son procedé ne demeure-t-il pas nonobstant dans les termes qui suffisent à former une trahison? Peut-on raisonner d'une autre maniere, à moins que d'ignorer cet élement de la Morale; que les circonstances ne changent pas toûjours la nature des actions? Celles que je viens d'alleguer ont-elles pû tirer la détention du Valentinois du genre d'infidelité, sous lequel elles devoient être comprises; puis qu'elles sont arrivées, dans la propre confession des ces Ecrivains, sans toucher à sa nature, & qu'elles ont laissé l'action dans la même

difformité où elles l'avoient trouvée ? Pour tout dire en un mot, le Valentinois pour être méchant cessoit-il d'être homme ? Le Sauf-conduit que l'Espagne avoit expedié n'étoit-il pas toûjours une marque de la sureté publique, approuvé par le droit des gens ? La vertu de fidelité avoit elle pû changer le premier objet en sa Personne, & le serment ne subsistoit-il pas dans toute son obligation ; puis que la necessité qui l'avoit fait exiger subsistoit encore.

Mais pourquoi m'arrêter davantage à renverser des fondemens, dont ceux qui les alleguent sont les premiers à se defier ? Les autres ne le font-il pas agir par ces deux dangereuses maximes, qu'ils regardent comme les deux poles de sa conduite, & que je suis faché de ne pouvoir exprimer dans toute la grace & l'énergie que leur donne la Langue Espagnole. La premiere est, qu'un homme de guerre devoit ourdir grossierement la toile de son honneur ; Et la deuxiéme, qu'un General devoit toûjours aller à son but, sans examiner si les moyens qu'il employoit étoient justes, pouvû qu'il eût dessein de reparer en suite les desordres qu'ils auroient causez ; mais quel plus évident témoignage pourroit-on souhaiter à l'injustice de cette action que la penitence publique de celui qui l'avoit commise ? Et ces Auteurs qui n'étoient point presens quand elle se passa, & qui l'ont toute écrite depuis la mort du grand Capitaine, sçavoient-ils mieux ce qui se passoit dans sa conscience que lui-même, pour decider si positivement que sa conscience n'y fût point interessée? Cependant ils demeurent tous d'accord, & quand ils ne le voudroient pas il ne laisseroit pas d'être constant, par le consentement universel des autres Historiens, que le grand Capitaine pressé par les approches de sa mort, de dire la verité & de satisfaire à sa conscience, en faisant cesser, autant

qu'il étoit en lui, cet horrible scandale, qu'il avoit donné à tous les Chrétiens, en violent sa foi dans les deux memorables rencontres que j'ai remarquées ; declara solemnellement en presence de *Diegue de Mendoze*, du *Cardinal Ximenez* son intime ami, & *d'Antoine de Leve*, c'est à dire, devant tout ce qu'il laissoit aprés lui de plus excellent en Espagne pour la negociation & pour les armes, qu'il se repentoit principalement de deux actions de sa vie passée, dont la premiere regardoit la detention du Duc de Calabre, & la deuxiéme celle du Valentinois.

J'aurois souhaité que les Ecrivains d'Espagne, au lieu de faire les Casuistes à contre-temps, fussent demeurez dans les bornes de la Politique, & se fussent mis en devoir de sonder un des plus curieux mistere du Conseil de Madrid, qui s'offroit à leur discussion, & qui consistoit à rechercher la veritable raison qui lui fit resoudre l'emprisonnement, qu'il avoit si vainement entrepris d'executer. Mais puis qu'il ne s'en trouve pas un seul qui soit en état de le faire, & que cependant leur silence ne laisse pas d'être d'autant plus blâmé, qu'ils abandonnent volontairement la plus riche matiere qu'ils pouvoient mettre en œuvre, & la plus considerable partie du dessein, qu'ils s'étoient proposez ; comme d'un côté je ne puis me licentier à suivre leurs exemples, sans rendre ma faute moins pardonnable que la leur ; aussi tout ce que je puis faire de l'autre, est de rapporter ce que j'en ait soupçonné.

J'ai pensé d'abord que puis que l'Espagne avoit pris une si étroite resolution, il faloit bien qu'elle y eût esté portée par des motifs extraordinaires, & puis qu'elle avoit si visiblement alteré le pretexte de Religion, dont elle avoit fait le fondement de sa Politique, en donnant un scandale public à toutes les societez Chrétiennes : lesquelles ver-

roient un Roi, qui prenoit la qualité de Catholique par excellence, violer son serment, dans une matiere trés importante, il étoit necessaire, ou qu'elle prit des moyens infaillibles de reparer la brêche qu'elle faisoit à son honneur, ou qu'elle apperçût une utilité si grande & si prochaine dans l'effet qui s'en suivroit, qu'elle recompenseroit avec usure, non seulement la perte qu'elle avoit faite; mais encore la risque qu'elle couroit.

Ces deux conclusions m'ont servi de principe, à la faveur desquelles j'ai reconnu que les Manifestes dont le grand Capitaine avoit tâché d'éblouïr les Princes d'Italie, & les raisons qu'il avoit fait debiter dans leurs Cours, par l'organe de ses Emissaires, n'estoient pas veritables, puis qu'elles ne se rapportoient ni à l'une ni à l'autre de ces deux fins, & j'ai même esté contraint de faire un semblable jugement de toutes celles que j'avois lûës dans les Auteurs d'Espagne & d'Italie, & que j'ay insinuées, lors que j'ai fait semblant de leur accorder tout ce qu'ils alleguoient en faveur du grand Capitaine; pour avoir lieu de leur montrer aprés, qu'ils n'en estoient pas plus avancez pour cela, dans la justification qu'ils avoient entreprise.

Il a donc falu que j'aye fait un nouvel effort de raisonnement, & qu'aprés avoir convaincu d'imposture, ou de foiblesse, tous les Guides qui me pourroient conduire dans un sentier si obscur & si difficile, je me pourvusse moi-même d'un flambeau suffisant. Je l'ai fait en marchant sur les traces que j'ai marquées, dans le Discours precedent; & j'ai supposé pour établir un fondement solide dans celui-ci, que puis que le Conseil de Madrid avoit si promptement changé les ordres, qu'ils avoit envoyé à la Faction d'Espagne dans le Conclave, pour empêcher formellement l'Election du Pape Jules II. & d'autres ordres qui portoient qu'elle tâchât de tout son pouvoir de la *faire* réüs-

sir ; il y avoit apparence qu'ils ne laisseroient point échaper l'occasion d'en recueillir les fruits qu'il avoit esperez, & de les porter au point, où j'ay montré qu'il les avoit destinez. Cependant comme il estoit vray que l'obligation que le Pape avoit à l'Espagne seroit inutile, si cette Couronne n'apportoit tous les soins imaginables pour conserver,& même pour augmenter la correspondance qu'elle avoit toûjours euë depuis avec Sa Sainteté;il étoit encore plus vrai que le Valentinois étoit le seul instrument qui la pouvoit rompre, & que les François, quelques puissans qu'ils fussent, n'y pouvoient donner atteinte que par son moyen. En effet outre les Partisans qu'il avoit dans Rome,& la multitude des personnes qu'il avoit engagez dans ses interêts, par tout l'Etat Ecclesiastique, il luy restoit encore le Titre de Duc de la Romagne,qui tout vain qu'il étoit lors que les Espagnols se saisirent de sa Personne, ne laissoit pas de lui fournir un pretexte plausible d'allumer une guerre, dans le cours de laquelle tous les ressorts de la prudence humaine ne pouvoient empêcher qu'il ne survint des sujets de rupture,entre le Saint Siége & le Roi Catholique. L'Armée qui devoit marcher pour le recouvrement de la Romagne, étoit presque toute composée ou d'Espagnols ; ou de gens de guerre, qui avoient combattu sous leurs étendart ; & les preparatifs que le Valentinois avoit assemblez pour sa subsistance, avoient presque tous esté tirez de diverses Provinces du Royaume de Naples.Ces Troupes devoient être directement employées contre le Pape & les Villes que les Venitiens avoient occupées, ne lui pouvoient donner de l'exercice, que pour peu de jours. Ses principaux efforts estoient destinez contre les Places, dont on pretendoit que Sa Sainteté eût arraché par force le dépôts ; de maniere que le Valentinois n'ayant point d'autre accés dans l'Etat,

qu'il vouloit recouvrer, que celui qui dépendoit de la permiſſion ou de la connivence du grand Capitaine, ne s'y pouvant maintenir longuement ſans ſon aſſiſtance, les progrés qu'il y feroit étant d'une merveilleuſe conſequence pour le Saint Siége, & toute l'Italie eſtant prevenuë du faux bruit du partage qu'on pretendoit que le Roi Catholique eût fait avec le Valentinois des Republiques de la Toſcane; il n'y avoit rien de plus aiſé, que de conclure que le Pape ne ſeroit pas plûtôt attaqué dans ſa nouvelle priſe de poſſeſſion, qu'il tourneroit toutes ſes inquietudes & ſa vehemence du côté de Naples, d'où l'orage ſeroit parti, & deviendroit d'autant plus ſuſceptible d'indignation & de vangeance, qu'il auroit raiſon de ſe plaindre, que les forces qui lui faiſoient la guerre avoient eſté miſes ſur pied dans un Fief de l'Egliſe, dont l'Eſpagne avoit l'obligation entiere à Sa Sainteté, & dont elle n'avoit pas encore reçû l'Inveſtiture; d'où il arriveroit que ſi la fortune favoriſoit le Valentinois, l'Eſpagne ſeroit la premiere expoſée aux foudres du Vatican, & ſi elle continuoit de le maltraiter, le ſuccés que le Pape auroit remporté, ne ſerviroit qu'à fortifier le reſſentiment qu'il auroit eu de voir qu'il n'auroit pas tenu aux Eſpagnols, qu'il n'eût eſté chaſſé de la Romagne, & qu'à l'empêcher éternellement de prêter l'oreille aux propoſitions, qu'on lui devoit faire de l'expulſion entiere des François hors de l'Italie, ce que le Conſeil de Madrid apprehendoit ſur toutes choſes; au lieu que ſi l'Eſpagne ne ſe declaroit en aucune maniere pour le Valentinois, ce qu'elle ne pouvoit deſormais qu'en l'arrêtant, il ne reſtoit plus rien à prevoir qui fût capable de la broüiller avec le Saint Siége, puis que les François n'avoient plus de creance auprés de Sa Sainteté depuis ſon avenement au Pontificat, & que les Venitiens, au conſeil deſquels il y avoit plus

d'apparence qu'elle dût déferer, étoient entrez en contestation avec elle, sur le sujet de la Ville de Ferrare, dont il s'étoient saisis nonobstant sa défense.

Mais la crainte d'irriter le Pape, n'estoit pas la seule chose qui tourmentoit les Espagnols, & la consideration du Duché de Milan, que le Valentinois seroit en état de conserver aux François, s'il venoit à bout de son entreprise, l'agitoit d'autant plus, qu'elle estoit établie sur de plus vrai-semblables fondemens, parce que le Valentinois devenoit le Maître de Pise, où l'on ne doutoit point que les habitans ne le reçussent, plûtost que de retomber sous la domination des Florentins, il auroit entre ses mains la seule Place qui pouvoit servir au Princes d'Italie, de magasin & de passage pour le recouvrement du Duché de Milan. Et si le Peuple de la Romagne avoit autant d'inclination pour lui, que de mépris pour les Seigneurs particuliers, dont il les avoit delivrez, & d'aversion pour le Gouvernement Ecclesiastique, qu'on venoit de leur imposer, il se formeroit au milieu des Etats que la France & l'Espagne possedoient alors en Italie une troisiéme Puissance, qui ne leur seroit pas veritablement égale en forces, mais qui ne laisseroit pas de donner des occasions de jalousie à l'une & à l'autre de ces deux Couronnes, & principalement en ce que la possession de Pise, rendant en effet le Valentinois Arbitre du Duché de Milan, pour le faire changer de Maître, & son rétablissement dans la Romagne le faisant entrer en d'autres interêts, comme il avoit l'esprit extraordinairement éclairé, & que l'alternative des biens & des maux qu'il avoit goûtez, l'avoient mis à la derniere épreuve en fait de rafinement; ils conçurent d'abord que la principale & même la seule applicatiõ de sa Politique, devoit consister à tenir desormais la balance droite entre les deux Couronnes, pour

empêcher que l'une n'étendit son pouvoir aux dépens de l'autre, parce que durant que les choses subsisteroient dans cette égalité, son nouveau Domaine seroit inviolable; parce que si le Pape ou les Espagnols entreprenoiét de le dépoüiller, les François accourroient à sa défense, pour empêcher leurs Adversaire de s'agrandir; comme le Pape & les Espagnols s'interesseroient à leur tour dans sa conservation, pour empêcher que les François ne s'approchassent davantage des Terres de l'Eglise, ou du Royaume de Naples; au lieu que s'il connivoit à l'expulsion des François, il y avoit à craindre pour lui que le Pape & les Espagnols ne partageassent la dépoüille, ou que ceux ci ne la voulussent toute entiere; de même que s'il permettoit que la France devint superieure à l'Espagne, il seroit le premier enveloppé dans l'établissement de la Monarchie, qu'on lui reprochoit de vouloir introduire dans l'Italie. De maniere que le Valentinois étant reconnu depuis long temps pour celui des hommes, qui s'attachoit le plus indispensablement & sans avoir égard aux Loix naturelles & Divines, à ses interêts, & toutes les Puissances d'Italie conjurées ensemble pour favoriser les armes d'Espagne, n'estant pas suffisantes pour chasser les François du Duché de Milan, si ce Duc n'agissoit de concert avec elles; le Conseil de Madrid prevoyoit que l'Election de Jules II. lui seroit inutile, & qu'il faloit abandonner les dessein de faire sortir les François de Milan, à moins que de couper à la racine les projets de ce Duc, ce qui ne se pouvoit faire qu'en le faisant arrêter avant qu'il fût parti de Naples. Voilà les deux raisons qui me sembloient avoir contribué davantage à la detention du Valentinois, & qui ne m'arrêteront que jusques à ce que j'en aye appris d'ailleurs ou découvert de meilleures.

DISCOURS SEPTIE'ME.

Pourquoi la Tréve generale, au lieu d'assurer aux Espagnols le Royaume de Naples, les mit en état de le perdre, en jettant les semences d'une revolution qu'ils ne pouvoient empêcher d'éclorre que par le moyen d'une Paix; d'où procedoient les obstacles que les deux Couronnes jugeoient invincibles quand il s'agit de la conclure; quel sujet avoit le Roi Catholique d'apprehender le contre-coup de la Ligue qui s'estoit formée entre le Pape & le Roi de France, l'Empereur & l'Archiduc; & pourquoi la mort de la Reine Isabelle, au lieu de troûbler l'Espagne, lui procura tous les avantages qui lui manquoient, & qu'elle ne pouvoit esperer d'ailleurs, en ce qu'elle rompit cette Ligue, en divisa les Membres que les mêmes interêts unissoient contr'elle, & fit cesser la jalousie qu'ils avoient conçûë de sa grandeur, & leva tout d'un coup les empêchemens de traiter la Paix avec la France.

LA Tréve generale, que l'Espagne avoit concluë avec la France, avoit bien à la verité mis à couvert sa nouvelle Conquête des attaques qu'elle pouvoit recevoir du dehors, en la preservant du plus redoutable, & même du seul Ennemi qu'elle eût à craindre; mais elle ne l'avoit pas garantie de cet autre espece de mal, qui tourmente d'autant plus les Etats, qu'il sappe avec plus d'obstination leurs interests, & le Royaume de Naples demeuroit nonobstant en des termes, où l'on pouvoit dire que la même chose qui l'avoit acquis à l'Espagne, estoit capable de le lui faire perdre, parce que les formes nouvellement introduites dans les composez naturels, sont plûtôt sujettes à se dissiper que les anciennes, & ne se conservent que par un plus grand nombre de fomentations, à cause que l'alteration qui les a precedées n'ayant pû être si generale, dans la nature qui l'avoit soufferte, qu'il n'y restât quelques dispositions de la forme qu'elle avoit détruite, & toutes les parties du composé s'estant necessairement affoiblies dans l'état violent, où ce changement les avoit engagées, par la mutuelle resistance qu'elles avoient été contraintes de se faire les unes aux autres, elles demeurerent exposées à la discretion du premier Agent qui les choquera, quoi que ni son activité, ni ses forces, ne fussent pas capables de les ébranler seulement en un autre temps. De même, les revolutions que le Royaume de Naples avoit endurées avant que d'être soûmis à l'Espagne, n'avoient point été si generales, qu'on ne remarquât encore, dans l'inclination des Peuples, de semblables dispositions à celles qui les avoient produites, & l'on voyoit que les fondemens de cette Monarchie, tant de fois ébranlée, ne pouvoient esperer leur consistence que de la durée de quelques Siecles. La prevoyance, donc

la Politique des Espagnols faisoit un usage particulier, n'empêchoit pas que cette Conquête ne fût sur le point de leur échaper, aussi-tôt qu'il se presenteroit un genie assez entreprenant, pour concerter un quatriéme changement, sur le débris des trois precedens.

L'Armée victorieuse n'avoit pas trouvé dans les dépoüilles des vaincus, dequoi satisfaire son avarice, & demandoit avec plus d'instance que jamais, le payement qu'on lui devoit depuis dix-huit mois entiers. Le grand Capitaine, pour lui donner de legeres curées, en attendant qu'il reçût d'Espagne l'argent que le Roi son Maître lui faisoit esperer, en assez grande quantité pour la contenter, lui permit de loger en divers lieux de la Poüille aux dépens des Peuples; mais cette licence, qui jusques alors estoit sans exemple, s'étoit plus étenduë que ce General ne l'avoit pensé; & même avoit changé de nature en l'espace de trois semaines, en ce que les Soldats, aprés avoir ravagé la Province qu'on leur avoit abandonnée, s'estoient jettez sur celles qui estoient les plus proches, estoient entrez par force dans Capoüe & dans les Villes du Labour, y vivoient à discretion, quelque ordre qu'on leur envoyât d'en sortir, & refusoient d'obéïr, à moins qu'on ne leur payât ce qu'il leur étoit dû.

Le grand Capitaine, pour détourner ce soûlévement general, dont il estoit menacé, d'un côté par le desespoir des Peuples,& de l'autre par la fureur des gens de guerre; avoit eu recours à toutes les voyes qu'il avoit estimées capables de remettre la moderation dans les esprits. Mais tous les remedes, que ses soins & ses artifices y avoient appliquez, avoient plûtôt augmenté le mal que de le guerir, & ne lui avoient laissé que le repentir d'avoir choqué cette maxime de Politique, qui ne permet point aux Chefs de mettre en compromis

leur autorité, quand ils ne sont pas moralement assurez de l'effet qu'elle doit produire, parce que le peu de compte que les Peuples avoient fait de ses remontrances & les gens de guerre de ses ordres, ayant fait appercevoir à même temps son impuissance & aux uns & aux autres, leurs respects & leur crainte estoient degenerées en mépris, & ce qui venoit de sa part n'étoit plus consideré, qu'autant qu'il pouvoit servir de pretexte à ceux qui le recevoient, ou de continuër, où de repousser leurs exactions. Ainsi la somme que les gens de guerre demandoient pour leur solde étant trop excessive, pour être trouvée dans un Païs si épuisé qu'étoit celui de Naples, & l'Espagne n'ayant point encore foüillé dans les Mines du Pérou pour la fournir; la subordination n'ayant plus de lieu parmi les Officiers, le seul moyen de calmer ces desordres, qui consistoit à mettre sur les Peuples déja trop opprimez une imposition extraordinaire, paroissoit pire aux Ministres du Roi Catholique que le mal même, en ce que la Politique leur ayant appris que le vulgaire faisoit toûjours plus d'état des biens que de sa vie, & la somme qu'on avoit à lui demander devant être prise du plus clair de sa substance, & levée d'une maniere qui ne l'épouventeroit pas moins dans ses autres circonstances que dans sa quantité, il y avoit apparence que la proposition qu'on en feroit aux Neapolitains les jetteroit plûtôt dans le desespoir, qu'elle ne leur feroit naître l'envie de souffrir une contribution, dont ils ne pouvoient concevoir l'importance, qu'à la faveur d'un long raisonnement, que l'excés de leurs miseres ne leur donnoit pas le temps de faire.

C'est ce qui contraignit le grand Capitaine d'envoyer en Espagne une relation exacte de ce qui se passoit à Naple, à la fin de laquelle il insinuoit la seule voye qu'elle pouvoit tenir pour conserver

cette Conquête, & c'est ce qui fit appliquer le Conseil de Madrid aux moyens de la faire réüssir sans choquer la bien-seance. Cette voye consistoit dans la paix qu'il faloit conclure à quelque prix que ce fût avec la France, & les moyens en étoient plus que jamais difficiles à rencontrer, puis que la proposition de retablir le Roi Frederic avoit parû trop illusoire, pour être remise sur le tapis. Neanmoins, comme l'Espagne est inépuisable pour donner de nouveaux biais aux affaires, elle obligea l'Ambassadeur, qui estoit à la Cour de France, d'en faire l'ouverture au Cardinal d'Amboise, en des termes qui contenoient en substance, que si le Roi Trés-Chrêtien vouloit entendre à la Paix, leurs Majestez Catholiques estoient contentes de restituër le Royaume de Naples au Duc de Calabres, pourvû que ce Duc épousât l'Infante, veuve de Ferdinand Predecesseur de Frederic son Pere, & Niéce du Roi d'Espagne, & que la France lui cedât tous les droits qu'elle avoit sur cette Couronne; mais l'Ambassadeur d'Espagne fut merveilleusement surpris d'entendre le Cardinal d'Amboise, qui traitoit cette matiere de ridicule & d'impossible; de ridicule, en ce qu'il étoit hors d'apparence de croire que l'Espagne, qui n'avoit eu égard aux Loix de la Nature, lors qu'il ne s'agissoit que d'usurper la moitié du Royaume de Naples, & qui avoit violé celle du droit des gens, pour ravir à la France l'autre moitié de cette Couronne, pensoit à la restituër lors qu'elle la tenoit toute entiere; & se piquant d'une action de generosité, qui n'avoit presque point d'exemple dans les Siecles passez, & qui ne manqueroit pas d'être surmontée, ou par l'inclination des personnes, ou par les consequences de la dépoüille dont il faisoit sa dessaisie : d'impossible en ce que les premieres considerations de la France allant toûjours à l'honneur, & le sien ayant un notable interêt à ne

pas abandonner les Seigneurs de la Faction d'Anjou, qui se voyoient privez de leurs biens & de leur Patrie, pour avoir servi le Roi Trés-Chrêtien, il étoit certain que Sa Majesté ne consentiroit jamais à un expedient, qui les assujettiroit à la discretion des Aragonnois leurs anciens Ennemis, & que par consequent il estoit inutile de la traiter. De maniere que le Conseil de Madrid fût obligé d'avoir recours à un autre expedient, qui consistoit à faire agir une seconde fois l'Archiduc Philippes, ce qui n'estoit pas beaucoup difficile, parce que ce Prince, au lieu de se rebuter par le mépris que son beau-Pere avoit fait de son entremise, avoit l'ame si susceptible de toutes les impressions qu'on lui voudroit donner, pourvû qu'on lui fit esperer la Couronne de Naples pour son Fils aîné, qu'il reçût la proposition, que les Espagnols lui en firent, avec les mêmes sentimens qu'il avoit témoignez en acceptant la Negociation de Blois, & s'engagea de representer une deuxiéme fois le méme personnage, qui lui avoit si mal réüssi la premiere. En effet, il fit des instances à la Cour de France, pour obtenir du Roi Trés-Chrestien la confirmation du Traité de Blois; mais elles parûrent si grossieres, & si peu conformes à la prosperité presente de l'Espagne, qu'elles ne servirent qu'à faire soupçonner au Cardinal d'Amboise, que le dessein du Roi Catholique ne tendoit pas tant à la Paix, qu'à rompre la Negociation que la France estoit prête à conclure avec l'Empereur Maximilien. C'est ce qui fit resoudre le Roi Trés-Chrêtien, pour rompre ses mesures, à faire entendre de sa propre bouche à l'Ambassadeur d'Espagne, que l'intention des Rois Catholiques ses Maîtres estoit d'autant plus éloignée de la Paix, qu'ils faisoient plus d'avances exterieures pour y parvenir, & que comme la chose estoit si constante, qu'elle ne demandoit point d'autre éclaircissement que le

témoignage de leurs consciences, & que d'ailleurs la reputation de la France ne lui permettoit pas de consumer plus de temps en des pourparler inutiles, il estoit à propos de les rompre à la vûë de tout le monde, afin qu'il ne servissent plus de piege, comme ils avoient fait auparavant, à la foi publique, & qu'ils ne détournassent pas ceux qui voudroient renouër une sincere correspondance avec la France. Cette declaration fût suivie du départ de l'Ambassadeur d'Espagne, & de l'avis que le Cardinal d'Amboise fit donner à l'Archiduc, que le dessein de son beau-Pere n'étoit que de le broüiller avec la France, pour le jetter en suite dans une dépendance aveugle de ses interêts. Je ne sçai si l'Archiduc se laissa persuader à ce pressentiment, qui paroissoit être si bien fondé sur la maniere d'agir de l'Espagne; mais je sçai bien qu'il agit comme s'il l'eût été, & qu'il envoya des Ambassadeurs pour être compris dans le Traité de l'Empereur son Pere, qui fût enfin arresté par l'entremise de l'Evêque de Cisteron & du Marquis de Final, dont l'un faisoit l'Office de Nonce, & l'autre d'Ambassadeur Extraordinaire du Pape, aux conditions que le mariage de Claude Fille de France, avec Charles Fils aîné de l'Archiduc seroit accompli, sans avoir égard aux conditions stipulées par le Traité de Blois; & pour rendre le contract plus solemnel, il seroit signé par *François Monsieur Duc d'Angoulême*, presomptif Heritier de la Couronne de France, & par les principaux Officiers du Royaume; que toutes les Investitures, que l'Empereur avoit accordées pour ce qui regardoit le Duché de Milan, seroient nulles, & qu'on en donneroit une au Roi Trés-Chrêtien, pour sa Personne & pour ses Descendans mâles, au cas qu'il en eût; mais s'il n'en avoit point, il seroit stipulé dans la même Investiture, que le Duché passeroit à Charles en faveur de son Mariage avec la Princesse de

France ; que si Charles venoit à deceder avant la consommation du Mariage, cette Princesse joüiroit encore du Duché de Milan, au cas qu'elle voulut épouser le second Fils de l'Archiduc; qu'il y auroit Ligue offensive & défensive entre le Pape, l'Empereur, le Roi de France, & les Venitiens, pour recouvrer tout ce qui avoit été occupé sur eux dans les dernieres guerres d'Italie ; & que le Roi de France payeroit presentement à l'Empereur 60. mille florins, & 60. mille dans six mois ; qu'il seroit obligé de faire presenter tous les ans à l'Empereur une paire d'Eperons d'or, à pareil jour qu'il auroit reçû l'Investiture ; & qu'il seroit permis au Roi d'Espagne d'entrer dans le present Traité, pourvû qu'il le fit dans six mois, à compter du jour de la signature.

Mais à peine cette Negociation fut-elle concluë, que le même accident dont l'Espagne avoit été si long-temps menacée, arriva justement à temps, pour la garantir de l'orrage qui la menaçoit, & la mort de la Reine Isabelle, qui survint le sixiéme jour de Novembre de l'année 1504. ayant changé l'interêt de ceux qui poursuivoient cet ajustement, le mit en état de ne pouvoir plus estre ratifié.

Le Pape qui previt que ce trépas, qui faisoit entrer ses Confederez en d'autres sentimens, l'exposeroit presentement tout seul à la discretion des Espagnols, qui ne manqueroient pas de l'attaquer, parce qu'il avoit esté le principal Promoteur de la Ligue, & que d'ailleurs les Terres de l'Eglise estoient les plus exposées à leur irruption ; fût aussi le premier qui differa la ratification du Traité sans pretexte ; mais en effet pour voir auparavant ce qui resulteroit de cette mort, tant dans les Royaumes d'Espagne, qu'elle alloit diviser, que dans les esprits des Confederez.

L'Empereur en apprit la nouvelle, avec des sentimens bien contraires à ceux qui lui faisoient rechercher l'alliance & l'amitié de la France, parce que voyant une si riche succession ouverte à son Fils, & sa puissance devenuë tout d'un coup si formidable, il ne regarda plus celle de la France avec les mêmes yeux qu'il faisoit auparavant, je veux dire comme infiniment au dessus de la sienne; & comme la principale raison, qui le portoit à donner au Roi Tres-Chrêtien l'Investiture du Duché de Milan, estoit parce qu'il ne se sentoit pas assez fort, pour le tirer de ses mains, il s'imagina qu'il faloit attendre jusques à ce que son Fils fût en état de faire lâcher prise aux François, & qu'alors il ne manqueroit ni d'excuses, pour ne ratifier pas la Consideration, ni de pretexte, pour faire tomber sous couleur de justice dans sa Maison la plus belle portion d'Italie, quand il l'auroit mise en sequestre.

L'Archiduc n'eût pas d'autres pensées, que celles qui pouvoient lui servir à faire plus promptement recueillir la succession qui lui étoit échûë; & comme ce qui touche les Princes, dans leurs Personnes, leur est incomparablement plus cher que ce qui ne regarde que leur posterité, & que l'Archiduc en son particulier n'avoit consideré l'avantage de Charles son Fils, dans les Traitez que j'ai marquez, au moins directement & comme on dit, en premiere instance, que parce que son bas âge lui donneroit l'Administration des Etats qu'il tâchoit de lui procurer, pour une longue suite d'années; aussi n'eût-il plus d'autres sentimens, que ceux qu'il se croyoit devoir à lui même, lors qu'il vit une conjoncture assez favorable ouverte, pour esperer d'obtenir pour lui-mesme, ce qu'il avoit cherché pour son Fils. Les Couronnes de Castille n'eurent pas plûtôt irrité son ambition, qu'il l'a porta jusqu'à celle de Naples, & se

servit, pour se flâter dans cette imagination, de la mesme raison que son beau-Pere lui avoit alleguée comme le fondement de ses pretentions, lors qu'il avoit dépoüillé le Roi Frederic. Elle consistoit en ce que l'acquisition du Royaume ayant esté faite aux dépens de la Couronne d'Aragon, il n'avoit pû en être détaché par le Testament du Roi Alphonse, d'où l'Archiduc concluoit, que le même Royaume ayant esté conquis sous les auspices de celui de Castille, par l'effort de ses armes & sous le commandement du grand Capitaine, qui estoit né son Sujet, & non pas du Roi Catholique, la plus grande partie, ou du moins la moitié, lui en devoit appartenir en qualité de Mari de sa Fille unique, & par consequent de l'Heritiere de cette Reine. Et comme il n'y a point de passion dont les mouvemens soient plus violens & plus prompts que ceux de l'ambition, il vola tout d'un coup de la circonference au centre de l'Italie, & la fantaisie agitée ne lui figura pas plûtôt un prochain établissement dans Naples, qu'il fit son compte de chasser les François du Duché de Milan, aussi-tôt que son Pere auroit ébranlé contr'eux les forces d'Allemagne, par l'attaque qu'il leur livreroit en Personne du costé de Toscane, en même tems que ses Flamans leur donneroient de l'exercice dans la Picardie.

Le Roi Loüis XII. au contraire comme il étoit d'un génie plus moderé, & que d'ailleurs le nombre & la qualité des pertes qu'il avoit faites, avoient coupé les aîles à son ambition, aussi regarda-il cet évenement d'une maniere plus tranqu'ille. Et comme nous dressons, même sans y penser, tout ce qui nous arrive vers l'objet qui nous tente le plus, au lieu de songer à profiter du desordre, qu'il prévoyoit devoir infailliblement agiter le dedans de l'Espagne, en lui retranchant l'Etat le plus éloigné, & le dernier uni à sa domi-

nation, il considera la mort de la Reine Isabelle par l'endroit le plus caché, quoi que le plus revenant à son humeur, je veux dire du costé qu'elle devoit être l'occasion de la Paix entre les deux Couronnes; & voici les motifs qui vrai-semblablement le porterent à faire cette reflexion. Il voyoit que cette mort avoit levé les deux principaux obstacles qui s'étoient rencontrez dans la derniere Negociation entre les deux Couronnes, sçavoir la reputation de la France trop avant engagée, à la protection des Seigneurs Neapolitains de la Faction d'Anjou, & sa retenuë à ne donner à l'Archiduc aucũ pretexte de rompre, parce que le premier cesseroit aussi-tôt que le Roi Catholique penseroit à des secondes nôces, qui lui pourroient donner des Heritiers; ausquels il assigneroit, par son Contract de Mariage, le Royaume de Naples pour heritage, & delivreroit par ce moyen la Noblesse de la Faction d'Anjou de la crainte qu'elle avoit de retomber sous la domination de la branche batarde d'Arragon. Le second cesseroit aussi, lors que la puissance de l'Archiduc auroit pris un ascendant redoutable à la France, sur ce que les raisons qui le faisoient respecter venant à ceder à celles qui le devoient faire craindre; l'amitié que la Frãce avoit pour lui dégenereroit incontinent en jalousie, & même dans la resolution d'interrompre les desseins hardis qu'elle s'imagineroit qu'il eût formez à son préjudice, ce qu'elle ne pouvoit faire qu'en renoüant avec l'Espagne; comme aussi le Roi Catholique, qui connoissoit parfaitement le naturel de son Gendre; & qui ne doutoit point qu'il ne dût contester les dernieres volontez de la Reine Isabelle, seroit obligé de se fortifier contre lui d'alliance & d'appui, qu'il ne pouvoit trouver ailleurs que dans la France, à moins que de se voir derechef confiné dans son petit Royaume d'Arragon; de maniere que tous les empéchemens de la

Paix étoiët ainsi dissipez. Le Roi Tres-Chrêtien se repaissoit agreablement de l'esperance de pouvoir bien-tôt donner le repos à ses Peuples, dont il affectoit d'être nommé le Pere, & de s'établir dans les Cours, aussi bien que dans les Places du Milanois, dont il souhaitoit de conserver la domination, non seulement à cause du nouveau fleuron qu'elle ajoûtoit à sa Couronne, mais encore parce qu'elle étoit, à proprement parler, l'heritage de la Maison d'Orleans, dont il estoit descendu; & que dans l'impossibilité, où la Loi le reduisoit de laisser à sa Fille une portion du Royaume de France, il souhaitoit au moins de lui conserver ce Duché, comme elle succederoit à celui de Bretagne du côte de sa Mere.

Mais comme le Roi Catholique estoit plus interessé que les autres dans cette mort, & qu'elle n'avoit pas pourtant laissé de le surprendre, au moment qu'elle estoit arrivée, ni de rompre la plus part de ses mesures, quelque précaution que j'aye remarqué ci dessus qu'il eût prise à l'encontre, il la reçût aussi d'une maniere qui n'avoit rien de commun avec celles des autres, & l'on peut dire qu'elle ne causa pas une moindre alteration dans la partie superieure de son ame, que ceux qui l'approchoient remarquerent qu'elle en avoit produit dans l'inferieure. Il avoit épousé cette Princesse, lors qu'elle estoit déja presomptive heritiere des Royaumes de Castille, cette alliance avoit non seulement augmenté sa puissance; mais encore son autorité, parce que le Gouvernement de Castille ayant toûjours esté absolu, au contraire de celui d'Arragon, où le pouvoir des Rois étoit à peu prés égal à celui des Rois de Sparte, & rien ne se rencontrant de plus ordinaire dans la Nature, ni de plus facile dans la Morale, que les plus petites parties d'un corps naturel ou Politique s'accoûtument insensiblement & reçoivent, méme sans

y penser, le mouvement des plus grandes, il êtoit arrivé que les Arragonnois avoient comme relâché quelque chose de leurs Privileges, en consideration de la nouvelle grandeur, où leur Souverain êtoit élevé, & que le Roi Catholique s'estoit luiméme licentié à y contrevenir, en plusieurs autres chefs, sous couleur que ces infractions procedoient de ce qu'il avoit pris les mœurs des Castillans, dans le sejour qu'il avoit fait à Madrid. Il est vrai que la communauté de biens qu'il avoit contractée avec la Reine Isabelle n'êtoit pas reciproque, & que cet artificieux Prince se fondant sur quelques établissemens du droit Romain qui n'êtoit point reçû en Espagne, se reserva l'entiere & la seule administration du Royaume d'Arragon & des Couronnes qui en dépendoient, sans permettre que le nom ou l'autorité de sa Famme fussent interessées dans les actes publics, au lieu que le sien estoit à la tête de toutes les expeditions qui se faisoient dans toute la Castille. Mais comme cet ordre avoit esté suivi, dés le commencement, & que d'ailleurs il sembloit être appuyé sur une maxime, qui nous reste par tradition, du droit des gens, & qui rend le Mari Seigneur, au moins en ce qui regarde l'usage, de la dot de sa Femme; aussi il n'avoit mis aucun obstacle à la felicité de leur Mariage, & n'avoit point excité de desordre qui n'eût esté promptement calmé du consentement des deux Parties. L'essence, le caractere, les effets, & les marques exterieures de Souveraineté se possedoient indivisiblement par l'un & par l'autre; les deliberations, les conseils, les ordres, & l'execution procedoient immediatement de deux; les expeditions se faisoient en leurs Noms; la reception des Ambassadeurs se faisoit en presence de l'un & de l'autre; ils faisoient toutes les dépêches sans distinction, & les Traitez étoient ratifiez en commun.

Mais la mort du seul Fils, qu'ils avoient élevé de leur Mariage, ayant introduit quelque espece de diversité dans leurs interests, en ce que la succession de Castille regardoit l'Archiduc Philippes, en qualité de Mari de Ieanne Fille d'Isabelle, lors qu'elle seroit ouverte, sans avoir égard au Roi Catholique, & par consequent lui faisoit apprehender d'estre relegué dans son Royaume d'Arragon. Le desir qu'avoit la Reine Isabelle de laisser à sa posterité les Etats, qu'elle avoit reçûs de son Pere, & la moitié de ceux qu'elle avoit acquis pendant son Mariage, l'obligeoit à chercher de nouvelles précautions, pour empêcher que son Mari ne pût faire aucun tort à son Gendre, au cas qu'il épousât une seconde femme & qu'il en eût d'autres enfans. Toutes les marques d'affection, que leurs Majestez Catholiques se donnoient l'un à l'autre, ne les rendirent pas moins soigneux de procurer ce qu'elles jugeoient important à leurs fins particulieres, par des sentimens divers, dans le Traité de Blois, comme j'ai remarqué ci-dessus, & elles donnerent quelques signes de l'occulte division qu'une prévoyance trop raffinée avoit excitée contr'elle, jusques à ce que la mort de la Reine Isabelle étant arrivée, on produisit un Testament de cette Princesse, par lequel elle laissoit au Roi Ferdinand son Mari la jouïssance de tous ses biens, Etats, Couronnes & possessions durant sa vie, & défendoit à sa Fille & à son Gendre de le troubler en aucune maniere que ce soit, dans cette puissance.

L'Archiduc averti de ce qui se passoit à son préjudice, s'inscrivit en faux contre ce Testament, & pretendit même que quand il auroit été veritable, il ne laisseroit pas d'être nul, en ce que la disposition de la défunte Reine excedoit son pouvoir, puis qu'elle s'étoit mêlée de prescrire des Loix aprés sa mort, & de changer le Droit fonda-

mental du Royaume de Castille, dans le principal Article qui l'avoit faite Reine.

Le Roi Catholique de son costé ne demeura pas sans replique, & broüilla de maniere les choses que la Posterité ne sçaura jamais precisement ce qu'elle dévra croire de ce Testament. Il soûtenoit que la Reine sa Femme n'avoit point excedé son pouvoir, puis que la chose dont elle avoit disposé n'étoit point en effet hors des limites de son autorité, quoi qu'elle le fut à l'égard de sa durée & de son execution, & qu'elle consistoit dans un Droit d'œconomie, qu'avoient tous les proprietaires sur leurs biens, de quelque nature qu'ils fussent, & dont les Princes ne pouvoient être privez, à moins que d'être de moindre condition que leurs sujets, & que par consequent la défunte Reine étant obligée de pourvoir sur la fin de sa vie à ce que deviendroit sa succession aprés sa mort, ne pouvoit être reprise de s'en être acquitté, en la maniere qu'elle avoit jugé raisonnable. Il ajoûtoit que la disposition Testamentaire n'estoit pas contraire aux maximes fondamentales de Castille parce que ces maximes portoient bien à la verité, qu'en ce qui regardoit la succession du Royaume & des Couronnes annexées, on n'auroit pas tant d'égard au sexe qu'à la proximité; mais qu'elle n'avoit rien ordonné de particulier en ce qui touchoit l'usufruit de cette succession, lequel étant distingué de la chose, dans toutes les maximes du Droit civil, pouvoit avoir esté le fondement & le terme d'une action aussi solemnelle, qu'avoit été le Testament qu'on vouloit infirmer.

Je laisse aux Historiens à juger du fait, & aux Jurisconsultes à juger de la validité de cette Piece, & puis que je ne la dois examiner ici precisement qu'en Politique, je puis joüir du plus ancien privilege de cette science, à laquelle seule il est bienseant & méme presque toûjours honorable de

douter. Et c'eſt pour cela que j'avouë ingénûment, que comme la diverſité d'intereſts que j'ai remarquée, & la précaution que la Reine Iſabelle avoit priſe ſur la fin de ſa vie, ſont des préjugez qui choquent directement la diſpoſition Teſtamentaire qui parût aprés ſa mort: auſſi le génie de cette Princeſſe & la maniere dont elle avoit agi, durant tout le cours de ſon Regne, fourniſſant à mon égard deux puiſſantes convictions, pour autoriſer la donation que le Roi ſon Mari pretendoit avoir obtenuë, qu'en demeurant aux termes que je me ſuis preſcrits j'inclinerois plûtoſt à la reconnoître pour bonne que pour ſuppoſée, & voici ſur quoi je me fonderois.

Tous les Hiſtoriens & Politiques d'Eſpagne & d'Italie, demeurent d'accord que la Reine Iſabelle vécût avec le Roi ſon Mari dans l'intelligence la plus êtroite qu'il fût poſſible dans la vie Civile, & qu'il n'éclata jamais aucun ſigne ſuffiſant, pour faire connoître aux Courtiſans d'Eſpagne les deux petites irregularitez, que j'ai remarquées. De plus cette Princeſſe fit tout ce qu'elle pût pour empêcher que le Roi Catholique n'eût lieu d'en concevoir aucun ſoupçon, & ſoit qu'en effet elle eût conduit la choſe du biais qu'elle ſouhaitoit, ſoit qu'elle prît plaiſir à ſe flatter elle-même en ce point, il eſt certain qu'elle s'imagina d'être parvenuë à la fin qu'elle s'étoit propoſée vers le dernier periode de ſa vie, & qu'elle crût que le Roi ſon Mari n'avoit rien ſçû de cette eſpece de paſſion compoſée de défiance & de jalouſie qui la tourmentoit; ainſi deſirant lui donner une derniere marque d'affection conjugale, & ſe voyant proche du terme où tous les refroidiſſemens, qui ſurviennent en matiere d'amitiez, ont couſtume de ceſſer, au moins ſi l'on s'en rapporte aux Philoſophes moraux d'Eſpagne, à compter depuis Seneque juſqu'au Docteur Huarte, eſt-il poſſible

qu'alors

qu'alors elle pensât à lui ravir plus de la moitié de sa grandeur passée, en ne se mettant point en peine de lui conserver les Couronnes de Castille, ou plûtôt en permettant qu'elles lui fussent enlevées par un Gendre ambitieux, dont elle ne connoissoit pas assez le naturel, pour s'y fier absolument, ni pour vouloir exposer son Mari à sa discretion, en un point aussi delicat qu'étoit celui de la Souveraineté ? Mais il faloit bien qu'elle fût retablie plus fortement que jamais dans cette ancienne inclination, pour témoigner comme elle fit, au rapport des plus grands Historiens, à tous les Grands d'Espagne qui venoient lui dire adieu, qu'il étoit plus utile aux Castillans de perseverer sous la prudente Administration du Roi son Mari, tant qu'il plairoit au Ciel de lui conserver la vie, que de passer sous quelqu'autre Gouvernement, quelque avantageux qu'il leur parût être, & que si sa Fille & son Gendre se donnoient la peine d'examiner la chose sans passion, ils concevroient d'abord, qu'il n'y alloit pas moins de leurs interêts que de celuy de leurs peuples, de laisser au Roi Catholique l'entier usage de l'autorité qu'il avoit exercée avec aplaudissement, durant tant d'années, en ce que comme l'un & l'autre devoient naturellement succeder à ce Prince, ils avoient besoin d'apprendre sous sa domination l'Art de gouverner les Espagnols, suivant leurs humeurs & leurs Loix ; mais principalement l'Archiduc qui n'étoit point originaire du Païs, & qui, par consequent, ne remarqueroit pas d'abord cette puissante inclination dans les Castillans ; qui leur faisoit agréer tout ce qui partoit de leurs Princes, pourvû qu'ils fussent leurs Compatriottes ; qui avoit esté élevé dans le Gouvernement de Flandres, où les affaires aussi bien que les Loix, étoient differentes & presque toûjours opposées à celles d'Espagne ; & qui n'ayant ni Ministres ni confidens Espagnols, vien-

droit à la Couronne sans aucune disposition necessaire à la soûtenir avec éclat, s'il y parvenoit immediatement. Enfin, je puis dire que comme la Reine Isabelle s'étoit accoûtumée à rafiner sur toutes choses à l'exemple de son Mari, elle crût dans le temps qu'elle devoit avoir le raisonnement plus épuré, que l'unique moyen d'empêcher le Roi Catholique de se remarier, & par consequent le plus court expedient pour faire retomber un jour sur la tête de sa Fille les Couronnes d'Arragon, aussi bien que celle de Castille, consistoit à leurrer, pour ainsi dire, le veuvage du Roi Catholique de l'Administration entiere de l'Espagne, & à le retenir en état de continence par le plaisir qu'il gouteroit à Regner seul, parce que sa plus forte ambition étant alors pleinement assouvie, il vivroit dans une tranquilité d'esprit, qui ne seroit troublée que par la crainte, qui se renouvelleroit en lui de temps en temps, que son Gendre ne vint à la troubler dans la jouïssance de la Castille, & cette crainte l'emportant sur toutes les considerations d'un second Mariage. C'est la seule chose qui pouvoit fournir à l'Archiduc un pretexte legitime, de remuër & dispenser le Castillan de le reconnoître, au lieu qu'il aimeroit mieux vivre dans le Celibat qui lui conserveroit toute l'autorité, dont il jouïssoit en Espagne, que de se voir reduit à partager sa puissance en même temps qu'il partageroit son lit; d'où il arriveroit que Sa Majesté Catholique s'affermissant dans la resolution de demeurer, ce quelle étoit devenuë par le Testament de la Reine Isabelle, maintiendroit l'Arragon & la Castille dans l'union que ces Etats avoient contractée, & les laisseroit sans être divisez, à la posterité de leur Fille unique.

Quoy qu'il en soit, il est constant que le Roi d'Espagne n'eût pas plûtôt appris, que l'Archi-

duc ne vouloit pas acquiescer au vrai, ou supposé Testament de sa belle-Mere ; qu'il recherha l'Alliance du Roi Trés-Chrêtien, qui n'avoit point alors d'objet plus present à sa pensée, que de s'opposer à la grandeur future de l'Archiduc, en arrêtant la conjonction de tant d'Etats qui concourroient à lui former la plus vastes Monarchie de l'Europe, écouta les propositions de Sa Majesté Catholique avec d'autant plus d'application, que l'Empereur avoit refusé de ratifier le Traité qu'il avoit fait avec la France. De maniere que les interêts de ces Princes s'accordant alors dans leur destination prochaine, & la mort de la Reine Isabelle ayant levé tous les empêchemens, que leurs Ministres avoient rencontrez dans la derniere negociation, la Paix fût concluë entre les deux Couronnes au mois d'Octobre de l'Année 1505. dans la Ville de Blois, par un Traité des plus solemnels que la Politique moderne reconnoisse, & qui contenoit en substance que le Roi Catholique épouseroit Germaine de Foix Niéce du Roi Trés-Chrêtien, à condition que la France lui assigneroit pour sa dot la part qu'elle pretendoit au Royaume de Naples, & que le Roi Catholique payeroit, dans le terme de dix ans, sept cens mille écus à la France, pour la dedommager des frais qu'elle avoit fait en divers temps pour la conquête, ou pour la conservation du même Royaume ; & de plus assigneroit presentement à sa nouvelle Epouse trois cens mille ducats pour son doüaire ; que tous les Seigneurs de la Faction d'Anjou & generalement tous les Neapolitains, qui avoient servi le Parti de France dans les dernieres & même dans les precedentes revolutions pourroient librement retourner dans leur Patrie, sans autre obligation que de faire un nouveau serment à Sa Majesté Catholique, & seroient rétablis dans

tous leurs biens, Dignitez, Privileges, & Benefices, dont ils joüissoient lors que la rupture étoit survenuë entre les deux Couronnes ; laquelle rupture, pour retrancher toutes sortes d'obscuritez & d'équivoque, fût assignée au jour que les François s'emparerent de Tripolde ; que toutes les confiscations que le Roi Catholique avoit accordées à leur prejudice seroient nulles, & que le Marquis de Bitoute & de Gesvolde, les Princes de Rossano & de la Maison de Saint Severin, & generalement tous ceux que l'Espagne avoit fait prisonniers dans la derniere guerre, seroient mis en liberté, sans qu'ils pussent être retenus par quelque cause ou quelque interpretation qu'on pût donner au present Traité ; que le Roi Trés-Chrêtien ne prendroit plus la qualité de Roi de Ierusalem & de Naples, & que la reconnoissance & les hommages qui seroient rendus à l'aveuir par les Seigneurs Neapolitains, tant exilez, ou prisonniers qu'autres, n'auroient qu'autant de force qu'ils seroient conformes au present Traité que le Roi Catholique seroit obligé de faire inserer, & specifier les mêmes conventions dans l'investiture qu'il obtiendroit du Saint Siege, & qu'au cas que Madame Germaine mourût sans enfans avant le decés du Roi Catholique son futur Epoux, la portiõ du Royaume de Naples que la France avoit assignée pour sa dot, seroit acquise à son Mari, sans que ses heritiers directs ou collateraux y pussent rien pretendre ; comme reciproquement, si le Roi Catholique venoit à deceder le premier, la même portion qui servoit de dot à sa femme retourneroit à la Couronne de France ; que le Roi Catholique seroit obligé d'assister Gaston de Foix Frere de sa nouvelle Epouse à conquêter le Royaume de Navarre, que ce jeune Prince pretendoit avoir été usurpé sur sa Maison, par Catherine de Foix sa Cousine & Iean d'Albert son Mari, & que

le Roi Trés-Chrêtien contraindroit la veuve du feu Roi de Naples Frederic d'aller avec ses deux enfans en Espagne, à condition que le Roi Catholique lui assigneroit une pension honnête ; & si elle refusoit de faire ce voyage, le Roi Trés-Chrêtien ne la pourroit plus retenir ni souffrir dans aucun de ses Etats, & même seroit obligé de l'en faire sortir au plûtôt ; & de retrancher à elle & à ses enfans tout ce qu'il leur fournissoit pour leur subsistance.

DISCOURS HUITIE'ME.

Quel accident renversa la suite des projets que le Roi Catholique avoit formez sur la paix, en quoi l'on peut dire que sa Politique agit trop mollement à l'égard de son Gendre; d'où vient que celui-ci se mît si hautement en possession des Royaumes de Castille, à l'exclusion de son beau-Pere & contre le Testament de la Reine Isabelle & quels furent les degrez & le comble du mauvais traitement que le Roi Catholique reçût de l'Archiduc.

LE dessein du Roi Catholique dans la Conclusion de la Paix, dont je viens de parler, n'étoit pas le même que celui qu'il avoit eu dans la suspension d'Armes particuliere & dans la Tréve generale, parce que le renversement que la mort de la Reine Isabelle avoit causé dans les affaires estoit passé dans ses interests, & l'avoit obligé de se proposer pour fin principale ce qui n'avoit servi que de moyen dans les deux precedentes conventions. Ainsi la conservation du Royaume de Naples, esperée par des voyes indirectes, avoit esté le but de la premiere negociation; comme la même conservation directement pretenduë avoit esté le veritable & même l'apparent sujet de la deuxiéme, & toutes les démarches artificieuses que l'Espagne avoit faites pour y parvenir, n'avoient esté considerées dans le Conseil de Madrid ni mises en pratique par ses Ministres qu'à

proportion du plus ou du moins de facilité qu'elles y pouvoient contribuer.

Mais l'intention du Roi Catholique, dans la negociation de la Paix, consistoit à deux fins subordonnées l'une à l'autre, qui gardoient entre elles cette espece de proportion qui sert de fondement à la Morale, pour distinguer dans la même action Spirituelle & par consequent indivisible, deux sortes de mouvemens, dont l'un est appellé prochain & l'autre éloigné. La fin prochaine du Roi Catholique estoit de se maintenir dans la joüissance du Royaume de Castille qui ne lui pouvoit estre contestée avec succez, tant qu'il seroit uni avec la France. Et la fin éloignée estoit de conserver le Royaume de Naples, que le Roi Tres-Chrêtien seul pourroit lui disputer. Ces deux fins étoient pretenduës de maniere que l'une devoit servir de disposition necessaire à l'autre, & qu'encore que la premiere, absolument parlant, pût subsister sans la deuxiême; la deuxiéme ne pouvoit avoir lieu pourtant ni tendre à l'effet destiné, qu'autant qu'elle seroit dépendante de la premiere.

Neanmoins, comme les projets les mieux concertez ne réüssissent pas toûjours, celui-ci qui ne pourroit estre plus estendu, pour la forme ni pour les circonstances, eût le plus bizarre évenement qu'on ait remarqué dans la Politique moderne, en ce que non seulement la subordination des fins y fût pervertie, & la prochaine ne servit point de disposition à l'éloignée; mais encore la deuxiéme eût un succés plus grand & plus étendu que le Roi Catholique ne s'imaginoit, encore que la premiere eût manqué d'abord & semblât avoir suspendu par son irregularité l'operation de l'autre. Je veux dire, que le Roi Catholique ne se maintint point dans l'usufruit qui lui étoit acquis par le Testament de la Reine Isabelle, & que nonobstant il

ne laissa pas de conserver le Royaume de Naples.

Mais ce que la Politique pouvoit observer de plus rare, dans cet évenement, consistoit dans l'essence même de l'action, qui devoit être d'autant plus soigneusement examinée, qu'elle estoit d'un autre genre que toutes celles que le Roi Ferdinand avoit pratiquées dans le cours de son Regne, & qu'il est encore aujourd'hui vrai de dire qu'elle est la seule, où l'on lui puisse reprocher d'avoir changé de conduite.

En effet, on avoit toûjours aperçû que ce Prince dans ses projets de Cabinet, & ses expeditions de Campagne, avoit uni ses interêts à ceux d'Espagne, avec tant de prudence & même de justesse, qu'il avoit été toûjours impossible aux plus curieux de les distinguer, & le déguisement avoit été si finement & si long-temps pratiqué, que ses adversaires s'étoient accoûtumez à confondre ses deux Interêts, & ne se donnoient point la peine de les separer, non pas même de la pensée, lors qu'ils traitoient avec lui.

Il n'y eût que la seule conjoncture que je décris presentement, où le Roi Catholique se dispensa de cette Regle, & ne se contenta pas de distinguer ce qui le touchoit en son particulier, d'avec le bien general de l'Espagne; mais opposa même la premiere de ces deux utilitez à la deuxiéme, en ce que la premiere fut comprise formellement dans le dessein, & servir d'objet à sa volonté pour lui faire souhaiter la Paix, au lieu que la seconde ne fut point du tout recherchée, & que bien loin de la poursuivre il prit en effet des precautions avec lesquelles elle ne pouvoit subsister; puis que le Roi Catholique ne pensoit à rien moins dans l'accommodement qu'à joindre le Royaume de Naples à l'Espagne, & qu'il pretendoit en faire un heritage separé, pour les enfans qui naîtroient de son second Mariage.

Cependant il arriva tout le contraire de ce qu'il esperoit, & l'Alliance qu'il prît avec la France hâta le soûlévement des Castillans contre lui. Le Traité ne fut executé que dans les points qui malgré l'intention de leurs Auteurs devoient commencer à former cet excés de puissance où l'Espagne s'est élevée; & pour comble d'admiration, l'interêt general de cette Couronne y fût si scrupuleusemēt procuré, que non seulement il ne l'a jamais été davantage dans les dix-huit Traitez qui l'ont suivi; mais encore les droits de la Couronne de Castille ne pouvoient être maintenus, comme on l'a reconnû depuis, par une autre maniere que par celle dont le Roi Catholique se servit pour les abandonner, & pour solliciter les siens. Mais pour me rendre plus intelligible, en rapportant par ordre & d'un air Historique ce que je viens de representer confusement; il est necessaire de remarquer, que les Castillans n'eurent pas plûtôt appris les secondes nôces du Roi Catholique qu'ils députerent secretemēt vers l'Archiduc Philippe, pour le supplier de hâter son voyage en Espagne, & de venir recevoir au plûtôt le serment de ses nouveaux sujets. Leur procedé étoit fondé sur ce qu'il y avoit déja long-temps que la domination du Roi Ferdinand estoit importune, & qu'ils esperoient vivre avec plus d'éclat & jouïr d'une liberté plus étenduë sous un jeune Roi, dont l'humeur estoit portée à la magnificence, que sous un *vieux Catalan*, c'est ainsi qu'ils nommoient le Roi Catholique, par l'antipathie qu'il y avoit toûjours euë entre leur Nation & celle d'un des Royaumes hereditaires de ce Prince, à qui le chagrin de la vieillesse augmentoit de jour en jour la severité des mœurs, & qui s'estant accoûtumé de jeunesse à l'épargne dont les Rois d'Arragon avoient besoin, à cause du peu de revenu qu'ils tiroient de leur Couronne, ne pouvoit souffrir la dépense, que les Grands de

Castille faisoient, quand ils estoient à la Cour de leurs Rois.

Mais quelque dégoût que les Castillans eussent du Gouvernement present, & de quelque felicité qu'ils se flattassent, sous la domination de l'Archiduc, il est certain qu'ils n'eussent point excité de remuëment pour y parvenir plûtôt, & qu'ils ne se fussent point ingerez de troubler le repos du Roi Catholique, s'il n'eût mis le feu lui-même à la matiere déja toute disposée, à s'embraser, & si l'Alliance qu'il alloit traiter avec une Nation, que les Castillans nommoient leurs ennemis, n'eût fait éclater leur mecontentement au point d'envoyer un Agent secret à l'Archiduc pour hâter son voyage. Ainsi la prudence du beau-Pere fût abusée en ce qu'elle avoit concerté de plus delicat, & le Gendre qui dissimuloit avec tant de scrupule son mecontentement, dans l'incertitude où il étoit de la maniere dont il seroit accueilli de ceux qui devoient être ses sujets, leva le masque aussi tôt qu'il eût appris la disposition des esprits, & sans observer aucune des formalitez que le droit des gens & la bienseance même vouloit qu'il rendit au Roi Catholique, il partit des côtes de Flandres avec une Armée, qui n'estoit pas tant considerable par le nombre, que par l'élite des troupes qui la composoient ; mais auparavant, pour montrer à son beau-Pere qu'il avoit changé de genie & qu'il avoit pris celui d'Espagne, lors qu'il en étoit Souverain, il lui joüa d'une contre-ruse à dessein de surprendre les empêchemens dont il pouvoit traverser ou son voyage, ou son debarquement. Il dépêcha *Jean Manuël* son confident, avec plein pouvoir de traiter avec lui de toutes les circonstances, qui regarderoient l'entrée ou le sejour qu'il feroit en Espagne, & d'acquiescer à toutes les propositions de Sa Majesté Catholique. Ce confident s'acquita si finement de sa commission, que malgré toute

la jalousie & les défiances du Roi Catholique, il conclut avec lui une espece de Compromis, par lequel il estoit stipulé que Sa Majesté Catholique & l'Archiduc s'entr'intituleroient conjoinrement Rois d'Espagne, de la même maniere qu'on avoit accoûtumé de faire du vivant de la Reine Isabelle, & sans autre changement, sinon que l'Archiduc entreroit dés à present dans la Place & rempliroit le vuide qu'on voyoit dans les actes publics de Castille depuis sa mort, & que Sa Majesté Catholique donneroit à l'Archiduc une partie du revenu de Castille, & possederoit les autres sans trouble. *Ce Traité ne se trouve point.*

Il n'est pas difficile de penetrer le motif, qui porta le Roi Catholique à cet accommodement, & ceux qui sçavent combien étoit rendre du côté des revolutions, que le different qui venoit de naître pouvoir causer dans l'Espagne, ne trouverent point étrange qu'il eût si-tôt écouté des propositions qui ne tendoient qu'à l'amuser, ni qu'il eût dégarni de Troupes tous les Ports d'Espagne, pour escorter un Prince, qui ne venoit que pour lui contester la plus grande partie de son autorité, & qui ne lui donnoit point d'autre assurance de sa moderation que la parole & le seing d'un Favori, qui pouvoit estre desavoüé sous le moindre pretexte; mais ce qui m'étonne, & ce qui suspend mon raisonnement, jusques à ce que j'aye découvert une excuse plus legitime que celle que les Politiques d'Espagne alleguent en ce lieu; c'est que le Roi Catholique avoit resolu, ou de s'arrester precisement à la volonté de la Reine Isabelle ou de se relâcher, au cas que son Gendre n'y voulut acquiescer. S'il s'estoit confirmé dans l'un de ces deux sentimens; pourquoi l'abandonnoit-il, sans y être contraint par aucune rencontre qu'il n'eût prévûë; & pourquoi donnoit-il envie de lui disputer une possession, qu'il témoignoit avoir crainte de perdre? Pourquoi fournissoit-il

lui-même les premieres ouvertures pour infirmer un Testament, qu'il ne se jugeoit pas capable de maintenir ? & pourquoi faisoit-il semblant de revoquer en doute des principes qui ne subsistoient que parce qu'ils étoient tous indubitables ? Pourquoi partageoit-il un usufruit qu'il pouvoit conserver tout entier, & puis qu'il n'avoit non plus de droit à une portion qu'à la solidité de Castille ? Pourquoi donnoit-il lieu de croire qu'on ne lui pouvoit entierement ôter en se dessaisissant d'une partie, sans y être contraint ? Pourquoi prenoit-il si mal son temps, lui qui l'avoit si bien choisi dans les autres rencontres, que d'ouvrir tout à fait son cœur à son Gendre, dans une conjoncture, où celui-ci commençoit à lui cacher le sien ? Et pourquoi encourageoit-il les Castillans dans leur revolte, en avançant des choses qui leur feroient connoître qu'ils étoient d'autant plus excusables, que celui dont ils vouloient secouër le joug estoit le premier à le declarer unique.

Si le Roi n'estimoit pas que son autorité fût suffisamment affermie par le Testament de sa Femme, pourquoi renfermoit-il l'ambition de son Gendre dans une espace si étroite, aprés lui avoir permis de voler si haut ? Et ne sçavoit-il pas par sa propre experience que le point de la Souveraineté est encore plus indivisible dans son caractere que dans sa nature, & que le pas étoit si glissant du Titre à la Proprieté, qu'il n'y avoit point de démarche si ferme, qui ne s'arrêtât à l'un, quand elle estoit en état de passer à l'autre ? Pourquoi irritoit-il des desirs qu'il n'avoit pas dessein de satisfaire ? Pourquoi produisoit-il un Soleil-levant à ses Peuples qu'il sçavoit être prêts de l'adorer ? Pourquoi ne l'obligeoit-il pas à lui donner d'autres seuretez, avant que de lui laisser prendre terre, puis qu'il n'avoit plus desormais la France à redouter ? Pourquoi ne faisoit-il pas revenir une partie des

forces en Espagne, que la conclusion de la Paix lui rendoient inutiles au Royaume de Naples? Pourquoi ne profitoit-il point de la conjoncture que la fortune lui presentoit, lors qu'elle agita si long-temps l'Archiduc sur l'Ocean; qu'elle le contraignit de relâcher en Angleterre, qu'elle l'y retint plûtôt en qualité de prisonnier que d'étranger, battu de l'orage, & qu'elle ne lui permît d'en sortir que sous des conditions qui ternissoient sa reputation? Pourquoi n'employoit-il pas cette precieuse intervalle à s'assurer des Ports de Castille, & à se remettre dans l'inclination des Grands, qu'il n'avoit perduë que par des sujets trés-legers, à retenir les peuples qui n'étoient pas encore engagez dans la revolte par la representation des horreurs de la guerre Civile? Ou s'il jugeoit que ces precautions ne fussent pas suffisantes; pourquoi ne se resolvoit-il pas à ceder plûtôt à ses propres sujets quelqu'unes des moindres dépendances de sa Souveraineté, afin de les attacher ainsi par une obligation indispensable à ses interests, qu'à remettre malgré qu'il en eût à son Gendre toute l'autorité qu'il avoit sur eux? Pourquoi n'attendoit-il pas de pied ferme l'abord de son Gendre, & ne le recevoit il point dans une posture qui fut du moins capable de l'étonner, en prenant terre? Et pourquoi ne convenoit-il pas avec lui de toutes les difficultez qui restoient à décider entr'eux, avant que de souffrir qu'il eût débarqué ses Troupes? Alors on auroit vû (ou toutes les conjectures de la Politique sont fausses) que ce jeune Prince, sans argent & sans experience, dont les Troupes s'étoient plûtôt embarquées pour aller prendre possession de la Castille que pour la debattre, qui ne s'étoit avancé que sur les esperances que les Grands lui avoient données, & qui n'avoit aucune Place dans tout le Païs, qui lui pût servir de retraite ou d'azile, que ce jeune Prince, dis-je, auroit

moderé son ambition, d'autant plus aisément qu'elle ne subsistoit encore que dans son idée,& se seroit laissé persuader de s'en retourner, sans se laisser voir aux Castillans,ou s'il eût esté trop delicat en matiere d'honneur,pour digerer cette condition, il auroit du moins consenti de n'y faire de sejour qu'autant qu'il en faloit; pour reconnoître en quoi consistoit la Succession qui lui êtoit échûë, & se seroit incontinent embarqué pour retourner en Flandres.

Mais pendant que le Roi Catholique s'estoit imaginé d'avoir conservé le total, en ne partageant avec son Gendre que le Titre, & ne lui donnant qu'une pension mediocre pour tout le revenu.Celui-ci monta sur Mer avec sa Femme,& Ferdinand son second Fils, & prit la route d'Espagne avec un vent assez favorable durant deux jours; mais au troisiéme il fut battu d'une si rude tempête, que sa Flotte fut entierement dissipée, & le Vaisseau qui le portoit échoüa sur la Côte d'Angleterre, où le Roi Henri VIII. ne fût pas plûtôt averti de son naufrage qu'il envoya les principaux Seigneurs, qui se rencontrerent alors auprés de sa Personne, pour le recevoir & pour le mener à Londres, en attendant que le calme lui permit de recueillir le debris de sa Flotte.

L'Archiduc qui n'êtoit point en êtat de resister aux volontez du Roi, puis qu'il n'avoit point de Navire qu'il pût presentement mettre à la voile,& que d'ailleurs il y avoit à craindre qu'il ne fournit aux Anglois un pretexte specieux pour se saisir de sa Personne en qualité d'Espion, s'il s'excusoit d'aller à Londres, se laissa conduire où l'on voulut, & fut reçû de la Cour d'Angleterre avec toute la magnificence possible. Il est vrai qu'on lui fit acheter cherement cet accueil. Comme Henri VII. étoit un des plus adroits Politique de son Siecle,il ne laissa point échaper cette Aubeine que

la Mer avoit relâché dans ses Ports, qu'il n'en eût auparavant tiré toute l'utilité qu'il pouvoit esperer, sans contrevenir directement au droit des gens. Il le fit donc solliciter, en attendant que sa Flotte se ramassât vers l'embouchure de la Tamise, de remettre entre ses mains le Duc de Suffolc, à qui l'Archiduc avoit accordé la permission de vivre dans ses Etats, & qui se trouvant desormais le seul Prince qui restoit de la Maison d'Yorc, étoit aussi le seul qui pouvoit disputer la Couronne au Roi d'Angleterre. Il faut avouër que l'Archiduc chercha toutes les défaites que l'esprit humain pouvoit inventer, pour s'empêcher d'accorder ce qu'on lui demandoit: Mais comme l'interest du Roi Henri VII. ne pouvoit être plus grand, à ne plus souffrir parmi les Etranger l'Instrument avec lequel ils lui pouvoient allumer la guerre civile dans l'Angleterre quand il leur plairoit, & qu'il n'étoit point d'humeur à se rebuter pour les premiers refus, il poursuivit sa pointe avec tant de chaleur, & sçût si bien faire comprendre à l'Archiduc, quoi qu'indirectement, ou pour m'exprimer dans les termes des Historiens Anglois, il lui donna tant d'occasion de craindre qu'il ne sortiroit jamais d'Angleterre, sansavoir livré le Duc de Suffolc, ou volontairement, ou par force, qu'il y consentit enfin, aprés que Henri VIII. lui eût fait serment qu'il ne le feroit point mourir.

C'est ici que j'aurois beau champ pour examiner deux des plus fameux Problêmes de la Politique moderne, sçavoir si Henri VII. qui se faisoit nommer *le Salomon de son Siecle* en Angleterre, pouvoit exiger de l'Archiduc la Personne du Duc de Suffolc, & si l'Archiduc étoit reduit à des extrémitez assez grandes, pour la lui remettre, sans violer les Loix de l'hospitalité & de sa conscience. Et cette discussion seroit d'autant plus agreable, que le Chancelier Bacon, qui passera dans l'esprit

de la posterité pour un grand Personnage, & des mieux entendus de nôtre Siecle dans la Science civile, semble avoir épuisé tous les secrets de l'Art & de toute la force du raisonnement, où l'on a reconnu qu'il excelloit particulierement à déguiser cette action, & même à justifier celui qui en étoit l'Auteur, dans le Livre qu'il a composé de sa vie. Mais comme je ne me suis proposé que l'éclaircissement des seules difficultez qui regardoiẽt la Politique d'Espagne, & que les deux que j'ai designées appartiennent proprement à celles d'Angleterre, ou de Flandre, ou plûtôt à l'une, ou à l'autre indivisiblement, je ne dois point ajoûter aux fautes qui me sont inconnuës dans mon Ouvrage, celle-ci que je puis éviter, ni souffrir qu'on me reproche avec justice d'avoir anticipé sur le travail des autres, aprés en avoir entrepris un assez vaste pour épuiser toutes mes forces.

L'Archiduc étant enfin échapé d'Angleterre, aux conditions que je viens de representer, arriva heureusement en Biscaye au Port des Colonnes, où tous les Grands d'Espagne accoururent pour lui baiser les mains. Le Roi Catholique irresolu plus que jamais sur ce qu'il devoit faire, & ne voyant plus de moyens capables d'arrester le concours, se laissa emporter au torrent, & suivit l'exemple qu'il avoit auparavant blâmé. Il s'engagea dans la foule de ceux qui venoient complimenter son Gendre, & lui donna lieu de produire desormais son ambition dans toute son étenduë, par une démarche si peu sortable à la qualité qu'il avoit prise depuis la mort de sa Femme. En effet, l'Archiduc qui s'étoit ingeré de se faire nommer Prince d'Espagne, lors que la Reine de Portugal, Sœur aînée de sa Femme vivoit encore, & qui n'avoit pû estre détourné du voyage de Castille, ni par les Conseils de l'Empereur Maximilien son Pere, ni par les ruses du Roi Catholique, ni par

les menaces que Louïs XII. lui faisoit des armes Françoises, ni par les divisions civiles, & la guerre ouverte que le Duc de Gueldres lui suscitoit dans ses propres Etats. L'Archiduc, dis-je, ne se contint plus dans les bornes qu'il avoit prescrites à sa passion dominante, en partant de Flandres, lors qu'il apperçût que sa presence avoit produit un changement encore plus notable dans son beau-Pere, que dans l'esprit des Castillans. Et comme les bonheurs qu'il recevoit de tous côtez surpasserent son attente, ils confondirent ses premiers ressentimens; de sorte qu'il ne jugea plus qu'il y eût de l'injustice à recevoir presentement des Couronnes qu'on lui venoit presenter à l'envi, ni qu'il y eût de l'incivilité à en priver un Prince qui sembloit n'estre venu au devant de lui, que pour lui ceder ses droits.

Il s'avança dans le Païs, pour reconnoître de plus prés l'inclination des Peuples, il n'épargna rien pour les confirmer dans l'aversion de son beau-Pere, & reçût publiquement l'hommage & les protestations des Grands envers & contre tous, & conduisit ses intrigues avec tant de bonheur & de promptitude, que le Roi Catholique se vit presque en un moment abandonné de tous ses Courtisans, à la reserve du Duc d'Atrie & méme de tous ses Ministres, excepté le Cardinal *Ximenés*. Ce débordement d'ambition eût de facheuses suites, à mesure qu'il croissoit davantage, & l'Archiduc, voulut desormais traiter de pair en toutes choses avec son beau-Pere. Il ne le vit plus que rarement, encore estoit-ce sous des conditions si rudes, qu'il faloit avoir ou toute la bassesse d'un particulier, ou toute la dissimulation d'un Prince, pour les accepter. Leur entrevûë se faisoit seulement à cheval, en pleine Campagne à certaines distances, & dans un partage de terrain aussi juste que s'ils fussent entrez dans un Tournoi.

L'Archiduc rêpondit toûjours en François au Roi Catholique, qui luy parloit en Espagnol. Leurs Conferences estoient presque aussi-tôt achevées que commencées, par des gens qui avoient l'ordre, aussi bien que l'impudence de les interrompre; & comme la distance les empêchoit de s'entretenir l'un l'autre, leurs reparties se faisoient d'ordinaire à contre-sens. Je sçai bien que cette irregularité n'estoit pas tant un effet de mauvais naturel de l'Archiduc, que de l'Ascendant qu'il avoit donné sur sa Personne aux anciens Ministres de son beau-Pere, qui suivant les vieilles maximes de l'Art, ausquelles ils se vantoient d'avoir donné une nouvelle forme, avoient abandonné le Soleil-couchant pour adorer celui qui se levoit, & qui commençoit à recevoir déja les sacrifices de la multitude. Ces lâches esprits aprehendoient incontinent aprés leur desertion, que la reverence d'un Pere & l'adresse d'un grand Politique, ne levât l'obsession qu'ils venoient d'imposer à la volonté du Gendre, & pour y remedier ils n'oublierent rien pour dégoûter l'Archiduc de la vûë de Ferdinand. Mais le Roi Catholique sçachant combien un dernier abouchement lui estoit necessaire pour son repos, & pour rétablir en quelque façon sa reputation, que tant d'indignitez redoublées alloient ruïner dans ses Royaumes hereditaires, où il estoit important premierement de la conserver, fit un dernier effort pour achever de vaincre son ressentiment. Il reçût volontairement la Loi de Jean Manuël & de ses autres transfuges, qui lui vendoient si cher la conversation de leur Maître, il éluda les difficultez qu'ils y faisoient naître, & ne refusa point de condition nouvelle qu'on lui voulut imposer, quelque honteuse qu'elle fût, de quel opprobre qu'elle dût flétrir son honneur, aussi bien que celui de l'Archiduc. Il se rendit le premier au lieu destiné pour

l'entrevûë, sans autre cortege que de deux cens hommes desarmez & montez sur des mulets, au moins si nous en voulons croire la plus desinteressée relation qui en ait esté faite, & que l'Historien *Bonnacochi* nous a conservée. Il attendit fort long-temps en cette posture son Gendre, qui parût enfin en équipage d'homme de guerre, & avec un Corps d'Armée d'Allemans, qui marchoient devant lui, & suivi de tous les Grands d'Espagne qui se trouverent à la Cour. Ces deux Princes se joignirent dans une Chapelle & commencerent une conversation, où Jean Manuel vouloit intervenir, s'il n'eût esté retenu par le Cardinal Ximenés. Leur entretien ne fût pas seulement memorable pour ses circonstances, mais encore par le Personnage que ces deux Princes y representerent, & par l'excez des passions, qui y furent supprimées de part & d'autre; mais comme les affaires du beau-Pere estoient alors inferieures à celles du Gendre, ce fût aussi lui qui supprima plus de mouvemens interieurs. Pour en faire juges tous ceux qui connoissent la force des sentimens de la nature; je n'ai qu'à leur marquer cette particularité, que dans cet entretien, qui dura plus de deux heures, il ne fit aucune mention de sa Fille, quoi qu'il eût un extréme desir de la voir & qu'il l'aimât avec toute la passion d'un Pere, dont le malheur a redoublé les affections, en réünissant dans un seul objet les restes de sa substance qu'il voyoit auparavant partagées en d'autres enfans. Le Roi Catholique aprés avoir étudié l'humeur de l'Archiduc dans cet entretien, qui lui étoit necessaire pour prendre ses mesures, ne delibera plus sur le parti qu'il devoit prendre, & resolut fortement de ceder au temps & de se bannir d'un Royaume où il avoit commandé si long-temps, jusqu'à ce qu'une meilleure fortune se presentât. Il fit sçavoir à son Gendre, qu'il estoit prêt d'ajuster dans une derniere

Conference les difficultez que la brieveté du temps les avoit obligez de laisser indecises dans la precedente, & l'Archiduc qui comprit d'abord le sens de ces paroles, qui tendoient à lui remettre l'entiere administration de la Castille, y consentit, & même y reçût son beau-Pere avec plus de témoignage d'amitié qu'il n'avoit fait auparavant. Elle fut terminée en moins de temps que l'autre, & l'on demeura d'accord que la premiere convention, faite entre le Roi Catholique & l'Archiduc, seroit nulle, & que Sa Majesté se deporteroit actuellement & presentement de l'administration des Royaumes de Castille, qui lui avoit été laissée par le Testament de la Reine Isabelle, & de toutes les pretentions directes ou indirectes qu'il pouvoit fonder sur la validité de ce Testament; qu'il sortiroit de la Castille & se retireroit dans ses Etats hereditaires, incontinent aprés la ratification du present Traité, & qu'il s'engageroit par serment de n'y plus retourner, sous quelque pretexte dont il pût deguiser son retour. L'Archiduc cedoit reciproquement à Sa Majesté Catholique toutes ses pretentions sur le Royaume de Naples, & consentoit que cette Couronne lui demeurât en proprieté, quoi que la même raison qui l'avoit obligé de la disputer à la Branche batarde de d'Arragon subsistât en sa faveur; sçavoir que ce Royaume avoit été principalement conquis par les armes, & conservé par l'argent de Castille; que le Roi Catholique auroit jouïssance durant sa vie de tous les revenus des Indes, qui n'étoient alors reconnuës que pour une Isle, & qui ne passerent dans le Traité que pour cela, & que Sa Majesté recevroit dans la même condition les fruits provenans des trois grandes maîtrises d'Alcantara, de Saint Jacques, & de Calatrana, & nommeroit aux Commanderies vacantes, pourvû qu'elles fussent remplies de Castillans naturels; qu'elle auroit en outre

une pension annuelle de vingt-cinq mille ducats assignez sur les entrées de la Castille, & qu'au surplus le beau-Pere & le Gendre vivroient en parfaite intelligence.

Ces ordres furent aussi tôt executez que signez, de la part du Roi Catholique, qui ne fût pas plûtôt retiré dans Barcelone qu'il eû le deplaisir d'apprendre, que tant de soûmissions n'avoient point esté capables d'allentir la persecution de son Gendre, & que le nouveau Roi n'avoit pas esté plûtôt reconnû qu'il avoit cassé la plûpart des constitutions que son beau-Pere avoit établies, depossedé les Principaux Officiers d'épée & de Magistrature, qui lui avoient obligation de leurs Gouvernemens, & de leurs Charges, tâché de decrediter autant qu'il avoit pû le Regne precedent, & ruïné tous les vestiges qui pouvoient renouveller aux Castillans l'idée de leur ancien Maître; mais comme les desordres en fait de Morale ont aussi bien leur comble que les Reglemens, & que la methode que j'ai resolu de garder dans cet Ouvrage m'oblige de suivre les Rois d'Espagne pas à pas, aussi bien dans leur infortune que dans leurs prosperitez, jusq'à-ce que j'aye representé les unes & les autres dans leur dernier periode; je ne puis me dispenser de remarquer ici que le Roi Catholique, aprés avoir enduré de son Gendre les dernieres rigueurs, que l'ambition & les mauvais conseils lui pouvoient alors inspirer contre sa Personne, commença de souffrir les contre-coups de la méme passion, dans la seule partie hors de soi-méme, à l'égard de laquelle il étoit sensible, je veux dire en sa Fille unique, par le desespoir qu'il eût d'entendre que la mauvaise humeur du nouveau Roi n'avoit fait que changer de sujet, & qu'elle s'en prenoit maintenant à sa Femme, qui lui avoit aporté de si beaux Etats & des esperances encore plus certaines. En effet, quoi que cette Prin-

ceſſe fût veritablement la Reine de Caſtille, & que ſon Mari n'eût point d'autres droits d'y commander, que celui qu'il emprunta d'elle, ne pût pourtant jamais l'endurer dans une Societé ſi legitime, & chercha des pretextes honteux & des cauſes odieuſes, pour la priver d'un Sceptre qu'il ne tenoit que de ſes mains. Mais ce qu'il y eût de plus étrange dans cette procedure ce fut, que la ſeule choſe qui vrai-ſemblablement le devoit adoucir l'arreſta, & que le nouveau Roi convertit les empreſſemens d'amour que ſa Femme avoit pour lui, en autant d'inſtrumens pour la perſecuter, ſans pouſſer à bout ni la patience ni l'indignation de ſes Peuples. Cette Princeſſe voyoit ſon Mari dans un point aſſez extraordinaire, pour renouveller les plus rares ſymptomes que la Philoſophie attribuë à cette paſſion, & comme on appercevoit ſon embonpoint & ſa ſanté, ou diminuër, à meſure qu'elle en eſtoit éloignée, ou ſe reparer, quand elle en approchoit, il eſtoit aiſé de reconnoître, que les alterations exterieures n'eſtoient que les ſuites de celles que l'amour excitoient dans ſon ame, & que ces effets ſurprenans ne procedoient que d'un embraſement capable de conſumer ce qui lui ſervoit de principe. Il eſt vrai que cette paſſion ſe contint aucunement dans les bornes, qui lui étoient naturelles, tant qu'elle demeura ſimple & qu'il ne s'y mêla rien d'étranger n'y de compoſé, qui la contraignit de ſortir des termes que la bienſéance lui marquoit. Mais lors que la jalouſie l'eût accrûë, par ſon mélange auſſi bien que par ſon venin, elle ſe déborda generalement ſur toutes les parties de ſon corps, & ſur toutes les facultez de ſon ame. Et comme les organes qui ſervent à l'uſage de celle-ci ſe rencontrerent par malheur les plus proches de l'imagination bleſſée, ils en contracterent une foibleſſe qui certainement devoit être ca-

ché,puis qu'elle venoit d'une cause si privilegié & si pardonnable.

Cependant, quoi que son Mari connut parfaitement d'où le mal tiroit son origine,& que la compassion voulut qu'il le couvrit, s'il manquoit d'amour pour le faire cesser, quoi que son humeur l'obligeât à déguiser cette imperfection, & que la bienséance ne pût souffrir qu'il fût le premier à reveler sa turpitude,il ne laissa pas neanmoins de regarder cet accident, comme la plus sure voye que la fortune lui pouvoit offrir, pour accomplir le plus important de ses desirs, ni de le faire servir de fondement au dessein qu'il avoit d'attirer à soi toute l'autorité & de regner seul. Il voulut donc que les Castillans fussent les témoins oculaires de l'irregularité d'esprit de leur Reine, afin que toute l'Europe le crût plus fortement sur leur déposition, par un attentat dont la seule ambition est capable,quand elle rencontre toutes les dispositions de la prudence prêtes à lui servir d'instrumens. Il agrandit autant ce defaut, qu'il en avoit besoin pour rendre sa Femme méprisable à ses propres sujets ; il pretendit qu'elle avoit l'esprit tout à fait renversé, quoi qu'il ne fût qu'un peu affoibli, & que ce defaut même n'eût lieu qu'en de certaines circonstances. Et comme si les intervalles qui lui restoient n'eussent point esté suffisans de porter la moitié du faix de la Couronne, il l'en déchargea sous couleur d'impuissance absoluë,& la tint enfermée, pendant que les bruits qui se répandoient par ses ordres dans la Castille faisoient leurs operations. Il ne souffrit que personne la vît, que ceux qui ne pouvoient rapporter au vrai l'état de sa maladie. Il osta ce qui lui restoit de liberté, aprés avoir flétri son honneur, & pour recompense de tant grandeurs effectives & d'esperances infaillibles qu'elle lui avoit procurées, il lui ravit l'usage du premier bien de

la vie naturelle, pour la faire declarer incapable de posseder aucun des avantages de la vie civile.

Le Roi Catholique apprit toutes ces nouvelles, sans en témoigner aucune émotion, au moins qui soit passée à la posterité, & soit qu'il pensât que la chose fut sans remede, soit qu'il apprehendât d'aigrir davantage l'esprit de son Gendre, il ne fit aucun office auprés de lui pour arrester cette violence. Mais celui-ci, dont l'audace croissoit à mesure qu'il trouvoit moins d'obstacles, & qui vouloit porter la persecution qu'il avoit commencée jusques dans l'excez, fit sommer son beau-Pere de lui donner une declaration, par laquelle il consentoit qu'il eût seul l'administration de Castille, à cause de l'impuissance de sa Fille. Le Roi Catholique eût recours à toutes les défaites de la Politique, pour s'empêcher d'estre lui-même le Denonciateur de la honte de sa Maison; mais comme la consequence des choses qu'il avoit déja cedées ne lui permettoit plus de se roidir en celle-ci, tout ce qu'il pût obtenir de son Gendre fut que la declaration ne seroit que secrette, & qu'il n'en useroit qu'à la derniere extremité. Elle fut donc expediée, & le nouveau Roi ne manqua pas de la faire valoir, aussi-tôt qu'il l'eût reçûë, nonobstant toutes les promesses.

Le Roi Catholique se voyant abusé pour la seconde fois, ne pût faire autre chose qu'une protestation publique dans Barcelone, dont il envoya les actes dans toutes les Cours de l'Europe, que son Gendre lui avoit arraché par force la declaration dont il pretendoit se servir à l'exclusion de sa Fille. L'Archiduc ne laissa pas de passer outre, & de vouloir obliger les Grands d'Espagne à signer un acte de foiblesse du sens de leur Reine; mais ceux-ci, qui jusques là ne s'étoient point apperçûs de son égarement, & qui s'étoient rendus les premiers complices de l'opprobre de leur Nation,

tion, rentrerent tout d'un coup en eux-mêmes, & donnerent sujet au Roi Catholique de se repentir de ses fautes passées, & d'accuser la lenteur de sa propre conduite, en ce que s'il eût témoigné plus de vigueur à resister aux premiers attentats de son Gendre, il auroit esté infailliblement secondé par eux, qui sans avoir pris leurs mesures avec Sa Majesté, n'auroient pas laissé d'arrêter cette violence, lors qu'elle étoit non seulement en branle & dans son mouvement actuel, mais encore arrivée presque à son dernier periode. L'Amiral de Castille fût deputé par la Noblesse du Royaume pour visiter la Reine, & s'acquitta de sa Commission avec autant d'adresse que de sincerité. Il reconnût que la disposition de son esprit n'étoit pas absolument renversée ; & qu'il lui restoit d'assez bons intervales, pour esperer l'entiere guerison du temps ou de la medecine ; d'où il prit occasion de representer à son Mari les inconveniens qui pouvoient naître de son entreprise, & l'impossibilité toute évidente d'arracher sitôt des esprits l'amour, qu'ils avoient pour le sang de la Reine Isabelle, & le respect que les Espagnols rendoient naturellement au caractere de la Royauté, sans distinction du sexe ni de la personne qui le portoit.

Mais ce Prince qui vouloit pousser à bout ce supréme point d'ingratitude, dont il s'étoit noirci, & qui pretendoit renouveller dans nos derniers temps, l'exemple que les Siecles fabuleux avoient donné de ce que pouvoit la jalousie de regner seul, quand aprés être parvenuë au comble du dereglement, elle s'imaginoit avoir rencontré ou du moins avoir introduit dans un Etat les dispositions necessaires à la revolution qu'elle meditoit. Ce Prince, dis-je, au lieu de profiter des avis salutaires de cet Amiral, & de joüir du fruit de sa violence, comme il pouvoit faire paisiblement sans pretendre qu'elle fût autorisée par les Espagnols,

qui dans toutes les apparences ne deviendroient pas eux-mêmes les instrumens d'une degradation, qu'ils ne pouvoient ni concevoir ni souffrir qu'à regret, il fit publier l'Assemblée des Etats, pour y faire declarer sa Femme inhabile à gouverner, comme étant privée de l'usage de la raison. Alors le Roi Catholique desespera encore une fois de pouvoir détourner l'effet de cette effroyable injure, & ne voulant pas qu'on reprochât à sa memoire d'avoir été le témoin oculaire de l'infamie de sa propre Fille. Il ne fût plus capable de concevoir que son Gendre eût porté sa temerité dans un exces, qui ne pouvoit être consideré qu'avec horreur, s'il n'eût eu quelque intelligence secrete avec la France, & il ne jugea pas que les forces de ses Etats hereditaires fussent capables de le ranger à la raison, tant que cette Couronne conniveroit à son action, en empêchant qu'elle ne fût punie ; au contraire il se persuada que le Roi Tres-Chrêtien n'attendoit qu'à le voir embarqué dans la guerre contre son Gendre, pour se jetter sur le Royaume de Naples. Et comme les progrés de la peur se font presque en un moment, quand elle est accompagnée de la jalousie, il se figura qu'il y avoit un Traité secret entre la Flandre & la France, dont la violence, qui redoubloit de jour en jour, ne devoit être que le premier effet. Voilà ce qui le resolut à tenter le plus court moyen, que sa Politique lui fournissoit pour prevenir quelques uns de ces inconveniens, & pour détourner les autres en s'embarquant pour aller à Naples, aprés avoir laissé le Duc d'Alve en qualité de Vice-Roi d'Arragon en son absence.

DISCOURS NEUVIE'ME.

Quel fût le caractere de jalousie que la vertu du grand Capitaine donnoit au Roi Catholique ; quels furent les principes exterieurs & les occasions étrangeres dont elle tiroit son origine ; quel en fût le progrez depuis le premier soupçon que Sa Majesté conçût de la fidelité de ce General, jusqu'à l'entiere persuasion qu'il aspiroit à la Souveraineté de Naples ; & par quelle avanture Prosper Colonne apporta, sans y penser, la disposition à cette disgrace.

APRES avoir representé, dans le Discours precedent, la premiere partie des peines du Roi Ferdinand qui regardoient la persecution exterieure qu'il endura tant en sa Personne, qu'en celle de sa Fille unique, l'ordre naturel des choses & la suite du tems veulent également que j'exprime dans celui-ci l'autre partie, qui regarde les peines exterieures que le même Roi se faisoit à lui-méme au plus fort des innovations de son Gendre, & qui redoublerent depuis que la fortune eût cessé de le persecuter, afin qu'on ne me puisse reprocher d'avoir omis les plus curieuses & les plus delicates circonstances de la vie que j'examine, & d'avoir caché l'envers d'une piece, qu'il étoit necessaire d'établir des deux costez, dans le dessein que j'avois de rechercher la Politique d'Espagne presque dans la source, je sup-

pose pour fondement cette vieille maxime de Politique & de Medecine, que les afflictions qui viennent du dehors ne sont pas si sensibles, que celles qui tirent leur origine, & qui trouvent leur subsistance dans la matiere même qui les reçoit, parce que l'impression de la douleur étant d'autant plus forte qu'elle agit plus promptement, est d'autant plus active que sa vertu se relâche & se dissipe moins, à cause qu'elle n'a point de milieu qu'il faille parcourir avant que de commencer son operation. Elle agit avec un concours plus universel de toutes ses qualitez affligeantes, & fait ressentir ses plaintes au sujet qui la tourmente dans toute leur étenduë; d'où je prens l'occasion de faire remarquer ici que la persecution que le Roi Catholique recevoit de son Gendre, n'étoit rien, en comparaison de celle qui se faisoit en lui-même, & que si les actions secrettes des Grands meritent une attention extraordinaire, & si la Politique moderne a eu raison d'établir ses principales maximes sur ce qui se passoit dans l'interieur, & qu'elle pouvoit découvrir dans les Heros de nos derniers Siécles; j'ay lieu d'esperer que la curiosité toute seule me procurera l'avantage que j'aurois tort d'attendre de la foiblesse de mon stile, & qu'on se donnera la peine de lire exactement l'endroit où je vais découvrir les plus fines pratiques que l'Espagne ait dressées, depuis qu'elle s'est ingerée dans les affaires d'Italie.

Les services du grand Capitaine étoient montez si haut, qu'ils ne pouvoient plus être recompensez; & comme la vertu ne manque jamais d'irriter tous les yeux qu'elle éblouït, & que ceux des Souverains ont une tendresse particuliere, qui les rend plus susceptibles des mauvaises impressions que les autres. Le Roi Catholique n'eût pas plûtôt reçû de ce General, dans la conservation du Royaume de Naples, le dernier effet de prudence

& de valeur qu'il attendoit, qu'il s'en fit l'objet de ses inquietudes, & se reduisit lui-même en des termes qu'il m'est impossible d'exprimer, à moins que d'emprunter les plus vives couleurs de la Morale. La maladie de la Fille de Ferdinand & les violences de son Gendre avoient déja soûlevé dans l'ame de ce Roi toutes les passions, qui regardent le bien & le mal dans leur être naturel, avec cette difference que celles qui regardent le mal avoient esté directement formées, & que les autres n'empruntoient leur origine que du contre-coup qui rejaillissoit de l'agitation des precedentes. Cet état étoit assez pitoyable pour un commencement de persecution, & le Roi Catholique le supportoit avec d'autant plus d'impatience, qu'une si longue suite de prosperitez redoublées durant tout le cours de son Regne, avoit eu le loisir de faire sur son esprit une operation semblable à celle que nous remarquons dans les chaleurs extraordinaire, qui lors qu'elles ont été longues ouvrent tous les pores de nos corps, & les rendent tellement susceptibles du froid, que s'il arrive que sa rigueur succede immediatement & sans intervale, ils en sont tous penetrez d'abord, & souffrent un égal appesantissement dans toutes leurs parties. Mais aussi tôt que le Roi Catholique eût desesperé d'arrêter le torrent, & que le changement des Grands de Castille eût decouvert la seule opposition qui s'y pouvoit former, il passa tout d'un coup de la tyrannie des passions, de la partie concupiscible, dans celle de l'irrascible qui le déchirerent avec d'autant plus d'inhumanité, que celles qui ne le tourmentoient qu'indirectement comme l'esperance, la hardiesse & la crainte, l'affligeoient pourtant davantage, & que nonobstant l'ordre & la mesure que la Providence observe dans les maux, les contre-coups en étoient sans comparaison plus rudes que les atteintes directes. Aprés ce redoublement, il ne sem-

bloit pas que le mal dût passer outre, & ceux qui se vantoient d'être sçavans dans les maladies de l'ame, l'apprehendoient d'autant moins qu'ils estimoient que sa capacité fût desormais remplie, & que toutes les manieres dont le ressentiment peut gêner un esprit fussent épuisées. Cependant un succés imprévû montre que leur conjecture étoit mal fondée, & que le Roi Catholique se precipita lui-même dans un troisiéme état qui peut être justement appellé le dernier periode de la douleur, & qu'il est impossible de concevoir, si l'on ne suppose auparavant ce principe, que dans la même proportion que les passions qui regardent le bien, en qualité de difficile, excedent celles qui ont pour objet le bien qui ne souffre point de difficulté, les passions qui sont composées surmontent les simples & redoublent leur violence, à mesure qu'elles font un plus grand concours pour agir, parce que l'étenduë de la faculté qui leur sert alors de siege, ou pour mieux dire de champ de bataille, ne devant point être prise de la façon de celles qui sont sensibles, ni par les compas de Mathematique qui ne sont capables que de trois dimentions, & les peines interieures devant croître non seulement à proportion des trois moyens qui sont ordinaires ; sçavoir la puissance, l'agent, & l'application de l'un à l'autre ; mais encore ayant une méthode particuliere de s'agrandir ; en ce que cette application peut être moindre, ou plus considerable, suivant un nombre infini de degrez, à l'égard desquels elle s'est plus ou moins resserrée. Comme ce troisiéme débordement qui se faisoit de la partie inferieure de l'ame du Roi Ferdinand sur la superieure, étoit accompagné d'une étrange multitude d'instrumens nouveaux & plus propres à troubler, & que d'ailleurs la resistance, faite aux deux precedens, avoit consumé ce qui en pouvoit ralentir l'effet : de même ses ravages furent aussi

grands que son effusion étoit generale, & penetra jusqu'en des lieux qui n'avoient pas même esté effleurez. Davantage ces mouvemens bizarres, tous furieux qu'ils etoient, ne laisserent pas de garder quelque subordination entre eux, pour agir avec plus d'efficace, & pour faire avoir une espece de reglement nouveau dans les plus étranges de tous les desordres. Tant de passions composées qui s'étoient soûlevées en même temps, & qui ne connoissoient ni bornes, ni reserves, se soûmirent à la jalousie; mais à condition qu'elles entreroient toutes dans sa composition, & qu'ainsi la dominante n'agiroit jamais que de concert avec elles, de maniere que l'esprit du Roi Catholique devint comme le repaire d'un monstre qui n'avoit point encore parû dans la Nature, & parce qu'il est impossible de juger des passions, ni de les connoître que par leur caractere, on ne doit pas trouver étrange que je tâche de representer celui-ci. Il consistoit en des qualitez inconnuës à Theophraste, & directement contraires à celles que ce Philosophe assigne pour faire discerner chaque mouvement en détail, parce qu'au lieu que ce caractere de jalousie devoit pulluler d'un mal effectif, ou d'un bien au moins qui en eût toutes les apparences, il procedoit de la vertu du grand Capitaine, que le Roi Catholique ne pouvoit ignorer être déja parvenuë dans le degré Héroïque, & qu'il supposoit même dans un éclat plus vaste & plus pur qu'elle n'étoit en verité. D'où vient qu'ayant une source à peu prés semblable d'accidens spirituels, qui pour être nez sans contraire, sont en possession de durer toûjours, il étoit aisé de conclure qu'il persevereroit dans l'ame du Roi Catholique, tant que le grand Capitaine seroit ce qu'il étoit, & qu'à moins d'un renversement de fortune, dont celui-ci ne sembloit plus desormais capable, il seroit éternel. La maniere dont ce caractere subsistoit,

n'étoit pas moins extraordinaire que celle de sa formation, & l'on peut dire qu'il se nourrissoit & conservoit par des choses qui pouvoient servir à détruire les autres. Il croissoit à mesure que le Roi faisoit plus de reflexion sur les principales circonstances de la vie du grand Capitaine, & voici les degrez qui le conduisirent à son dernier periode. Ce Prince connoissoit le grand Capitaine pour le premier homme que l'Espagne eût jamais produit, & confessoit quelquefois, que la vanité ne pouvoit inventer de titre si magnifique, qu'il n'eût merité par ses actions, de l'aveu de ses ennemis. La Conqueste de Grenade étoit l'effet de son industrie, & de ses premieres armes, & le Roi Ferdinand n'entendoit jamais prononcer le surnom de Catholique, qu'il s'estimoit si glorieux de porter, qu'il ne se souvint de lui en estre redevable.

C'étoit Gonsalve, qui n'estant encore que Gouverneur d'une petite Place, sur les frontieres de Grenade, avoit jetté les deux Rois, qui gouvernoient en même temps ce Royaume, dans la défiance l'un de l'autre, & par ses Emissaires avoit persuadé le plus foible de recourir à la protection d'Espagne. C'estoit Gonsalve, qui dans la guerre qui s'alluma depuis, entre ces deux Princes mal avisez, avoit osé, par un excez de courage, se commettre à la foi des Maures, & s'enfermer dans la Ville de Grenade, avec une seule Compagnie de Fantassins, & deux de Cavalerie, pour dégager celui qui l'avoit appellé, de la violence que son Collegue lui preparoit. C'étoit Gonsalve qui n'avoit rien épargné, pour aquerir des Creatures à son Maître, dans la Cour où il étoit, qui avoit corrompu par argent le Gouverneur de Mondejan, dans Nihecle le Gouverneur d'Alheudin, qui l'avoit porté par les bons traitemens reçûs dans la prison, & par la liberté gratuitement donnée, à livrer sa place entre les mains de son Bien-faiteur,

& qui s'estoit prévalu d'une terreur panique, qu'il avoit lui même insinuée dans les esprits de Mahala, pour les obliger à la même deffection. C'étoit Gonsalve, qui seul entre les hauts Officiers, ne prit point de repos pendant les dix années que dura l'expedition de Grenade, & qui sçût si bien rallumer la division entre les deux Rois qui avoient été reconciliez par les Prêtres de leur Loi, qu'il obtint enfin du plus jeune, qu'il cederoit aux Espagnols la part qu'il avoit au Sceptre, pourvû qu'ils en chassassent son Competiteur, & c'est ici que Ferdinand ne pouvoit oublier, que ce Roi Maure ayant demandé que Gonsalve le vint trouver en habit déguisé pour traiter, il y estoit allé, quoi qu'il eût déja été trompé par le même Prince, sans prendre aucune des seuretez, lesquelles estoient pour lors en usage. C'estoit Gonsalve qui avoit esté demandé par les Rois de Naples, lors qu'ils eurent desesperé d'arrêter avec leurs propres forces le torrent des prosperitez de Charles VIII. qui traversant toute la longueur de l'Italie, ne trouvoit point d'obstacles, & quoi que la faveur de la Reine Isabelle eût esté necessaire pour lui obtenir la qualité de General, tous les Grands d'Espagne qui la briguoient, estoient pourtant demeurez d'accord qu'il en estoit le plus digne. C'étoit Gonsalve qui avoit sollicité la premiere defection de ceux de Calabre contre les François, & qui avoit empêché que la victoire de Seminarre remportée par Monsieur d'Aubigny n'eût aucune suite prejudiciable aux Arragonnois. C'estoit Gonsalve qui avoit menagé le retour de leur bonne fortune, & qui les avoit aidez à recouvrer la Ville de Naples, qui leur avoit appris à renfermer les Châteaux d'une si forte circonvallation du côté de terre, que Monsieur de Perci ne l'avoit pû forcer, quoi qu'il eût passé sur le ventre à deux Corps de reserve, & qui leur avoit suggeré les moyens d'affoiblir la Fa-

ction d'Anjou. Enfin c'estoit la prudence de ce même Gonsalve, qui avoit mis la premiere digue aux débordemens de l'Armée Françoise sous le Regne de Charles VIII. & si les Arragonnois estoient remontez sur le Trône de Naples, ils avoient protesté qu'ils lui devoient le retablissement, par le magnifique don d'Etats & de Villes dont ils l'avoient regalé, lors que le Roi Catholique partagea la dépoüille de ses Parent avec le Roi Louïs XII. Gonsalve avoit conquis la portion d'Espagne, avec des Troupes empruntées, & nous avoit ôté la nôtre par des actions, où la fortune, la vertu, l'adresse, & la tromperie estoient confonduës, & c'étoit par le mélange de ces quatre qualitez qu'il avoit défait les François, par tout où il les avoit combattus, à la reserve de Seminarre où il ne commandoit pas. Sa perseverance avoit forcé toutes les Places que l'on contestoit à sa valeur, & il avoit sçû non seulement aussi bien user de sa victoire que vaincre ; mais encore tourner par un autre artifice merveilleux, le succés de ses Ennemis à leur propre ruïne. Il estoit le premier des Heros qui avoit trouvé l'Art de se rendre plus fameux en conservant les Conquêtes, qu'en les faisant ; & quoi qu'il n'y eût point d'Etats au Monde plus mobile que celui de Naples, & que tant de revolutions dont il avoit été le Theatre durant plusieurs Siecles, l'eussent confirmé, s'il m'est permis d'user de ce mot, dans son inconstance, il en avoit neanmoins rendu les fondemens si fermes, que tous les Ennemis cachez ou découverts de l'Espagne, ont toûjours inutilement tenté de l'ebranler depuis. Il en avoit arraché les racines de division, qui ne manquoient jamais de pulluler de temps en temps, & comme il eût reconnu que les deux Factions d'Arragon & d'Anjou avoient servi d'instrument pour le déchirer, il les avoit si pleinement éteintes, qu'encore qu'elles ayent tâché

de ſe rétablir depuis ſous la minorité de Charles V. & lors que les Allemans firent ſemblant de lui donner un Coadjuteur à l'Empire, leurs mouvemens ont toûjours eſté ſemblables à ceux de ces corps languiſſans, qui tâchent à ſe relever d'un mal incurable, & le Royaume de Naples n'a pas même changé notablement de face. Il eſtoit le ſeul de ſon Siecle, & peut être de ceux qui l'avoient precedé, qui ſe pouvoit vanter d'avoir acquis en pareil degré la Science des Armes, & celle du Cabinet, & de les avoir ſi parfaitement ſçû faire agir de concert dans toutes ſes entrepriſes, qu'il eſt encore à preſent impoſſible de décider à laquelle des deux on doit principalement ſes Conquêtes. Ses entretiens ordinaires, & cette ingenieuſe raillerie, dont il n'uſa jamais à contre-temps, quoi qu'il en tirât preſqu'à tout moment de ſi grands avantages, qu'ils lui avoient acquis le cœur des Soldats, & ſa bonne mine avoit arrêté les Etrangers dans ſon Parti, & les y avoit retenus, nonobſtant la diſette de toutes choſes. Si l'on veut juger de ſon adreſſe à conduire une Intrigue, par le fruit que l'Eſpagne tira de ſes Negociations, il eſt conſtant qu'ayant êté fait priſonnier par un des Rois de Grenade, il ſema la guerre civile parmi les Maures & les diviſa, en attirant ce Prince, avec une partie de ſon Royaume, dans les intereſts du Roi Ferdinand, qui n'avoit pû les vaincre durant tant d'années, & qui s'en ſervit depuis pour conquerir l'autre partie. Il n'eſtoit pas plûtôt entré dans l'Italie, qu'il avoit montré que ſon genie predominoit aux deux inclinations ſouveraines de ce Païs-là, qui regardent la haine & la vangeance, en reconciliant les deux illuſtres Familles des Colonnes & des Urſins, aprés les avoir detachées de la France. Et de peur que l'averſion inveterée qu'elles avoient l'une contre l'autre ne devint funeſte au Parti d'Eſpagne où elles eſtoient entrées, ou ne ſe

renouvellassent à la premiere occasion, il les engagea si fortement dans un troisiéme vœu qui resultoit des mêmes interêts, qu'il leur avoit fait naître, dans la conservation du Royaume de Naples, qu'il ne survint pas la moindre broüillerie entr'elles tant qu'il s'agit d'empêcher aux François l'entrée d'un Païs, dont ils tenoient les plus beaux fiefs. Il estoit si jaloux de la grandeur de son Maître & de la gloire des Armes qu'il commandoit, que son Panegiriste même est contraint d'avouër qu'il n'avoit d'honneur, de foi, de conscience, ni de parole, qu'autant qu'il en faloit pour procurer l'agrandissement de l'Espagne, en toutes choses. Pour faire voir à quel point il servoit le Roi Catholique, il suffit de transcrire ici la maxime fondamentale que cet Auteur lui fait suivre dans toutes ses actions; sçavoir, qu'il étoit necessaire qu'un General d'Armée allât droit à la Victoire, sans rien déferer à la consideration du Droit ni de la Religion, parce qu'il rencontreroit toûjours dans la suite assez d'occasion de reparer le tort qu'il avoit fait.

Cependant, le grand Capitaine n'eût pas plûtôt cessé de gagner des Couronnes au Roi son Maître qu'il devint l'objet de ses soupçons & servit de pretexte à ceux qui vouloient avoir l'oreille de leur Prince, parce qu'elle ne leur estoit jamais refusée, pourvû qu'il y eût quelque plainte à former contre lui. La calomnie qui se rend toûjours insolente, quand elle est écoutée, & qui n'est pas moins dangereuse parmi les Espagnols, qu'elle est secrette, ne manqua point de faire son operation dans un cœur d'où l'on ne lui disputoit ni l'entrée ni la possession; & comme il est autant impossible dans la Morale que ceux qui ont les grands emplois contentent tout le monde: qu'il est dans la Phisique que toutes les influances des Astres & les productions du Soleil soient uniformes, parce

qu'il n'est pas moins difficile de mesurer les commissions à la vanité de tous ceux qui pretendent les meriter, ou d'ajuster la recompense à l'estime, que l'amour propre nous fait assigner à chacune de nos actions, qu'il est de ranger les mouvemens celestes sur une cadence determinée & de compasser precisement leur impression à la part de tous les Agens qui les reçoivent. Ainsi parmi tant de personnes d'humeur remuantes, ausquels les conquêtes de Grenade & de Naples avoient donné de l'exercice, il y en eût plusieurs qui crurent avoir êté maltraitez, ou méprisez & par consequent être bien fondez à faire succeder le dépit & la haine à l'esperance de la recompense, qu'ils ne jugeoient point égale à la qualité de leur service. La joye qui paroissoit sur le visage du Roi Catholique, à mesure qu'il entendoit de nouvelles depositions contre le grand Capitaine, étoit si sensible, quelque soin qu'il prit de la déguiser, que ses delateurs aperçûrent bien que leur Prince avoit resolu de le dégrader, & qu'il n'estoit plus retenu que par un de ces scrupules affectez, dont il prenoit plaisir quelquefois à s'embarasser lui-même, lors qu'il s'agissoit de commettre une injustice, qui ne lui fournissoit point de pretexte assez fort pour être colorée. Alors ils commencesent d'agir à découvert & de representer à Sa Majesté, que le merite du grand Capitaine n'étoit pas si considerable qu'on se le figuroit, & que si l'on prenoit la peine d'examiner le fonds de sa conduite, en ce qui regardoit la conquête de Naples, & de la separer du faux brillant & de l'éclat étranger qu'elle empruntoit du succés, on remarqueroit d'abord qu'elle devoit être plûtôt exposée à la censure du Cabinet, qu'aux acclamations publiques; & que les fins particulieres qu'il s'estoit uniquement proposées avoient corrompu le fruit de la generale, où le vulgaire s'imaginoit qu'il

eût aspiré ; que dans le même temps que ce General travailloit apparemment à reduire le Royaume de Naples, il introduisoit en effet toutes les dispositions qui le pouvoient faire perdre à l'Espagne ; que pour en donner une preuve sensible, il ne faloit que jetter les yeux sur cette fine prodigalité, dont il usoit aux dépens de Sa Majesté Catholique, en partageant aux Officiers de son Armée tous les revenus de l'Etat conquis;que cette action n'estoit pas sans mistere, non plus que les moindres particularitez de sa vie, & que puis qu'il s'étoit lui-même quelquefois vanté de ne témoigner rien moins que ce qu'il avoit dans l'ame, & de ne se régler jamais par les maximes ordinaires, il avoit sans y penser donné lieu de presumer, que sa magnificence n'estoit pas seulement qu'à dessein de conserver l'amitié des Soldats envers & contre tous, mais encore de jetter Sa Majesté dans une indigne, mais pourtant necessaire dépendance de ses profusions, en ce que si elle les confirmoit elle chargeoit ses autres Etats de la dépense d'un grand Royaume, dont les garnisons ne pouvoient estre entretenuës que par des sommes excessives, qui devant passer par les mains du grand Capitaine, mettroient les gens de guerre en état de lui avoir à tout moment de nouvelles obligations. Et si elle refusoit de les ratifier, elle se chargeroit de la haine publique, & noirciroit sa reputation, qui desormais estoit inseparable de celle de l'Espagne, des deux plus importantes lâchetez dont on pouvoit soupçonner un Souverain, sçavoir d'avarice & d'ingratitude, que ces reproches estoient d'autant plus à craindre, que la reputation du grand Capitaine y seroit moins interessée, & qu'au contraire elle en recevroit un nouveau lustre, en ce que remettant sur les ordres qu'il avoit reçûs de Madrid l'envie de ce qu'il executoit de rigoureux, il ne laissoit pas d'obliger ceux qu'il

refuseroit, en leur faisant voir les Lettres de recommandation qu'il envoyeroit pour eux à Sa Majesté Catholique, & puis en leur remontrant qu'elles auroient esté rebutées; que le changement d'humeur qu'on remarquoit dans ce General, ou plûtost la manifestation des vices interieurs qui paroissoient de jour en jour, à mesure qu'il apportoit moins d'artifices pour les déguiser, fournissoient des fondemens plausibles pour appuyer cette conjecture, & que la présomption qui le possedoit depuis la déroute des François au passage du Garillan, n'estoit pas tant un déreglement que la prosperité mal digerée avoit excité dans son ame, que le premier Symptome d'un homme qui commençoit à porter ses desirs jusques là même, où sa pensée ne pouvoit atteindre; qu'il s'étoit enrichi des tresors de quatre Rois, & des dépoüilles d'une Faction nombreuse, & que des fiefs considerables qu'il avoit eûs en sa disposition, il en avoit retenu pour lui, ou distribué à ses confidens les meilleurs, en surprenant le Conseil de Madrid, dans l'état qu'il lui avoit envoyé de cette Couronne; de maniere que ne restant plus à Sa Majesté de grace à donner, & l'oppression des Neapolitains qu'on pouvoit encore soûtenir être l'ouvrage de la cruauté ou l'effet de la connivence du grand Capitaine, ne permettant pas qu'on levât sur eux de long-temps de nouvelles impositions, l'Espagne ne possedoit rien qu'elle n'eût auparavant, à la reserve d'un titre qui n'étoit que l'accessoire d'un principal qu'elle ne tenoit pas, & qui ne pouvoit estre que tres difficilement conservé. Ces accusations prononcées par des Personnes aussi graves, qu'étoient *Iean Vrsia* Vice-Roi de Sicile, *Valentin Benade & François Sancke*, principaux Ministres de l'Espagne dans l'Italie, furent confirmées par la deposition de *Nuger Campeio* Personnage que le grand Capitaine avoit tiré

de la Soldatesque, pour le faire Colonel & pour confier à sa garde le Château de Naples. Cet ingrat, dans un voyage qu'il fit en Espagne, approuva tout ce qu'on y disoit de son Bien-faicteur & acheva de faire dégenerer les soupçons du Roi Catholique en une persuasion formée, par un artifice qu'il est necessaire d'exprimer en ce lieu. Il corrompit *Iean Baptiste Spinola* Neapolitain qui s'étoit jetté dans le parti d'Espagne, avec la Faction d'Arragon dont il étoit un des principaux instrumens. Le grand Capitaine l'avoit élevé par degrez jusqu'à la Charge de Tresorier General de l'Armée, à cause de l'adresse qu'il avoit témoignée en fait de chicane dans les moindres emplois qu'il avoit exercez, & lui avoit ainsi donné sans y penser d'autant plus de moyen de lui nuire auprés de son Maître, que comme il étoit le seul qui avoit une exacte connoissance des Finances, aussi son autorité seule pouvoit justifier tout ce qu'il deposeroit à l'égard de leur Administration. Cependant il n'eût pas plûtôt concerté ce qu'il devoit faire avec Campejo, qu'il prît occasion dans un Compte, qu'il rendoit au Roi Catholique, de lui representer par forme de dénombrement toute la dépense qui s'étoit faite dans la Conqueste de Naples, & opposant la multitude, ou pour mieux dire l'immansité des contributions, que le grand Capitaine avoit levées, au petit nombre des dépenses publiques qu'il avoit esté obligé de faire, il fit voir un si notable dechet de ce qu'il avoit fourni à ce qu'il avoit reçû, que Sa Majesté Catholique en demeura toute interdite. En suite ce Tresorier détournant le discours, sur les largesses dont le grand Capitaine avoit usé, il sçût méler avec tant d'adresse la calomnie avec des veritez qui par malheur n'en étoient que trop susceptibles, à cause du peu de personnes ausquelles le grand Capitaine avoit confié la direction des Fi-

nances, qu'il justifia par une suputation exacte qu'il ne restoit plus rien à l'Espagne qui ne fût employé, sans sçavoir en quoi, & se retira sans s'émouvoir davantage; mais en effet pour donner le tems au Roi Catholique de s'imaginer plus de fâcheuses choses qu'il n'auroit pû lui exprimer. Cette ruse trouva la matiere disposée à recevoir la forme qu'on lui vouloit donner, & le Roi Catholique ne revît pas plûtôt ce Neapolitain qu'il lui donna lieu d'entreprendre plus à découvert l'accusation qu'il n'avoit osé faire qu'indirectement dans la precedente audiance. Il exposa le détail des Richesses du grand Capitaine, & comme il êtoit en lieu où l'on ne pouvoit le contredire, il lui fût aisé de les faire monter à des sommes immenses, qui surpassoient infiniment la condition d'un homme privé ; & en êtalant autant qu'il lui plaisoit d'or & d'argent monnoyé, de meubles qui ne cedoient point au luxe des plus grands Rois, & principalement de pierreries, qu'on pensoit qu'il eût eu fort grand nombre, parce qu'il avoit trouvé le Thresor du Roi Frederic.

Il faut rendre ce témoignage au Roi Catholique, qu'il resista long temps, avant de ceder à la calomnie, & qu'il n'abandonna pas la possession de son Ame aux soupçons qu'il avoit conçûs avec autãt de facilité qu'il leur en avoit donné l'entrée, il les traita d'abord de la même maniere, que les scrupuleux ont accoûtumé de recevoir les premieres impressions de la tentation, en leur opposant tout ce qu'il pouvoit emprunter de sa prudence & de son experience passée. Il les combatit par l'habitude qu'il avoit contractée de ne juger jamais temerairement des choses, & par la disposition de son génie, qui l'éloignoit presque autant de l'ingratitude que de la profusion, par l'estime extraordinaire qu'il faisoit du grand Capitaine, & par ce sentiment dolicat & passionné qui lui re-

ſtoit de la gloire que ce General lui avoit procurée, il ſe repreſenta qu'il n'y avoit rien de plus injuſte que de pretendre meſurer les actions des Heros à celles des hommes ordinaires, parce que leur maniere d'agir étoit preſque autant differente de celle des autres, ſuivant la conjecture d'Ariſtote, que la vertu commune l'eſt des deux états de continence & de perſeverance, qui lui ſervent de diſpoſitions. Auſſi c'eſtoit ignorer l'un des premiers principes de Morale, que de vouloir appliquer aux impulſions heroïques les mêmes degrez de valeur auſquels les actions vertueuſes des ordres inferieurs avoient eſté taxées, de maniere que la Conqueſte d'un Royaume, tel que celui de Naples, faite dans les circonſtances que j'ai décrites étant infiniment au deſſus de toutes les apparences humaines, & les reſultats du Conſeil de Madrid n'ayant pas eſté moins trompez que la raiſon particuliere du Roi Catholique, & que l'attente de tous les Peuples de l'Europe, en ce qui regardoit la conſervation du même Royaume; l'Eſpagne ayant acquis plus de reputation ſous ſa conduite qu'elle n'avoit fait par tant de Victoires remportées ſur les Maures ſous tant de Rois precedens. Et, ce que Sa Majeſté priſoit encore davantage, les derniers ſuccez d'Italie ayant élevé ſa Couronne en un point qu'elle pouvoit ſervir de contre-poids à celle de France, qui depuis tant de Siecles emportoit la preéminence ſur toutes les autres de la Chrêtienté, il ne faloit pas tant examiner les inſtrumens dont il s'eſtoit ſervi, pour en tirer de ſi ſurprenans effets, par les qualitez qu'ils pouvoient avoir, quelques bonnes, indifferentes, ou mauvaiſes qu'elles fuſſent; que par la fin qu'il avoit obtenuë & par l'excez de gloire & d'utilité pour l'Eſpagne, où le grand Capitaine avoit ſçû les porter malgré leur inſuffiſance naturelle.

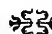
Mais comme les digues, que l'artifice met aux innondations de la Mer, ne subsistent qu'autant que toutes leurs parties font une égale resistance, & que le moindre choc qui vient à déraciner un de leurs pieux, déconcerté l'opposition que la masse faisoit toute entiere, & donne accez aux flots pour la renverser en fort peu de temps, de méme l'esprit du Roi Catholique ne demeura suspendu par les considerations que je viens d'exprimer, qu'autant qu'elles eurent la force de balancer les raisons contraires que les ennemis du grand Capitaine avoient alleguées, & la premiere occasion que la fortune fit naître à son prejudice fût capable de le déterminer absolument contre lui. Prosper Colonne s'estoit embarqué sur les mesmes Galeres, qui portoient le Valentinois en Espagne, & ne s'estoit pas trompé dans l'esperance qu'il avoit conçûë d'un accueil extraordinaire. Les Principaux de la Cour estoient allez au devant de lui, les Grands, qui ne vouloient rien ceder aux Princes êtrangers avoient eu pourtant la méme déference pour lui; toutes les donations faites en sa faveur avoient esté ratifiées, & le Roi Catholiqui lui faisoit toûjours l'honneur de lui communiquer les affaires importantes. qui survinrent pendant son sejour en ce qui regardoit l'Italie. Un jour qu'il entretenoit Sa Majesté de la forme de vivre, que les derniers Rois de Naples avoient gardée en public, & dans leur particulier, & qu'il se voyoit écouté d'autant plus attentivement que Sa Majesté n'ignoroit pas qu'il avoit passé la meilleure partie de son âge dans cette Cour; la chaleur du discours l'emporta jusqu'à vouloir faire la comparaison de ce qu'il avoit vû à ce qu'il voyoit, en intention d'élever le gouvernement present aux dépens du passé, & de faire naître un sujet de loüer le grand Capitaine, en flattant Sa Majesté. Mais la chose eût un succez tout à fait contraire à

la fin que cet Italien adroit, mais fatal à ses Amis, comme j'ai déja remarqué, lui avoit destinée; parce que le Roy Catholique détournant le discours sous couleur de modestie, l'arresta tout entier sur le grand Capitaine, & par ce moyen engagea Prosper à continuër le parallele qu'il avoit commencé, d'une maniere plus exacte qu'il n'avoit resolu, sur ce que Sa Majesté se donnant la liberté de le devancer, reprenoit tous les chefs qu'il avoit touchez, en l'obligeant d'en faire l'application en détail. Ainsi Prosper n'apprehendant pas d'exceder, en matiere de loüanges qu'il donneroit au grand Capitaine, dans une Cour où l'on n'entendoit parler que sa valeur, avoüa plusieurs fois & même à diverses reprises, que le grand Capitaine se faisoit bien autrement respecter à Naples que n'avoient fait les quatre Rois precedens; que l'autorité qu'il avoit acquise sur les peuples estoit mieux établie; que son équipage étoit plus magnifique, & qu'il estoit impossible de distinguer s'il étoit plus aimé dans ces Etats, ou des originaires qu'il avoit conquis, ou des Soldats Espagnols qui lui avoient aidé à le conquerir. Ces dernieres paroles, que Prosper n'avoit ajoûtées que par une bravoure Militaire, pour inspirer au Roi la curiosité d'en sçavoir davantage & d'aprendre un peu plus precisement qu'elle étoit la forme de gouverner, que le grand Capitaine avoit introduite, sous pretexte que celle des Rois precedens êtant de sa nature fort limitée & s'estant encore beaucoup relâchée par les dernieres revolutiõs, il avoit esté necessaire ou de la renouveller entierement, ou d'oster les corruptions qui s'y estoient introduites. Prosper répondit, sans penser au contrecoup que son discours alloit porter, que le gouvernement du grand Capitaine ne pouvoit estre plus absolu, ni par consequent plus contraire à celui qui estoit auparavant en usage, & que ce

changement avoit esté souffert, par les Neapolitains avec si peu d'alteration, qu'il estoit impossible aux Politiques d'Italie d'en assigner une autre raison que cette espece de violence que les Heros sçavoient faire à l'inclination des Peuples, qu'ils avoient subjuguez, sans attenter directement à leur liberté & sans exprimer une seule plainte de leur bouche, & que le Divin Platon ne pouvoit figurer que par les chaînes d'Or qui sortoient de la bouche de la Statuë d'Hercule. Ce témoignage qui ne devoit passer que pour une exageration fût pourtant crû de Sa Majesté Catholique dans toute son estenduë, & lui renouvella toutes les inquietudes où les dispositions precedentes l'avoient jetté. Neanmoins comme elle sçavoit assez bien dissimuler pour retenir au dedans d'elle-même ces mouvemens jaloux, & que d'ailleurs sa curiosité n'estoit pas encore satisfaite, elle fournît, sans y penser, tout ce qu'il faloit à Prosper Colonne pour achever de décrediter le grand Capitaine, par l'éclaircissement qu'elle souhaita de lui, par forme de question, qui des Rois de Naples ou de ce General sembloit avoir fait le Souverain de meilleure grace, parce que Prosper qui s'étoit engagé trop avant pour faire une disgression, repartit qu'il ne faloit qu'avoir demeuré sous le Regne de l'un, & sous l'Administration de l'autre, pour répondre en faveur du grand Capitaine, & mesme ajoûta qu'à parler exactement la disproportion estoit trop grande pour fonder une comparaison. Cette derniere particularité, qui toute superfluë qu'elle estoit ne laissoit pas de donner beau cham à Sa Majesté, pour continuër ses interrogations, attira tant de repliques, qu'enfin Prosper qui se tenoit d'autant moins sur ses gardes qu'il s'échauffoit davantage dans son discours, avoüa sans scrupule que le grand Capitaine donnoit les ordres, partageoit les Provinces, distri-

buoit les fiefs, & faisoit toutes choses d'un air qui sentoit son Souverain, qu'en effet il ne lui manquoit plus rien que le Titre de Roi, qui ne lui pouvoit échaper au cas qu'il lui prît envie de le porter un jour, puis que toutes les Personnes de Charge & de Commandement qui lui étoient redevables de leurs Dignitez & de leur fortune ne demanderoient pas mieux que de le Couronner pour les delivrer de la crainte, que celui que l'Espagne substituëroit en sa place ne vint à les déposseder.

Il n'en faloit pas davantage pour faire degenerer l'opinion du Roi Catholique dans une certitude, qui ne pouvoit trouver de seuretez que dans la perte de celui qui lui servoit d'objet & qui lui representoit ce General, non plus comme un sujet fidele, mais comme un dangereux rival, dont il faloit ou prevenir, ou attendre la ruïne. Elle fut donc jurée avant que la conversation finit, & Prosper eût le malheur de mettre, sans le sçavoir, la derniere disposition à cette disgrace.



DISCOURS DIXIE'ME.

La suite & l'œconomie des intrigues du Roi Catholique pour dégrader seurement le grand Capitaine, en quoi les Politiques d'Espagne se trompent & se contredisent ici dans les mesures qu'ils assignent à la prudence de leur Roi & à la moderation de leur General ; avec quelle hauteur celui-ci traita les Ministres d'Espagne, qui lui demandoient compte des Finances & de leur Administration ; Et par quelle ruse il fût détourné d'accepter le commandement des Armées de l'Eglise, de l'Empire & de la Republique de Venise, qui lui fût offert au point de sa disgrace.

LA dégradation du grand Capitaine n'estoit pas une chose qui pût estre executé, sans mettre en compromis la reputation de l'Espagne, & la bruit des Peuples s'accordoit en ce point avec les raisonnemens des curieux, qu'elle estoit impossible, à proceder dans les formes ordinaires. Le Roi méme qui en avoit minuté l'Arrest ne voyoit pas plus distinctement que les autres, les moyens de se faire obéïr, quand il viendroit à le prononcer, & tout ce que sa prudence avoit pû lui suggerer en cette rencontre, c'estoit de ne confier son secret à personne, & de

tenir la foudre cachée jusqu'à ce qu'il la vît en estat d'éclater. Il est vrai que son génie, naturellement ami du silence, lui fournissoit un instrument merveilleusement propre à prepeparer cette disgrace, & la serieusité qu'il affectoit particulierement dans les audiances qu'il donnoit aux étrangers, les obligeoit d'agir avec plus de retenuë qu'il n'auroit esté necessaire pour découvrir ses veritables sentimens, & lui donnoit une liberté particuliere de ne s'expliquer que tres-rarement sans donner lieu de soupçonner qu'il y eût du Mistere, ou du dessein dans cette ambiguité. C'est ce qui fit naître la premiere disposition à la perte du grand Capitaine, en ce que le Roi Catholique écoutant toutes les depositions qu'on faisoit contre lui, sans en témoigner d'émotion ni d'agrément, & parlant en public de ses actions avec d'autant plus d'admiration & de loüanges qu'elle lui donnoient plus de chagrin & d'indignation, les dépêches, qu'il lui faisoit tenir, étant plûtôt en termes flatteurs qu'en des termes de commandemens. Et la Cour de Madrid étant plus occupée à ratifier les établissemens qu'il assignoit, qu'à modifier les circonstances dans lesquelles il sembloit avoir excedé son pouvoir, ce General ne pût estre averti par aucun des amis, qu'il avoit prés de Sa Majesté, du changement de ses inclinations & par consequent n'eût pas le loisir, dont il avoit besoin pour prendre ses mesures.

Il n'y a donc point ici tant lieu de s'étonner que les Ecrivains d'Espagne & d'Italie se l'imaginent, de ce que le Roi Ferdinand ne se porta point aux remedes extrémes pour se delivrer de la plus violente des passions humaines qui le possedoient, ou de ce concours irregulier des passions simples & composées ausquelles toutes les facultez de son Ame servoient successivement de theatre, ni de faire

faire passer cette moderation pour des actes purement interieurs, qui composent l'Art de regner dans l'ancienne Politique, dont on croyoit que les seuls Monarques de la race des Dieux fussent instruits; parce que si le Roi Catholique eût agi plus à découvert & s'il eût rejetté les intrigues, comme des instrumens trop subtils & trop lents pour arriver à la fin qu'il s'étoit proposée; s'il eût employé toute sa grandeur pour abattre celui auquel il en devoit une partie, & s'il eût affecté de se maintenir autrement dans la possession du Royaume de Naples, qu'il prevoyoit lui devoir échapper par des voyes indirectes, il est certain qu'outre le prejudice qu'il auroit fait à son Etat, en le privant de ce qui le rendoit plus redoutable aux Puissances voisines, il l'exposoit encore au peril évident d'une guerre civile, dont Sa Majesté, comme la partie la plus interessée, auroit eu à souffrir les principales incommoditez. Le theatre étant ouvert, commettroit encore une fois sa prudence avec la fortune & lui susciteroit un adversaire d'autant plus à craindre qu'il seroit armé, & qu'il sçavoit toutes ses ruses.

Que si l'on s'avançoit de commencer par la fin, & de faire arrêter le grand Capitaine, pour le déposer en suite plus seurement; qui ne voyoit que cette détention étoit presque impossible en elle-même, & quand elle auroit été faite, le moindre soûlevement des gens de guerre la pouvoit rendre inutile, ce qui ne seroit pas plûtôt arrivé, que cet illustre prisonnier rendu desormais irreconciliable, par l'injustice de ce procedé, en trouvant dans une captivité de peu de durée les meilleurs pretextes qu'il auroit pû souhaiter, pour prendre une Couronne en recompense de ses chaînes, leveroit le masque, & feroit sous couleur de Justice, ce que l'Espagne apprehendoit qu'il ne fit en qualité d'usurpateur. Disons donc que les moyens dont usa le Roi Ferdinand pour ruïner ce General, étoient plus deliez en eux-mêmes, & plus conformes au Titre de premier Politique de son Siecle que les

Auteurs lui attribuent, & n'oublions pas de remarquer ici contre Paul Jove, que cette maniere de loüer le grand Capitaine étoit sans comparaison plus excellente que celle qu'il a choisie, puis qu'il étoit impossible de porter sa moderation plus haut, ni de le rendre plus absolument vainqueur de soi même, aprés l'avoir fait triompher des François & des Italiens, qu'en representant les moyens qu'il avoit de se maintenir pour les scrupules que son Maître faisoit de l'attaquer, & qu'en exagerant l'empire qu'il eût sur soi de resister à sa propre grandeur, & la force de repousser une tentation qui ne lui proposoit rien moins qu'une Couronne pour attrait.

Cependant le Roi Catholique, aprés avoir preferé sa conduite que je viens de marquer, à celle que ces nouveaux Ministres lui conseilloient, commença de travailler à l'Ouvrage qu'il meditoit, en reformant de jour en jour le grand Capitaine, sous pretexte de donner quelque soulagement aux Neapolitains, de peur que l'excés du joug qu'on leur avoit imposé, ne les portât, en suite du desespoir, à rechercher encore une fois la protection Françoise. Ce retranchemẽt se fit avec si peu de bruit, & à tant de reprises, qu'il n'y eût presque personne qui s'en apperçût; mais avant que de passer outre, il est necessaire de remarquer un autre manquement des Auteurs que j'ai déja citez, de plus grande importance en ce que pour rendre plus considerable l'intrigue que j'examine maintenant, & pour faire passer pour un trait de prudence ce qui ne l'est que de finesse, ils affoiblissent autant qu'il est au pouvoir de leurs plumes la vertu du grand Capitaine, en lui retranchant ce qui lui servoit d'ornement; & par un attentat qui va bien plus loin qu'ils ne se figuroient, ils la coupent à la racine, quoi que sans y penser, en lui dérobant sa principale matiere. Ils veulent que les artifices du Roi Catholique ayent été conduits avec tant de secret, que le General n'en découvrit rien; & lors qu'ils établissent une si dangereuse pré-

supposition, ils ne voyent pas que toutes les loüanges qu'ils lui donnent en suite sont chimeriques, puis que toute la retenuë qu'il témoigna depuis, & qu'ils élevent si haut, ne sera pas plus admirable que celle d'un homme tombé dans une paralisie formé, à qui l'on couperoit quelqu'un de ses membres. Leur erreur est procedée de ce qu'ils n'ont pas apporté le même scrupule à connoître la difference du caractere des vertus que la Morale appelle éclattantes, qu'ils ont accoûtumé d'apporter par tout où il s'agit de soûtenir les iterêts de l'Espagne : d'où il est arrivé que voulant élever en cette occasion la prudence de leur Roi, au de-là des bornes qui lui étoient naturelles, ils l'ont encore portée au de-là de celles qui lui étoient permises, & l'ont exprimée d'une maniere qui faisant concevoir d'une part, qu'elle avoit des objets qu'ils lui refusent eux-même dans la suite de leur narration, fait d'autre part revoquer en doute la verité du fait, par l'irregularité du raisonnement sur lequel ils l'établissent. Mais le contrecoup de cette erreur est encore plus étrange, en ce que la vertu du grand Capitaine demeurant sans fondement, aprés qu'ils lui ont ôté celui qu'elle devoit avoir, & qu'ils lui ont ravis tout les moyens d'en chercher au dehors, elle devient incapable de supporter l'éclat dont ils l'environnent, & perit avant qu'elle ait reçû les applaudissemens qu'ils pretendent lui procurer de leurs Lecteurs. Je ne sçai si la chûte de ces Auteurs a attiré celle de Paul Jove ; mais je sçai bien qu'il est tombé plus déplorablement qu'eux, en ce qu'ayant été choisi par la famille du grand Capitaine pour faire son Panegyrique, & l'ayant entrepris d'une maniere qui ne pouvoit être plus éloquente ni plus altiere, il trahit son sujet dans la plus riche particularité de cette illustre vie, & nous represente ce General dans la posture d'un homme surpris, en attendant le coup de foudre dans le même saisissement que le Faëton de la fable, aprés avoir donné lieu, deux ou trois pages auparavant, de lui imputer les mê-

mes crimes d'ambition & de temerité, dans la derniere parole qu'il lui fait prononcer à contre-temps, & qu'il fait expliquer à Antoine de Leve, en un sens qui détruit absolument toute la peine que cet Ecrivain a prise, & qui rend le grand Capitaine à l'article de la mort dénonciateur contre lui-même, en lui faisant desavoüer tout ce qu'on estimoit de vertueux dans la moderation dont nous traitons.

Pour moi, qui fais profession d'admirer la vertu par tout où je la trouve sans distinction d'amis ni d'ennemis, l'on me pardonnera si je ne puis souffrir que ce grand Heros soit introduit dans le dernier appartement où Platon a logé la brutalité, lors qu'il s'agit de lui donner une loüange qu'il a meritée ; & je suppose, pour proceder avec plus de sincerité & pour raisonner dans les formes, qu'encore que le Roi Catholique eût tenu absolument son dessein couvert, tant qu'il demeura dans son idée & qu'il ne sortit point de termes d'une simple speculation, il ne lui fût pourtant pas possible de le déguiser, quand il fût question de le reduire à la pratique ; & soit que la multitude des gens ausquels il étoit necessaire d'en conferer l'execution, empêchât le secret, soit que cela vint de ce que les grands projets ont cette particularité qui leur est commune avec la lumiere, de ne pouvoir être ni long-temps ni tout à fait cachée ; il est certain que Sa Majesté n'eût pas plûtost commencé de mettre la main à l'œuvre, pour disgracier sûrement le grand Capitaine, que les amis, qu'il avoit à la Cour de Madrid, en soupçonnerent quelque chose & l'en avertirent assez à temps, pour lui donner lieu de confronter leurs soupçons avec la diminution qu'on faisoit tous les jours de son authorité ; & pour en tirer une conjecture infaillible du peril qui le menaçoit. Je fonde ma supposition sur deux faits, dont tous les Historiens d'Espagne & d'Italie demeurerent d'accord, & qui ne pouvoient être inconnus à ceux que je reprens, puis qu'ils les rapportent eux mêmes. Le pre-

mier regarde le destin de Campejo, qui devint l'objet & même la victime de la troupe publique, aussi-tost qu'il fût de retour à Naples; & le deuxiéme, le changement que Prosper Colonne trouva dans les inclinations du grand Capitaine, lors qu'il fût revenu d'Espagne, & la rupture de l'amitié qu'ils avoient contractée & qui degenera dans une telle aversion, que Gonsalve ne pût jamais plus se resoudre à souffrir sa presence, bien loin d'entendre à la reconciliation que Prosper comme coupable recherchoit par toutes sortes de voyes, ce qui ne seroit arrivé à l'un ni à l'autre, si le sujet de leurs entretiens avec le Roi Catholique eût été tout à fait inconnu, & si la renommée, qui publie avec plus de precipitation les alterations qui surviennent dans la faveur, que celles qui s'introduisent dans le Gouvernement, n'eût rendu presque universel à Naples ce qui ne se disoit pas même en Espagne.

Il est donc vrai que le grand Capitaine fût averti de la tempête qui le menaçoit, & qu'il interpréta, dans le sens qu'il devoit, la Comete cheveluë, qu'il avoit apperçûë quelques semaines avant qu'il eût reçû cet avis; il est encore vrai qu'il eût le loisir de déliberer sur ce qu'il avoit à faire, que le dépit & la vengeance l'agitérent autant qu'un homme de son temperament le pouvoit être, que l'immensité de ses richesses, l'inclination des peuples qu'il avoit soûmis, & l'obéïssance aveugle que les gens de guerre lui rendoient indifferemment, depuis les hauts Officiers jusqu'aux simples Soldats, & les secours qu'il pouvoit esperer dans sa revolte, de toutes les Puissances à qui celle d'Espagne étoit devenuë suspecte, & principalement aux Princes Italiens, lors qu'ils verroient leur Païs en état d'être tout à fait exempt de la domination étrangere, comme il arriveroit si le Royaume de Naples revenoit sous un Roi particulier. Il est vrai, dis-je, que le concours de ces diverses choses lui passa plusieurs fois dans l'imagination, & pour y proceder avec plus de précaution il les examina toutes en

détail les unes aprés les autres ; mais il est encore plus veritable qu'elles ne le toucherent point, & que la discussion qu'ils en fit ne lui servit que pour former cette resolution inébranlable, qui sera l'objet éternel des loüanges de la posterité, quelque soin que ses compatriottes prenent de la décrediter, & qui consiste à persister dans son devoir, & à ne sortir jamais des termes de l'obéïssance qu'un sujet devoit à son Souverain.

Mais ce n'est pas assez d'avoir suivi le grand Capitaine par tous les degrez, qui le conduisirent au point que je viens de marquer de sa generosité, il faut que je persevere dans la même route, & que je l'observe pas à pas, dans toutes les démarches exterieures qu'il fit, & même dans tous les mouvemens interieurs qu'il ressentît ou qu'il forma pour l'executer, afin que rien ne manque de ma part à l'idée que je suis obligé de representer ici, plus distinctement qu'ailleurs, de la Politique d'Espagne, parce qu'elle n'a jamais paru ni si visiblement, ni d'une maniere si extraordinaire.

La premiere chose que ce General pratiqua, fut une suppression entiere & déterminée de toutes les émotions qui pouvoient sortir de son cœur, & de-là se répandre sur son exterieur ; de maniere qu'on ne distingua jamais sur son visage aucun signe de déplaisir, que Platon nommoit la Pierre de touche qui distingue les Heros des hommes ordinaires, quand ils sont dégradez aux yeux du monde, ni de la haine qu'il étoit forcé de concevoir contre l'ingratitude dont on usoit à son égard, ni de la passion composée, que ces deux mouvemens unis & retenus dans une mediocrité qui leur étoit desormais insupportable, excitoient dans son cœur, à la vûë de ce que non seulement les services qu'il avoit rendus alloient être frustrez du prix qu'ils meritoient, mais encore que l'origine de toutes les disgraces qu'il souffriroit, durant le cours de sa vie, & de la persecution qu'il recevroit de son Maître, ne procederoit que de l'impossibilité où il

l'avoit reduit de les recompenfer dignement.

Cependant quoi que cette fuppreffion de reffentiment eût dû fervir de juftification au grand Capitaine, dans une autre conjon&ure, puis qu'elle la rendoit fans comparaifon plus pure & plus éclatante, qu'elle n'avoit été lors qu'il avoit vaincu tous les ennemis de l'Efpagne, elle ne fit que la noircir davantage dans l'efprit du Roi Catholique, en quoi je ne trouve rien de plus étrange que ce qui fe fait tous les jours dans les eftomacs cacochimes, qui convertiffent les meilleures viandes en pourriture.

Ce Prince, qui n'avoit pour lui que de l'averfion & de la jaloufie, devint fon ennemi irreconciliable, lors qu'il le vit dans cette efpece d'infenfibilité; & foit qu'il imputât à un pur artifice, foit qu'il s'abandonnât dés lors au déreglement le plus ridicule de la nature, qui nous porte dans les dernieres extrêmitez, contre ceux à qui nous penfons avoir donné l'occafion auffi bien que le fujet de fe reffentir des injures que nous leur avons faites; il eft conftant que malgré toute fa prudence, & les mefures qu'il penfoit avoir prifes fi finiment, il fût prêt de le faire revenir de Naples, quoi que fa prefence y fût encore neceffaire, & de fe délivrer de l'inquietude qui lui donnoit en un lieu, où il étoit fi puiffant en toute maniere.

Le Cardinal Ximenés employa inutilement toute fon éloquence pour rompre ce deffein, & tout ce qu'il pût obtenir de Sa Majefté, fût de fe conduire avec moins de precipitation qu'elle n'avoit refolu. Ainfi le grand Capitaine aprés avoir vû fa charge égalée à celle des fimples Gouverneurs des Provinces, reçût encore une dépêche de fon Maître, qui lui faifoit fçavoir que fa prefence étoit neceffaire en Efpagne, pour empêcher que les Maures, qu'il avoit domptez, ne profitâffent de la divifion que fon Gendre avoit excitée, & ne fe revoltaffent aprés avoir excité la guerre civile dans les Royaumes voifins, par le moyen des intelligences qu'ils entretenoient avec

ceux de leur Nation, qui y étoient répandus ; en suite de quoi Sa Majesté lui delaisseroit toutes les forces qu'il avoit à Naples, puis qu'elles étoient encore necessaires à la défence de cet Etat.

La nouveauté de ses ordres, & la foiblesse du pretexte dont ils étoient colorez, n'empêcherent pas le grand Capitaine de se mettre en devoir de leur obéïr ; mais comme un depart de cette importance demandoit une infinité de precautions, pour détourner les dangereuses suites qu'il pouvoit avoir, & qu'aussi bien il y faloit preparer les esprits des Habitans & l'inclination des Soldats, il se consuma plus de temps que n'en pouvoit souffrir l'impatience du Roi Catholique, car elle étoit parvenuë à un tel degré, qu'encore qu'il fût persuadé que cette lenteur n'étoit que pour son service, & ne regardoit que l'affermissement de son autorité dans Naples, que le grand Capitaine ne pouvoit se resoudre à laisser mal assurée, elle ne laissoit pas d'augmenter ses soupçons, & qui plus est de les augmenter par cette seule consideration. Ainsi le retardement du grand Capitaine devint criminel, en un temps où sa diligence, quelque extrême qu'elle eût été, n'eût pas été assez prompte pour seconder l'intention de son Maître : & les ennemis qu'il avoit à Madrid n'ayant pas manqué d'expliquer ce delai, en un plus mauvais sens que s'il eût procedé d'une simple desobéïssance, le Roi Catholique resolut d'envoyer *Pierre Navarre* à Naples, avec des Ordres secrets de se saisir de sa Personne, & de l'arrêter dans le Château. Et de peur que ce General ne se défiât aussi bien de Navarre, qu'il avoit fait de Prosper Colonne & de Campejo, il accompagna cette Commission d'une tres obligeante Lettre, qui lui prometroit que Sa Majesté se démettroit à sa faveur de la Charge de Grand Maître de l'Ordre de S. Jacques, qu'Elle avoit unie à la Couronne de Castille, & depuis separée, par le dernier Concordat fait avec son Gendre : surquoi l'on n'oublioit pas de lui man-

der, en termes flâteurs & magnifiques, pour le toucher en même temps par les deux endroits les plus ſenſibles de ſon temperamment, que Sa Majeſté ſçavoit bien que cette dignité n'égaloit en aucune maniere les ſervices qu'il avoit rendus à l'Eſpagne ; mais qu'Elle eſperoit qu'il ſe donneroit lui-même la peine de conſiderer, d'un côté que ſes actions ne pouvoient avoir de prix, & de l'autre que la Charge qu'on lui preſentoit le rendoit le premier Sujet de ſes Etats.

La Commiſſion de Navarre étoit ſéellée, lors qu'il vint à la Cour un homme de créance de la part du grand Capitaine, avec des Lettres au Roi, qui donnoient tant de nouvelles preuves de ſa fidelité, & lui montroient par un ſi grand nombre & de ſi puiſſantes raiſons, combien ſa preſence étoit neceſſaire à Naples, au bien de ſes affaires, en même temps qu'il répondoit couvertement, mais avec efficacité, à toutes les particularitez de ſa conduite, qui pouvoient donner de l'ombrage, que le Roi Catholique, qui n'étoit pas tellement poſſedé de la jalouſie, qui n'étoit qu'une paſſion étrangere à ſon égard, qu'il ne lui reſtât quelques intervales, où l'ambition qui l'avoit dominé de tout temps & naturellement, ne reprit ſa premiere place, relâcha pour ce coup la violence qui l'emportoit, & ſupprima ſa dépêche & ſes ordres. Mais enfin, comme le calme de l'Ocean dans l'Equinoxe eſt toûjours mal aſſuré, parce que quelques Phénoménes benins, qui paroiſſent alors en l'air ſur la perficie des eaux, ne laiſſent pas de recevoir en cette ſaiſon toutes les influences occultes & malignes qui ſont capables de les agiter : ainſi le repos, que la déference du grand Capitaine avoit inſpirée preſque par force au Roi Catholique, ne dura pas long-temps aprés le départ de Navarre, & ce Prince voulut, à quelque prix que ce fût, ſe guerir des craintes qui le perſecutoient davantage, à meſure qu'elles ſembloient lui avoir donné plus de loiſir de reſpirer, ne trouvant point de cauſe legitime, ni même de pretexte

assez specieux pour en venir à la derniere violence ; la Politique de son Conseil n'ayant point encore été dépravée par ces détestables Casuistes, qui lui permirent depuis l'homicide secret en de semblables conjonctures ; la possession de Naples ne lui semblant ni libre ni certaine, tant que le grand Capitaine seroit en état de la lui disputer ; & la seule imagination de la playe que l'Espagne recevroit par cette rebellion prétenduë, étant superieure dans son ame à tout ce que la raison pouvoit lui opposer. Le Traité qu'il venoit de conclure avec la France lui donnoit lieu de se faire voir avec bien-séance à ses nouveaux Sujets, & l'intervale qui s'étoit écoulée depuis sa Conquête, empêchant que cette visite ne passât pour une recherche actuelle du triomphe qu'il avoit remporté sur les François, & sur leur liberté ; les déportemens de l'Archiduc son Gendre étant desormais tels à son égard, qu'ils ne pouvoient être supportez sans infamie, & le seul lenetif qu'on pouvoit apporter à ces maux domestiques, sans en venir à la rupture, consistant à s'éloigner volontairement d'un lieu où sa Fille unique étoit la victime de l'ambition étrangere, autorisée par la connivence des Grands & des Peuples de Castille ; il fit équiper à Barcelonne une Flotte de quarante Vaisseaux, & s'embarqua dessus avec la Reine Germaine de Foix sa nouvelle Epouse, pour aller à Naples, & ramener en suite le grand Capitaine. Ce voyage qui pouvoit être executé par la derniere des raisons que j'ai alleguées étoit à peine commencé, qu'il vint à cesser par la nouvelle que le Roi Catholique reçût de Gennes de la mort de son Gendre, qu'une maladie aiguë & reputée aidée par le poison, avoit surpris au milieu des festins & des exercices violens qu'il faisoit, sans considerer que la diversité du Climat rendoit à son égard excessif l'usage des mêmes choses en Espagne, qui lui étoient permises & reputées necessaires en Flandres. Alors la Politique & la bien-séance conspirerent à persuader

à Sa Majesté Catholique de retourner en Espagne, & d'aller reprendre la possession du Gouvernement de Castille, avant qu'il y survint quelqu'autre changement, & que les Peuples qui l'avoient irrité, n'eussent le loisir de prevenir l'effet de sont ressentiment, en s'opposant à son entrée dans ce Païs-là: outre que l'aversion qu'avoient les Grands de retourner sous sa Puissance, étoit assez forte pour les solliciter à donner un Conseil à leur Reine, qui gouverneroit pendant son infirmité, jusqu'à-ce que l'aîné de ses Enfans, qui avoit déja atteint l'âge de sept ans, fût déclaré Majeur par les Loix du Royaume, si l'absence du Roi Catholique leur fournissoit le moyen de le faire. Mais quelque soin que le Cardinal Ximenés & le Duc d'Alve prissent de lui faire changer le projet du voyage de Naples, & de quelques dangers dont ils le menaçassent au cas qu'il y persistât, nonobstant les traverses que la Fortune y venoit d'apporter, il ne laissa pas de le continuër, ni de paroître à la vûë du Château de l'Oeuf, sans avoir voulu descendre, non pas même durant une heure, dans la Sicile.

C'est ici que les Ecrivains d'Espagne veulent faire un grand mystere de ce voyage; pour éblouïr les yeux de ceux qui prendroient la liberté de le blâmer, & qu'ils employent toutes les maximes obscures de la Politique moderne, à dessein de rendre raison pourquoi le Roi Ferdinand ne fit point de difficulté d'aller à Nables, pout y ruïner la fortune d'un homme qui lui étoit tres-fidele, quoi qu'il n'ait jamais pû se resoudre à s'embarquer lui-même dans cette expedition, lors que le Duc de Nemours tenoit toutes ses forces investies dans Barlette. Mais ils ne prennent pas garde, qu'au lieu d'éviter la difficulté par cette défaite, ils s'engagent à une autre sans comparaison plus grande, & mettent la question dans une hypothese, qui leur est infiniment plus desavantageuse. Car en premier lieu, comme c'est un des

problêmes de la Politique, que les anciens & les nouveaux ont soûtenu de part & d'autre avec plus de chaleur, sçavoir s'il étoit plus expedient qu'un Souverain fit la guerre en personne, ou qu'il la commit à des Lieutenans? Qui ne voit que ces Auteurs cedent sans y penser plus de la moitié de leur droit, lors qu'ils ôtent la chose d'une supposition qu'ils pretendoient être constante, pour la reduire à des termes qu'ils ne peuvent desavoüer avoir été de tout temps litigieux; au lieu que cette digression ne s'accorde en aucune maniere avec ce qu'ils avoient avancé quelques pages auparavant, & qu'ils ne pouvoient desavoüer, puis que le témoignage en étoit devenu public. Je veux dire, que la jalousie du Roi Ferdinand avoit été le principe de toutes les persecutions qu'il fit souffrir au grand Capitaine, parce que s'il faloit imputer à cette passion la procedure que nous examinons aussi bien que les autres, comment étoit-il possible qu'ils persuadassent si tost à leurs Lecteurs qu'elle fût un effet de prudence, à moins que de vouloir convertir l'œconomie du sens commun en fait de Morale, qui subsiste sur cette maxime, que la même action indivisible ne peut être en même temps commandée par une passion & par une vertu. Enfin, comme il est maintenant sans comparaison plus évident, & qu'il le sera toûjours de plus en plus à la posterité, qu'il y eut de l'excés dans la disgrace du grand Capitaine, & qu'au contraire il y aura toûjours lieu de suspendre son jugement sur la proposition qu'ils veulent substituër en la place de celle-ci; n'est-ce pas donner lieu de les faire toutes revoquer en doute, plûtost que d'en établir aucune, que de quitter des moyens qu'ils estimoient infaillibles, pour d'autres qu'ils sçavoient bien n'être tout au plus que probables; & ne valoit-il pas bien mieux hazarder la chose sous la premiere face, que l'exposer de propos deliberé, aprés l'avoir travestie sous la seconde?

Le grand Capitaine n'eût pas plûtost appris que le Roi son Maître approchoit, qu'il fit une action capable de guerir ses inquietudes, si l'esprit de Sa Majesté, prevenu par les causes que j'ai déja marquées, ne l'eût expliqué à contre-sens aussi bien que les autres ; il alla au devant d'Elle dans une petite Nacelle, & ne la surprit pas moins dans cette posture, qu'il convainquît de fausseté les jugemens temeraires que ses ennimis avoient faits sur la maniere de cette reception. Il se lança tout seul dans la Galere Royale, avec une joye sur le visage, qui ne pouvoit resulter que de l'entiere tranquillité de sa conscience, & témoigna par cet acte de confiance, qu'il avoit établi son ame dans un état immobile, puis que nonobstant ce qu'il sçavoit de la jalousie de son Maître, & du pouvoir de ses ennemis, il ne laissoit pas de se mettre à la discretion des uns & des autres. Il est vrai que la dissimulation du Roi Catholique fut plus grande en cette conjoncture, qu'elle n'avoit été dans les autres circonstances de sa vie que j'ai rapportées, & qu'on ne vit jamais d'une part, la retenuë monter plus haut sans l'assistance d'aucune autre vertu ; ni l'adresse occuper une plus vaste étenduë, sans donner dans les extrêmitez du vice. Il fit des caresses extraordinaires au grand Capitaine ; il lui rendit des honneurs capables de remplir les plus ambitieux esprits du monde ; il feignit de ne trouver pas assez de loüanges, pour exprimer l'idée qu'il avoit conçûë de son merite, & pour achever de le surprendre, il lui dit qu'il avoit resolu de Gouverner par ses Conseils, les Peuples que son épée lui avoit soûmis, & de lui communiquer de plus ; une partie de l'autorité que le Testament de la Reine Isabelle lui avoit acquise dans la Castille. Il le tint le plus proche de sa Personne, dans l'entrée qu'il fit à Naples ; il voulut qu'il lui montrât les Soldats & les Habitans qui s'étoient signalez à son service, & les reçût tous à mesure de la recommandation qu'il donnoit à chacun,

en les lui presentant. Il affecta même une espece de changement, qui rompit les mesures aux ennemis du grand Capitaine, & ne leur parla plus qu'en des termes qui tendoient à leur persuader, que la jalousie étoit pleinement dissipée ; il leur exagera les obligations que l'Espagne avoit à sa vertu, par la consequence du Royaume qu'il lui avoit conquis, & reprenant toutes les accusations qu'ils avoient formées; il leur fit voir combien elles étoient foibles, quand elles entroient en balance avec une Couronne. Il interessa dans l'affaire dont il s'agissoit la justice, qu'il n'avoit jamais refusée au moindre de ses Sujets, en ce qu'aprés tout ce qu'on imputoit au grand Capitaine étoit incertain, puis qu'il ne consistoit qu'en projets chimeriques, dont il n'étoit encore sorti rien d'effectif, au lieu que Sa Majesté joüissoit maintenant de la gloire que la valeur de ce General lui avoit acquise. L'Espagne en avoit reçû tout le fruit, la voix publique le confirmoit, & le témoignage des François vaincus, & des Neapolitains subjuguez, lui donnoient la derniere approbation dont elle étoit capable ; mais ses délateurs ne se rebuterent point si facilement, & Spinola insista plus que les autres, à ce qu'on lui voulut permettre de prouver positivement ce qu'il avoit avancé. Le grand Capitaine de son côté ne refusa pas de rendre compte, & comparût dans cette action, qu'il ne s'étoit pû resoudre de faire en cachette, presque en la même posture que l'Histoire Romaine represente Scipion, dans une semblable avanture. Il avoüa d'avoir reçû toutes les sommes, dont les Registres étoient chargez, & comme on le pressoit de répondre, à quoi precisément il les avoit emploïées, il se leva modestement, & dit qu'il étoit prêt de produire le lendemain l'état des Finances, & de la dépense du Royaume de Naples, beaucoup plus exact que celui des Ministres de Sa Majesté Catholique, où tout le monde appercevroit d'abord, qu'il avoit beaucoup plus employé que reçû, & que bien

loin d'être relicataire, comme l'on pretendoit le rendre devant une si nombreuse Assemblée ; il justifieroit qu'on lui devoit des sommes si considerables, qu'on se repentiroit de l'avoir provoqué à compter, sans avoir plus long-temps examiné la chose. Il comparût le jour suivant, mais avec un Livre de compte, dont le titre produisoit en même temps trois differens effets, en ce qu'il mit la confusion parmi les Commissaires qui le devoient examiner ; il imposa silence à ses Accusateurs ; & tira des acclamations de toute l'Assemblée. Le premier article se montoit à 200736. écus d'or, qu'il disoit avoir employez à l'entretenement des pauvres, des Religieux, & du Clergé, dont les biens avoient été ruïnez par les gens de guerre, & le deuxiéme en contenoit 600494. qu'il avoit distribuez de sa propre main aux Espions, ou dépensez pour les intelligences, qui lui avoient facilité la conquête & la conservation du Royaume de Naples. Alors la tumeur qui devint universelle, empêcha qu'on ne passât outre à l'examen dont il s'agissoit, & les Juges, aussi bien que les Délateurs, disparurent incontinent, de peur d'être immolez à la raillerie publique. Le Roi même témoigna sçavoir bon gré au grand Capitaine de ce procedé, qu'il nommoit heroïque ; & se comporta desormais avec lui, comme s'il n'eût plus eu de jalousie. Il lui accorda sans exception tout ce qu'il lui demandoit ; il suivit son conseil dans les ordres qu'il donnoit pour la Police, ou pour la Guerre, il lui fit recevoir tous les honneurs & tous les presens que chaque Province en particulier déferoit à Sa Majesté, & ne garda point de mesures avec lui, pour l'obliger de partir volontairement du Royaume de Naples. Le grand Capitaine resolut de son côté, non seulement d'obéïr, mais encore de prévenir l'intention de son Maître. Il se disposa pour son voyage, & commença d'agir en personne, qui se vouloit reduire tout de bon à la condition privée. Les premieres demonstra-

tions qu'il enfit, éclaterent par toute l'Europe, & donnerent des sentimens divers à tous les Souverains, suivant qu'ils éoient portez d'inclination, ou d'interêts, pour ou contre l'Espagne. Le Pape qui minutoit déja les vastes projets, que je representerai dans le Livre suivant, & qui vouloit que la presence du Roi Catholique en Italie, le portât insensiblement à lier une plus étroite intelligence avec le S. Siége, demanda le grand Capitaine à Sa Majesté, pour être General des Armées de l'Eglise; Et la Republique de Venise, qui prévoyoit déja l'orage, dont elle fût accueillie, vint pour lui faire accepter le Commandement des siennes.

L'Empereur, qui n'avoit pas quitté dans la mort de son Fils, les projets qu'il avoit formez sur son agrandissement, lui presenta la carte blanche, au cas qu'il voulut accepter de l'emploi. La France fût le seul Etat, qui ne fit aucune poursuite pour engager cet illustre disgracié dans son Parti. Mais le Roi Catholique, qui ne le déposoit que pour satisfaire à sa passion, qui connoissoit mieux que personne la playe qu'il se faisoit en le dégradant, qui ne pouvoit souffrir que ses Voisins recueillisent des fruits qu'il n'abandonnoit qu'à regret., & qui craignoit sur toutes choses que le grand Capitaine, en s'accoûtumant à n'être plus son Sujet, ne devint son Ennemi, ou la proximité du Royaume de Naples ne le fit enfin succomber à la tentation de s'y rétablir, éluda finement toutes les propositions qu'on faisoit à ce General, lequel ne manquoit pas de les envoyer à Sa Majesté, comme ne pouvant disposer de lui-même, ni recevoir de l'emploi sans sa permission. Et comme l'Espagne n'étoit point alors en état de rejetter absolument la volonté du Pape, on s'avisa de cette ruse pour en faire juger l'execution impossible.

Le Roi Catholique resigna la Charge de Grand Maître de l'Ordre de S. Jacques, dont j'ai parlé ci-dessus, au grand Capitaine, & supplia Sa Sainteté

d'envoyer au Cardinal Ximenés Archevêque de Toléde, la Commission extraordinaire dont il avoit besoin, pour la lui conferer hors de l'Espagne. Le but de cette démission prétenduë, consistoit à ce que le Roi, qui n'ignoroit pas combien le Pape étoit reservée dans les choses qui regardoient son authorité, & principalement en celles qui n'arrivoient que rarement, & qui servoient à retenir les Etrangers dans une actuelle dépendance du S. Siége, pressentit judicieusement que Sa Sainteté ne consentiroit pas d'abord à donner le pouvoir qu'on lui demandoit, tant parce qu'elle s'étoit obstinée à refuser au Cardinal d'Amboise la Legation de France; qui n'étoit pas à beaucoup prés de si grande importance, que le privilege que l'Espagne demandoit, qu'à cause que Sa Sainteté seroit fachée que le grand Capitaine reçût sa Dignité d'autres mains que des siennes. D'où Sa Majesté concluoit, que pendant que la Cour de Rome, suivant son ancien stile, tireroit cette promotion en longueur, pour éviter la jalousie que la France pouvoit concevoir de cette grace, où pour obtenir auparavant de l'Espagne tout ce qu'elle pretendoit, le grand Capitaine seroit parti de Naples & confiné dans un lieu, d'où il ne seroit pas si facile de le débaucher. Mais pour couvrir cette fin éloignée par les apparences d'une utilité presente, le Roi Catholique envoya dans toutes les Cours de l'Europe, une déclaration autentique des services que le grand Capitaine lui avoit rendus, de l'estime qu'il faisoit de son merite, de la seconde Dignité d'Espagne qu'il lui conferoit, & de la premiere Place qui lui destinoit dans ses Conseils.

Je ne sçai pas comment cet acte, qui n'étoit fait que pour amuser les simples, eût la force d'éblouïr les plus clairs-voyans yeux du monde; mais je sçai bien que le Pape s'émût sensiblement à la premiere publication qui en fût faite, & qu'il ne voulut point executer la demande que l'Ambassadeur d'Espagne

avoit ordre de lui faire, de la Commission pour le Cardinal Ximenés; de sorte que la nouvelle de ce refus étant incontinent divulguée à Naples, & le Roi Catholique ne manquant pas de le faire valoir au grand Capitaine, pour un de ces articles que le S.Siége n'accorde jamais qu'aprés de longues importunitez, qu'il lui seroit plus facile de continuër en Espagne qu'ailleurs, à cause de la guerre qu'il feroit pour la Foi Catholique, contre ce qui restoit de Maures, le jour destiné pour le départ arriva insensiblement; & le grand Capitaine s'embarqua sur la Galere Royale, par l'expresse volonté du Roi, qui marquoit cette faveur pour la derniere qu'il avoit à lui faire. Il continua pourtant sa dissimulation pendant tout le voyage, & voulut qu'il assistât à l'entrevûë de Sa Majesté & du Roi Tres-Chrêtien, que les Ambassadeurs de part & d'autre avoient assignée à Savonne Ville de l'Etat de Gennes.

Fin du deuxiéme Livre.


BI